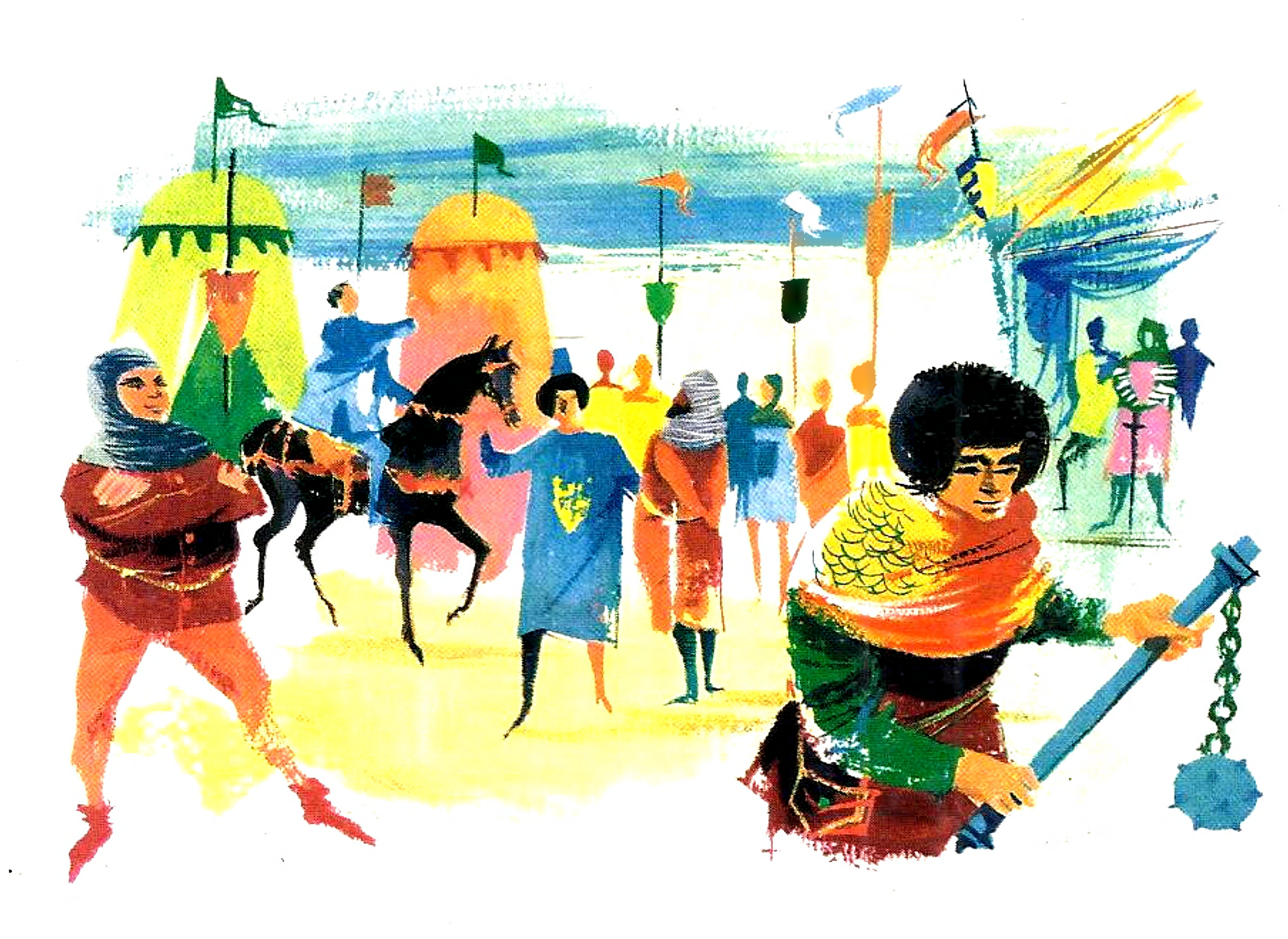
MARCEL BARRAL ET CHARLES CAMPROUX

CONTES ET LÉGENDES DU LANGUEDOC



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

CONTES ET LEGENDES DE **BABYLONE** ET DE **PERSE**, par P. Grimal, ill de R. Péron.
EPISODES ET RECITS **BIBLIQUES**, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LEGENDES DE L'**EGYPTE ANCIENNE**, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RECITS TIRES DE L'**ENEIDE**, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RECITS TIRES DE L'**HISTOIRE GRECQUE**, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RECITS TIRES DE L'**HISTOIRE DE ROME**, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RECITS TIRES DE L'**HISTOIRE DE BYZANCE**, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RECITS DE L'**ILIADE** ET DE L'**ODYSSEE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **MONDE GREC ET BARBARE**, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RECITS DU **TEMPS D'ALEXANDRE**, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RECITS TIRES DU **THEATRE GREC**, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LEGENDES **MYTHOLOGIQUES**, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE LA **NAISSANCE DE ROME**, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

HISTOIRE

CONTES ET LEGENDES DES **CROISADES**, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **MOYEN AGE**, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
EPISODES ET RECITS DE LA **RENAISSANCE**, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LEG. DU **GRAND SIECLE**, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RECITS DE LA **REVOLUTION FRANÇAISE**, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noël.

PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LEGENDES **D'ALSACE**, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES **D'AUVERGNE**, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **BOURGOGNE**, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **BRETAGNE**, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **CORSE**, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LEGENDES DU **DAUPHINE**, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **FRANCHE-COMTE**, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **GASCOGNE**, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **LANGUEDOC**, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
C. ET LEG. DE **PARIS** ET DE **MONTMARTRE**, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DU **PAYS BASQUE**, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LEGENDES DU **PAYS NIÇOIS**, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LEGENDES DE **NORMANDIE**, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **PICARDIE**, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LEGENDES DE **PROVENCE**, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **SAVOIE**, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

(suite page 254)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DU
LANGUEDOC

Récits traduits et adaptés de l'Occitan

PAR

MARCEL BARRAL & CHARLES CAMPROUX

Illustrations de Vayssières

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

281-138

AVANT-PROPOS

Les « histoires » que vous allez lire sont inspirées par un pays très vieux, habité depuis très longtemps : le Languedoc.

Les enfants, et même les hommes, ont toujours aimé les belles histoires : vous ne vous étonnerez point si la « vieille terre de Languedoc », comme dit Michelet, est très riche en belles histoires.

Des peuples, dont on n'a même pas retenu les noms, l'ont d'abord habitée. Leur langage, encore inconnu aux savants, ne se devine plus qu'à travers les noms des montagnes et des fleuves, des collines et des ruisseaux. De là, ces mots mystérieux qui ont ému l'imagination de ceux qui, au cours des âges, ont habité cette terre. Pour en pénétrer les secrets, de tous temps, le peuple a aimé inventer des explications merveilleuses. D'une vague ressemblance entre les antiques noms des lieux et les mots nouveaux de la langue qu'il parlait et que l'on parle encore, la langue d'Oc, le peuple a créé ces légendes qui se sont transmises jusqu'à nous, et que les savants appellent « contes toponymiques ». Vous en trouverez dans ce livre.

Transformer le nom d'une montagne en celui d'un géant, faire d'un vieil arbre épineux qui veille au croisement de deux sentiers de la montagne, au bord d'un gouffre impressionnant, une vieille

sorcière éperdue, prouve, sans doute, la force vivante et poétique de l'imagination populaire.

Il n'est pas plus difficile pour cette imagination populaire d'incarner les forces de la nature, les tendances profondes du cœur de l'homme — vices et vertus, qualités et défauts — dans des personnages symboliques et des intrigues pleines de sens. De là, les contes dits « folkloriques ». La terre de Languedoc, où tant de populations diverses se sont succédé, où chacune a laissé des traces de son génie propre, offre, de ces contes, un héritage, encore plus qu'ailleurs, riche et varié. Vous en trouverez ici quelques-uns seulement. Peut-être vous permettront-ils d'entrevoir les mentalités multiples et changeantes des peuples dont ils conservent le reflet. Les uns, plus primitifs et plus près de la terre et de son mystère, se sont complus à voir, dans les sites les plus décharnés et les plus rocailleux de la garrigue, le refuge secret de richesses défendues et tentatrices. D'autres, plus touchés par la simple valeur de l'homme, ont aimé incarner dans la naïveté d'un Patatet les ressources infinies de l'innocence. D'autres, plus mystiques, ont vu dans la chaleur du vin l'image du réconfort inépuisable de la charité. D'autres encore, déjà plus métaphysiciens, ont allégrement soumis les forces du mal à la réalisation du bonheur absolu.

Mais à côté de ces contes, vous trouverez aussi des légendes dans lesquelles l'Histoire éclaire comme d'un reflet des personnages auréolés de gloire, dans lesquelles revivent, avec leurs mœurs et leurs coutumes, des hommes de cette vieille terre du Languedoc, qui connut, à une époque, le brillant éclat d'une civilisation unique alors. Il fut un temps en effet où le Midi de la France était le « pays le plus riche, le plus prospère et le plus civilisé de l'Europe ». Les peuples du Languedoc jouissaient de toutes les franchises. Les gens des villes marchandes étaient en rapport avec les nations étrangères, infidèles ou chrétiennes. Dans les villes savantes professaient librement, unis dans un même esprit de tolérance, Chrétiens, Juifs, Musulmans. Alors, autour d'une noblesse, riche et raffinée, florissaient des poètes, les « troubadours », qui chantaient l'amour et les sentiments recherchés soumis aux lois d'une subtile courtoisie.

On comprend bien que ce qui donnait au Languedoc son prestige et sa renommée devint, un jour, la cause de sa perte. La Croisade des Albigeois ruina les seigneurs méridionaux et brisa l'élan de la culture et de la civilisation de leurs peuples.

Plus qu'ailleurs, l'hérésie cathare ou albigeoise (du nom de la ville d'Albi, un des centres principaux de l'hérésie) s'était répandue dans le Languedoc, parmi les populations tolérantes du Midi. Les cathares ou « purs » ont été souvent calomniés dans leurs croyances qui demeurent assez mystérieuses : leur doctrine se rattachait au « manichéisme », que l'on croit venu d'Orient en Languedoc par l'intermédiaire des peuples balkaniques. Ils croyaient que l'univers était gouverné par un double principe, celui du Bien qui régnait sur les esprits, celui du Mal qui commandait à la matière. Ils se divisaient en « parfaits » et en « croyants », les « croyants » formant la masse des fidèles et les « parfaits » les ministres de la religion.

Les pouvoirs politiques, seigneurs et municipes, toléraient la religion albigeoise au même titre que la religion catholique. Le pape Innocent III essaya d'abord de convertir les hérétiques : il envoya saint Dominique qui rivalisa de pauvreté avec les « parfaits ». Un incident, l'assassinat du légat du pape, Pierre de Castelnau (1208), déclencha la Croisade militaire dont la direction fut confiée à Simon de Montfort. Guerre sainte dans son principe, la Croisade fut en réalité une guerre politique de conquête. Beaucoup de seigneurs de France, d'Allemagne et de Bretagne s'y engagèrent pour leur profit. Dès lors, sans chercher à distinguer catholiques et hérétiques, les Croisés s'emparèrent des villes et des châteaux, brûlant tout ce qui résistait à leur convoitise, pourchassant ceux qui refusaient de se soumettre et qui continuaient la lutte dans les montagnes : les « faidits ».

On comprend que la mémoire de ces événements tragiques, dont l'écho vengeur se retrouve dans les poèmes satiriques des Troubadours, les « sirventès », ait survécu dans le souvenir des hommes.

La civilisation occitane ne périt pas tout entière. Au témoignage

de Wolfram von Eschenboch, un des plus grands poètes germaniques du moyen âge, la poésie et les mœurs du pays d'Oc avaient déjà conquis l'Europe civilisée.

Et la langue survécut dans la bouche du peuple. Elle vit toujours. Les contes et les légendes que vous allez lire ont été d'abord « trouvés », en langue d'Oc, au fil des âges.

Les Majoufles [1]



ES enfantets, nous disait mon « reïre-gran » [2], savez-vous pourquoi il y a tant et tant d'arbouses rouges et tant et tant d'yeuses épineux à travers la garrigue? Et savez-vous pourquoi, au fond sombre de la combe où dort le gouffre d'eau morte, il y a toujours un saule qui pleure, un saule toujours accompagné d'une longue « piboule » [3] maigre et sèche? un saule qui pleure et une « piboule » sèche et maigre tout à côté d'un arbre mort?

Je vais vous le dire, écoutez bien!

Il était une fois une veuve, une veuve qui avait deux petites filles. Mais la première était sa fille à elle et de son second mari. L'autre, la malheureuse, n'était

---

(1) Nom occitan des fraises, dans une partie des Cévennes.
(2) Grand-père en occitan.
(3) Nom occitan du peuplier élancé.

que la fille de son premier homme qu'elle avait épousé veuf et qui, hélas! était mort.

Sa fille à elle était laide et bête. L'autre était jolie et gentillette comme un sou neuf. Sa fille à elle était encore plus niaise que laide. L'autre était encore plus gentillette que jolie. Sa fille à elle pour une paupière d'agasse ([1]) pleurait sempiternellement. L'autre, à la plus petite fleurette, au plus petit rayon de soleil, au plus frêle chant de petit oiseau, riait des aubes claires à la tombée de la nuit, et dans son sommeil elle souriait encore au Paradis.

La veuve était maigre et sèche comme une « piboule » d'hiver. Elle se séchait encore bien davantage à voir sa fille à elle pleurer comme une niaise et l'autre rire et sourire comme un petit ange.

Son mari « épaulu » et barbu, « épaulu » comme un ours et barbu comme un bouc, était aussi niais que sa fille et jurait tout le long des jours de voir sa femme se sécher, sa fille pleurer et l'autre rire et sourire.

Avec cela vous pouvez imaginer la vie que la veuve, son mari et leur fille faisaient endurer à l'autre, si gentillette et si joliette.

Chaque fois qu'ils la voyaient rire, la fille trépignait à force de pleurer, l'homme jurait en secouant les épaules, et la veuve administrait une volée de gifles à la pauvre petite.

([1]) Litt. paupière de pie, c'est-à-dire « pour un rien ».

A la maison, la fille de la veuve, tout lui était dû; à l'autre, rien. La première, si elle faisait un rôt, c'était une merveille. Quant à l'autre, elle aurait pu parler des perles, elle n'aurait jamais été qu'une fille de rien.

L'une était vêtue comme la reine et se nourrissait de tout ce qu'il y avait de bon. L'autre, nue pour ainsi dire, devait se contenter des épluchures.

Bref, il arriva qu'un jour de décembre ce fut l'anniversaire de la fille de la veuve. La pleurnicheuse eut envie de manger des fraises. Elle déclara à sa mère :

— Je veux des majoufles!

— Des majoufles? Mais, ma petite, il n'y en a pas! Ce n'est pas la saison!

— Je veux des majoufles!

— Je te donnerai des oranges, ma petite. C'est le moment. Mais des majoufles, je ne puis en fabriquer!

— Je veux des majoufles!

A cet instant, l'autre, plus jolie que jamais, entre dans la grande cuisine, toute chargée d'un gros fagot de bois pour faire un bon feu dans la cheminée.

— Ah! te voilà, fainéante! Eh bien, tu vas me chercher des majoufles. Et ne reviens que si tu les rapportes!

Et elle accompagna ses paroles d'un revers de main qui manqua de renverser la pauvre enfant.

Sans mot dire, la fillette s'en alla en retenant les larmes qui perlaient à ses longs cils noirs.

Elle s'éloigna et gagna la garrigue en entendant

gronder à ses oreilles les jurons de l'homme de la veuve, épaulu et barbu.

★

Elle marcha, elle marcha longtemps à travers la neige et les giboulées, à travers la bise et la glace. Elle marcha longtemps, longtemps. Tout en marchant, elle songeait :

— Où irai-je, pauvre malheureuse, pour chercher des majoufles?

Car elle savait bien qu'il lui serait impossible de retourner à la maison si elle ne trouvait point de majoufles.

La lune s'était levée. La garrigue s'éclaira comme en plein jour. Des oiseaux chantaient et venaient se poser sur les épaules de la fillette. Puis ils s'envolaient en lui faisant signe de leur petit bec pointu.

Et voici que la garrigue se mit à se couvrir d'arbres, d'arbres qui, parmi la neige blanche, portaient de grosses majoufles rouges.

Les petits oiseaux chantaient comme s'ils riaient et la cisampe chantait doucement comme eux.

La petite ne sentait plus du tout le froid ni le vent. Elle ramassa son plein tablier de fraises rouges tout en chantant dans la nuit claire comme le jour.

★

Quand elle fut de retour à la maison, la veuve, son mari et leur fille n'en pouvaient croire leurs yeux.

Ils mangèrent les majoufles à s'en étouffer.

— Il te faut y retourner, fainéante! Tu en as pris tout juste pour nous faire envie! Vilaine coquine! Et nous irons avec toi pour savoir qui te les a données, arrogante!

— Mais personne ne me les a données! répondit doucement la petite. Je les ai cueillies sur les arbres!

— Tu nous prends pour des oies? Ou bien tu es sorcière, mauvaise graine de bohémienne? répondit rageusement la veuve.

— Allons! Zou! Marche! Mais marche donc, vilaine bête!

Il faut savoir, disait ici mon reïre-gran, qu'en ce temps-là le Bon Dieu n'avait point encore créé ni les arbousiers et pas davantage les yeuses. Dans la garrigue sèche, il n'y avait que des cades et des genévriers éparpillés au milieu des clapas (1). Et l'hiver la bise s'en donnait à cœur joie sur la neige glacée.

Il fallut donc que la pauvre petite retournât à travers la garrigue d'hiver, sans manteau, sans fichu, dans le froid glacial de cette nuit de décembre.

La veuve la poursuivait et l'aiguillonnait en lui pinçant les bras jusqu'à lui faire venir le sang. La fille de la veuve lui lançait des cailloux pointus sur ses mollets

---

(1) Tas de pierres, en occitan.

nus déjà bleuis de froid. Et le mari de la veuve jurait au-dessus de sa tête à croire qu'il s'agissait du tonnerre du diable.

La pauvre petite cheminait, cheminait vers la haute garrigue. Elle avait perdu son rire et ses yeux se baignaient de larmes que le froid gelait en perles précieuses le long de ses longs cils noirs. Elle se mit à courir, à courir pour fuir les ongles de la veuve, les cailloux de la fille et les jurons de l'homme. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fut à bout de souffle. Exténuée, elle se laissa tomber dans la neige toute blanche.



La veuve, derrière, avait voulu lui tenir pied. Mais quand elles eurent dépassé le gouffre d'eau morte du fond sombre de la combe, voici que, tout soudain, une multitude d'arbres couverts d'épines se mirent à sortir de terre, à bourgeonner, à grandir, à pousser des branches dans tous les sens. Si bien qu'en quelques instants ils eurent recouvert la garrigue tout entière.

La veuve eut beau se débattre, se baisser, se glisser sous les branches basses, elle finit par demeurer prisonnière au milieu des épines qui terminaient les petites feuilles vertes.

Tant et si bien qu'il lui fut désormais impossible d'avancer aussi bien que de reculer. Bientôt elle ne put

même plus bouger. Finalement même son petit doigt s'arrêta de se tordre au bout de sa griffe.

Son mari épaulu et barbu, à coups d'épaule désespérés, à coups de barbe hirsute, essaya d'aller un peu plus loin, de percer l'épaisseur toujours croissante des épines au bout des petites feuilles vertes. Mais il eut beau foncer comme un ours, buter comme un vieux bouc : peine perdue! A son tour, il fut pris de tous côtés, enserré, enveloppé si bien qu'il dut s'arrêter. Comme la veuve, il s'immobilisa et ne bougea plus.

Quant à la fille de la veuve, elle s'était plantée au bord du gouffre d'eau morte. Cette eau l'épouvantait. Elle se mit à pleurer, à pleurer, à pleurer, pleure-toi que tu te pleureras! en regardant ses larmes tomber goutte à goutte dans l'eau morte du gouffre sombre où la lune imperturbablement riait. Elle y pleura tant que la pauvre niaise y resta.

*

Pendant ce temps la fillette des majoufles, étendue parmi la neige blanche, s'était retournée vers le ciel, où des milliers d'étoiles souriaient gentiment.

Elle se sentait si calme et si tranquille maintenant! Maintenant que plus personne ne la poursuivait pour la pincer, lui jeter des cailloux pointus, jurer comme le tonnerre du diable par-dessus sa tête.

La lune, de ses rayons de diamant, baignait toute la garrigue. La lumière était aussi douce, aussi claire qu'en plein jour de printemps. Les petits oiseaux chantaient à plein gosier et venaient se poser sur les épaules de la fillette et ils n'en partaient plus. Ils sautillaient de ses épaules sur sa mignonne bouche et lui apportaient bien doucement, bien gentiment, au bout de leur petit bec pointu de douces, de délicieuses, de fraîches majoufles rouges, si parfumées, si pleines de miel. Délicatement ils les déposaient sur les petites lèvres rouges de la fillette. Toute la garrigue autour de la fillette au clair sourire, s'était recouverte d'arbres qui, au milieu de la neige, portaient de belles grosses majoufles rouges. De tous côtés arrivaient de petits oiseaux à tire d'aile qui chantaient et dansaient en voletant. Leurs petits becs jaunes, leurs fines gorges rouges, leurs élégantes ailes vertes, leurs longues queues blanches, leurs tout petits yeux pleins de rires d'amitié, tout cela dansait joyeusement devant le mignon visage de la petite ravie.

Et les majoufles, sur leurs arbres, souriaient, toutes rougissantes de plaisir tandis qu'elles s'inclinaient vers la fillette qui, bien au chaud dans la mousse neigeuse et savoureuse, s'endormait tout doucement.

★

Plus jamais la maison noire de l'affreuse veuve ne revit le rire de la petite.

A travers la nuit de décembre, la bise murmure, en grand secret, à l'oreille des petits enfants qui s'endorment en attendant Noël, que la fillette des majoufles, les oiseaux l'emportèrent dans leur saint Paradis.

Mais pas davantage la maison noire de la méchante veuve ne vit jamais retourner la veuve maigre et sèche, pas plus que sa fille pleurnicheuse et niaise, pas plus que son mari épaulu et barbu.

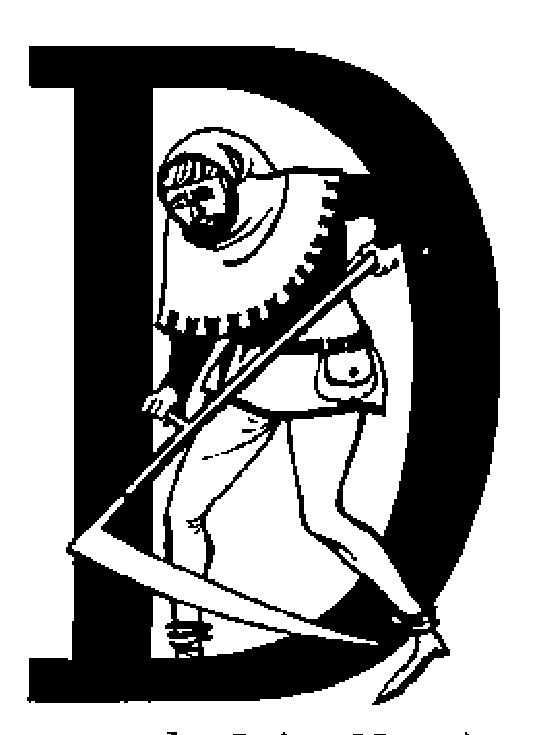
Mais depuis ce temps-là, toutes les nuits de décembre, près du gouffre d'eau morte, au fond de la combe, il y a un saule qui pleure, une piboule maigre et sèche qui gémit à travers la cisampe sur la rive de la combe, et, sur la crête, un orme mort où les chouettes hululent, au milieu des yeuses épineux qui montent la garde tandis que les arbousiers joyeux dansent, dansent de leurs mille et mille feuilles d'argent sous la blanche lune.

Et voilà pourquoi, mes petits enfants, disait mon reïre-gran, il y a tant et tant d'arbouses rouges et tant et tant d'yeuses épineux à travers la garrigue.

Voilà pourquoi au fond sombre de la combe où dort le gouffre d'eau morte, il y a toujours un saule qui pleure, un saule toujours accompagné d'une longue piboule maigre et sèche; un saule qui pleure et une piboule sèche et maigre tout à côté d'un orme mort!

Le barralet de l'Andrieu

Légende biterroise.



ANS la riche plaine de l'Orb, au pied des murs de Béziers, au fil des saisons, par tous les temps, l'Andrieu le serf était courbé sur la glèbe. Il était né sous le chaume, dans les champs de la Galinière et il ne connaissait pas d'autres horizons que ceux du domaine natal. Son expérience du monde ne dépassait pas les tours de Saint-Nazaire, perchées sur la falaise et là-bas, dans le feuillage après le coude de la rivière, le clocher de Murviel. Le matin, quand la brume s'élève dessus le fleuve, il était là, appuyé sur le mancheron de sa charrue et piquant, doucement, la croupe de ses bœufs; il était là le soir, quand, des clochers de la ville chantent les voix diverses des cloches, Saint-Aphrodise répondant à la Madeleine, Saint-Nazaire à Saint-Jacques. Son champ,

il le connaissait pour l'avoir parcouru, en long et en large, si souvent, avec la charrue, avec la herse, avec la faulx, quand, debout sur l'andain, au rythme des bras que l'on balance, s'écroulent les épis, dans le sifflement subtil de la lame. Et, chaque jour, à l'heure de midi que carillonnaient à la ronde les églises du pays, l'Andrieu venait attacher ses bœufs à l'ombre d'un garric et il leur donnait leur provende. Assis près de ses bêtes, il tirait de la saquette le pain bis, la sèbe blanche, la tomate rouge et le morceau de lard; et comme les bœufs, ses frères en servitude, il mangeait en silence en remuant la mâchoire et en gonflant ses joues, le regard perdu dans l'immensité du ciel bleu. Ensuite, la dernière bouchée avalée, il sortait d'un creux de fraîcheur, entre les racines de l'arbre, le barralet aux douves de châtaignier cerclées de fer, tirait la cheville de bois qui fermait le pertuis et, la tête renversée, bouche béante, les bras tendant au ciel le petit tonneau, il buvait une gisclée de vin pur à la régalade; puis d'un revers de main il s'essuyait la bouche et le barralet était de nouveau enfoui dans son trou d'ombre jusqu'au soir...

Ainsi s'écoulait la vie, dans les travaux des jours, avec ses lots de fatigue et de peines. Mais elle était, pour l'Andrieu, un long tissu de félicité et de sérénité. Son âme était simple et pure : il se contentait de son sort, l'acceptant sans murmures, bénissant Dieu des

nombreuses joies qu'il lui accordait. Chaque matin, quand les coqs de la Galinière avaient salué le retour de l'aurore, il voyait dans l'offrande du monde un bienfait du Seigneur. Durant le jour, en poussant sa charrue, il chantait un hymne de reconnaissance, au fond du silence de son cœur. Et le soir, il s'endormait sur sa couche de paille, après avoir regardé par le fénestrou de sa cabane un pan de ciel où brillaient mille étoiles; et il remerciait le Créateur de son jour de travail et pour sa nuit de repos. Voilà pourquoi, chaste et sincère, naïf et simple comme l'enfant qui vient de naître, l'Andrieu vivait sans remords et sans crainte, ignorant les passions des hommes et les remous du monde, innocent comme les bœufs ses frères, mais le cœur plein de chansons et d'amour, joyeux comme un oiseau...

Or un après-midi d'été, il retournait pour un premier labour le champ moissonné pour enfouir les éteules et aérer la terre. Le ciel était bleu, l'air brûlant. Un tourbillon de taons harcelait les bêtes qui les chassaient de leurs flancs à coups de queue. Et, lui, soufflait en appuyant sur l'araire, calme et souriant pourtant et tout à la joie intérieure qui illuminait son cœur. Sur le chemin de Béziers, le long de la rivière, le soleil paraissait plus chaud car il n'y avait pas beaucoup d'ombre et la poussière candide était brûlante. Un homme pourtant avançait à pas pesants, accablé par la chaleur et la fatigue. Il portait le lourd habit de bure des pèlerins

et s'appuyait, à chaque pas, sur son bourdon. L'étape avait dû être longue car ses pieds blanchis par la poudre des chemins saignaient dans les sandales de cuir. Le laboureur le regardait. Il arrêta ses bœufs à l'orée du champ, près d'un garric rabougri qui faisait un peu d'ombre et entre les têtes de ses bêtes, sur le joug, il appuya l'aiguillon. Comme le voyageur passait, il l'appela en lui faisant force signes.

— Eh! l'ami, tu as dû prendre soif à courir ainsi sur les routes à la « raje » du soleil? Arrête-toi! Tu me conteras ton histoire et tes peines et je te ferai boire à mon barralet du vin frais et pur!

L'homme s'approcha : il avançait levant lourdement les pieds, dans les sillons ouverts, dégingandé comme un pendu qu'agite le vent. Il vint s'asseoir sous le garric aux branches duquel était suspendue la saquette et qui couvrait entre ses racines le petit tonneau. Et tandis qu'il racontait son histoire, le pèlerin, de temps en temps, buvait à la régalade, le vin frais et doux qui étanchait sa soif et lui lavait les lèvres. Une fois il but, puis deux, puis trois, puis quatre... Du petit tonneau inépuisable le vin coulait en gisclant dans la gorge, emplissant la bouche qui le happait, chantant sur la langue qui claquait, noyant le cœur d'une douce joie. Et l'Andrieu, souriant du plaisir de faire le bien, écoutait les histoires merveilleuses que le pèlerin rapportait de Compostelle et qu'il contait, le vin aidant, avec beau-

coup de flamme. Puis le voyageur se leva et partit sur la route, après avoir empli sa courge, et quand l'Andrieu replaça le barralet dans son trou d'ombre il s'aperçut – mais il ne s'en étonna nullement – qu'il était toujours aussi lourd et aussi plein.

A quelque temps de là, par un jour d'automne, il était en train d'ensemencer son champ de la Galinière. Le ciel était chargé de lourds nuages gris. Par moments, dans une trouée, un rais de soleil venait sourire; et alors, sur les coteaux, la vigne flamboyait, rouge et or. La trouée lumineuse parcourait la campagne et, un instant, dans le ciel gris, ocres et claires, les deux tours de Saint-Nazaire se profilaient rigides comme deux guetteurs, à l'avant de la colline biterroise. Puis elles s'évanouissaient dans la grisaille.

Sur le chemin, le vent frisquet emportait des feuilles folles et faisait frissonner dans un bruit cristallin les vergnes et les peupliers de la rivière. Et tandis qu'il jetait à la volée le grain aux sillons, avançant d'un pas lourd dans la terre grasse et humide, il aperçut sur le chemin désert une femme qui courait, éperdue et hagarde, gesticulant comme une quintaine, les cheveux au vent, la robe déchirée. Le semeur s'arrêta et de sa main qui lançait la semence, il faisait de grands signes.

– Holà, bonne douce amie, criait-il, où courez-vous

si vite? Le vent va vous emporter! Arrêtez un instant, à l'abri pour reprendre haleine!

Et la femme, interloquée, suspendit sa marche. Il vint vers elle et la fit asseoir, sous le garric, près de sa saquette et du barralet tapi entre les racines, comme dans un nid.

Craintive encore et reprenant, peu à peu, son souffle, la femme se mit à conter ses malheurs. Ses yeux étaient taris de douleur et rougis par le vent; elle n'avait plus de larmes pour accompagner ses paroles calamiteuses : son mari mort, sa fille morte; et ce matin, son fils, on l'avait porté en terre; son fils, sa seule joie et son unique soutien. En une nuit ses cheveux étaient devenus blancs et ses yeux restaient hébétés par la souffrance. Aussi avait-elle songé à l'Orb, aveugle et complaisant, pour venir y noyer son infortune et y trouver l'éternel oubli.

Il est des douleurs inconsolables; et pourtant, parce qu'il était innocent et pur, l'Andrieu inventait bien mieux qu'un clerc ou qu'un savant docteur, les phrases qui apaisent les remous du cœur et endorment, doucement, en les berçant, les peines amères de l'âme.

Il tira enfin de sa cache le barralet consolateur, ôta la cheville qui fermait le pertuis; et elle but, la femme, en appliquant ses lèvres desséchées par la bise, sur le bois du petit tonneau. Or tandis qu'elle buvait, elle sentait, en elle, sourdre, comme une source d'espérance,

sans savoir si c'étaient les paroles de l'homme ou la chaleur du vin qui lui donnaient en larges ondes, dans le sang, du goût à la vie et de la volonté.

L'Andrieu la vit remonter vers la ville, lentement, dans le soir qui mourait, sanglant, derrière une nuée immense, en faisant miroiter des reflets mauves et verts sur le fleuve apaisé.

Une autre fois encore (c'était un matin d'hiver), l'Andrieu abattait, à grands coups de cognée, des arbres, le long du chemin, à la lisière du champ : c'étaient de hauts peupliers dénudés dont la tête dodelinait sous le vent et qui, comme un gros fruit mûr, portaient un nid d'agasse à leur sommet. La bise était vive, qui soufflait des montagnes, et l'eau du valat était glacée; mille cristaux de gel s'accrochaient sur les herbes brûlées; et dans la brume matinale, le soleil, pâle et sans force, avait peine à percer. Cependant le serf ahanait en lançant à bout de bras sa lourde pigasse qui faisait voler en éclats l'écorce et l'aubier. L'arbre gémissait, vibrait à chaque coup; à chaque coup plus profondément, pénétrait le fer meurtrier; jusqu'au moment où, craquant sous son propre poids, oscillant un instant comme un homme ivre, il s'abattait de toute sa hauteur, sur le sol gelé, dans un long frémissement et mille éclats de brindilles brisées. Et tandis qu'appuyé sur le manche de sa hache, séchant son front en sueur, le bûcheron reprenait son souffle, il vit venir un être apeuré et livide

qui avait dû sortir d'une touffe de buissons, car il n'y avait eu jusqu'alors âme qui vive sur le chemin de Béziers.

— Hé! l'ami, criait-il, en lui faisant signe d'approcher, viens donc et n'aie crainte!

C'était un serf fugitif. Il avait dû, ces jours passés, «barruler», la nuit, sur les chemins et se tapir, quand l'aube fraîche crève, au creux d'un fossé ou dans le fourré d'un bartas. Mais il était pâle de froid et la faim tenaillait ses entrailles.

— Viens donc avec moi, frère! Il y a du pain pour deux dans ma saquette et dans le barralet du vin à suffisance pour apaiser ta soif et te donner du courage.

Au pied du garric, l'homme mangeait en silence, sous les regards de l'Andrieu qui souriait, joyeux de partager son pain. Et il lui parlait doucement, glissant dans son oreille des mots consolateurs et le baume lénifiant de la persuasion. Et l'autre, traqué comme une bête, plein de rancune et pourtant, au fond de lui, malgré sa crainte, ébloui par la lueur de la liberté, écoutait ces paroles par lesquelles on lui faisait entrevoir, après une vie de misère et de peines, une éternité de bonheur et l'affranchissement de toute servitude.

A la fin, l'Andrieu attrapa dans son creux tiède de terre, le barralet mystérieux où les infortunés et les errants trouvaient la consolation et l'espoir. Et le fugitif buvait à pleine gorge le vin velouté et chaud qui coulait

dans le tréfonds de son être comme un flot de douceur. Puis il partit sur le chemin, dans le matin froid de décembre, après avoir mis dans son bissac un morceau de pain bis et une tranche de lard...

Bientôt à la ronde, le bruit se répandit du barralet merveilleux et des consolations que distribuait l'Andrieu, le serf de la Galinière. Et tous ceux qu'affligeaient les douleurs de l'âme, tous ceux que rongeaient les soucis, que torturaient les remords, tous ceux qui souffraient de désirs inassouvis ou d'illusions trompées, tous ceux pour qui la vie n'avait plus d'attraits, venaient sur le chemin de Béziers à Murviel, chercher les paroles consolatrices de l'humble travailleur de terre et boire à son barralet inépuisable d'où coulaient avec le vin, l'espérance et les soulas. De riches bourgeois, de gentes demoiselles, de hauts seigneurs, d'humbles artisans, de pauvres manants avaient fait, de tous les coins du canton, le pèlerinage à la Galinière et s'en étaient retournés, pleins de foi, allégés de leurs peines, soulevés par l'espoir.

Mais les envieux en pâlissaient de jalousie. Il s'en trouva un qui vint, un jour, parler au maître de la métairie. Il lui glissa dans l'oreille le venin des paroles mauvaises, tout bas, comme pour ne point trahir un secret : si son barralet était inépuisable, c'est que plusieurs fois le jour, l'Andrieu allait le remplir à la tonne du maître. C'est par là que s'expliquait le miracle qui faisait courir tant de gens! Et plus il en viendrait à

la Galinière, plus la tonne du maître diminuerait. Il courait le risque d'être ruiné par la prodigalité de son serf et la folie des gens!...

Or le maître était cupide et près de ses sous. Ces paroles insidieuses travaillèrent comme un ferment son aveugle passion et la firent lever. Loin de repousser ces perfides allégations, il s'en vint tout aussitôt trouver son domestique, dans son champ, pour le confondre et le punir.

Les bœufs mangeaient, lentement, leur provende, impassibles, avec leurs yeux pleins de douceur qui se perdent dans un rêve. Près d'eux, à l'ombre du garric, l'Andrieu mangeait lui aussi, la saquette sur les genoux, et suivant lui aussi son éternel rêve. La lame de son couteau tranchait des morceaux de pain bis et ses doigts gourds détachaient les écailles rutilantes d'un oignon blanc.

Et, comme il avait vu tant de gens venir le trouver, quand le maître fut devant lui, il ne s'étonna point.

— Je voudrais, lui dit le maître, boire à ton barralet. A ce qu'on dit, il ne se vide jamais, si nombreux que soient ceux qui y boivent?

Un sourire amer crispait sa bouche et l'ironie essayait de faire plus méchantes encore ses paroles.

Mais le serviteur, sans se troubler, répondit au maître :

— Volontiers, maître!

Ce disant, il prit, au creux des racines, le tonnelet dont le bois poli par le frottement des mains luisait

dans l'ombre; il ôta la cheville de bois et à bout de bras, il le tendait, sans qu'il se doutât, l'innocent, quels sombres soupçons torturaient le cœur du maître.

Mais l'autre, au lieu de lever le petit tonneau et de tendre, en l'ouvrant, la bouche, pour boire à la régalade, l'avait retourné, tout d'un coup, et le vin, en jaillissant, gisclait sur le sol. Coule que tu couleras, sans arrêt ni cesse, le liquide sortait par le pertuis et parce que le trou était petit, il s'agitait à l'intérieur, en bouillonnant faisant trembler la main. Sur la terre, le vin ruisselait entre les cailloux, entraînant des brins d'herbe, se perdant dans les sillons béants.

*

Puis les années passèrent; les travaux au fil des saisons succédaient aux travaux et dans le champ de la Galinière, Andrieu le serf, courbé sur la glèbe, accablé par le poids des ans, sentait vieillir son corps bien qu'il eût jeune son âme.

Un matin de printemps, il relevait une murette que le mauvais temps de l'hiver avait fait ébouler. L'air était tranquille et doux. Le blé en herbe formait un vaste tapis, léger et agréable à l'œil. Mille oiseaux chantaient dans la campagne; des abeilles bourdonnaient; des insectes volaient dans la lumière neuve. Un couple d'agasses folâtrant d'arbre en arbre, animaient de leurs

cris la ligne du coteau. Sur le chemin de Murviel des allants et venants passaient, dans le matin clair. Et des éclats de voix résonnaient gaiement.

— Et bonjour, l'Andrieu!

— Bonjour, maître Lauriol!

— Adieussiatz, compaïre!

— Dieu vous maintienne!

A midi l'angélus sonna à tous les clochers de la ville; au loin, celui de Murviel, celui de Cazouls, celui d'Alignan répondaient, sous le vent. Alors le serf, fourbu et cassé, s'en vint, comme à l'accoutumée, à l'ombre douce du garric où était suspendue la saquette et caché le barralet. Mais il se sentait plus las que d'habitude : sa tête était lourde et, comme dans un élan subit, son cœur battait précipitamment à ses tempes.

Le paysage familier se troublait à ses yeux; puis il se fit un grand trou noir. Il n'eut que le temps d'aller s'asseoir et, sans voir il essaya d'atteindre le barralet enfoui dans son creux de racines. A tâtons il palpait les flancs de bois poli; à tâtons il fit sauter la cheville qui fermait le pertuis. Il avait soulevé le petit tonnelet pour boire, la bouche ouverte; mais à peine avait-il senti couler sur sa langue inerte le vin léger et doux qu'il s'affaissa, dans l'herbe jeune. Ses yeux se rouvrirent; il souleva la tête. Une dernière fois, dans une vision chavirante, il aperçut l'horizon familier, la plaine, les tendres feuilles des peupliers et des vergnes, la rivière

tranquille sous le soleil nouveau et là-bas les deux tours de Saint-Nazaire qui se découpaient en clair dans le bleu du ciel. Puis il reposa la tête sur une pierre. Du barralet consolateur coulait le vin, comme le sang d'une plaie, à gros bouillons tièdes; puis ce ne fut qu'un mince filet et dans un dernier soubresaut le liquide se tarit. Le barralet était vide. L'Andrieu était mort.

En vain, le soir, on l'attendit à la Galinière. Après la chute du jour, à l'heure où tous les serfs, ramenant leurs bêtes, étaient revenus à la métairie, le maître inquiet se mit en quête. Or, tandis qu'il se dirigeait suivi de ses serviteurs vers le champ de l'Andrieu, dans l'air limpide du soir calme, doré encore au couchant, les cloches de Béziers se mirent à tinter, d'elles-mêmes, dans leurs tours de pierre, Saint-Aphrodise, la Madeleine, Saint-Nazaire, Saint-Jacques. Dans leur langage argentin on distinguait les mots d'un dialogue merveilleux :

– L'Andrieu est mort, disait gravement le bourdon de Saint-Nazaire.

– Il est mort à la Galinière, ajoutait la voix fluette d'une cloche de la Madeleine.

– Où est-il? Où est-il? demandaient en chœur les cloches de Saint-Jacques, isolées de l'autre côté de la colline et qui ne savaient rien.

Et grave, comme émue par une douleur mystérieuse et profonde, faisant frémir les voûtes de la nef et la

lourde tour carrée, la grosse cloche de Saint-Aphrodise répondait :

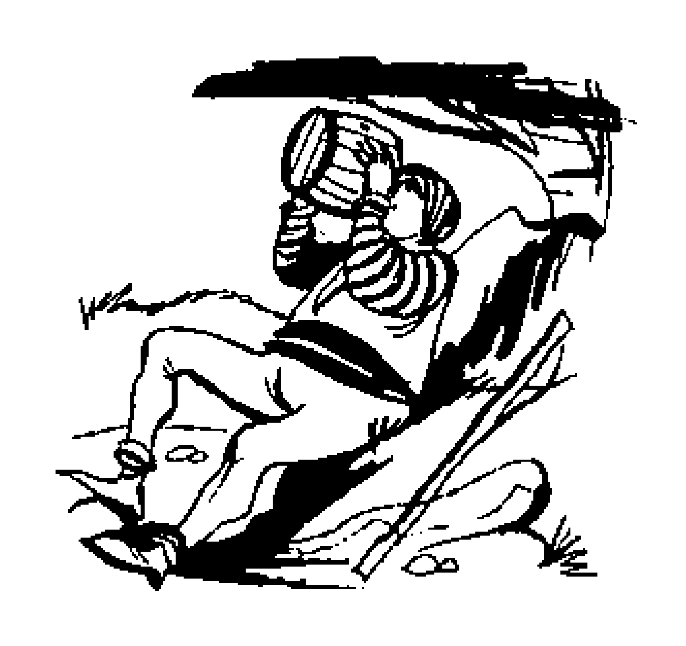
– Derrière une pierre! Derrière une pierre!

Sans cesse, dans la nuit où naissaient les étoiles, les voix des cloches se mêlant, la Madeleine répondant à Saint-Nazaire, Saint-Jacques interrogeant Saint-Aphrodise, le pieux dialogue s'épandait dans les airs, qui était le glas du bienheureux Andrieu.

L'Andrieu es mort!
Es mort à la Galinhiciro!
Onte es? Onte es?
Darrès uno peiro!
L'Andrieu es mort!
Darrès uno peiro!
Es mort à la Galinhieiro!
Darrès uno peiro!

Alors de tous les quartiers de la ville, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, pauvres et riches, tout le peuple de Béziers, et aussi les habitants des faubourgs et des villages voisins, les fermiers, les bayles, les manants et les serfs, les varlets et les maîtres, de tous les mas, de tous les châteaux, s'en venaient, lentement, au champ de la Galinière, pour vénérer une dernière fois celui qui, par ses vertus, avait été pour eux un consolateur et un saint.

Et sur son lit de gazon nouveau, au pied de son garric, ayant pour oreiller une pierre rongée par le temps et couverte de mousse, Andrieu le serf dormait son dernier sommeil, sous les étoiles. Sur son doux visage rayonnait la paix; un sourire entr'ouvrait ses lèvres et sa tête était nimbée d'une auréole d'or.



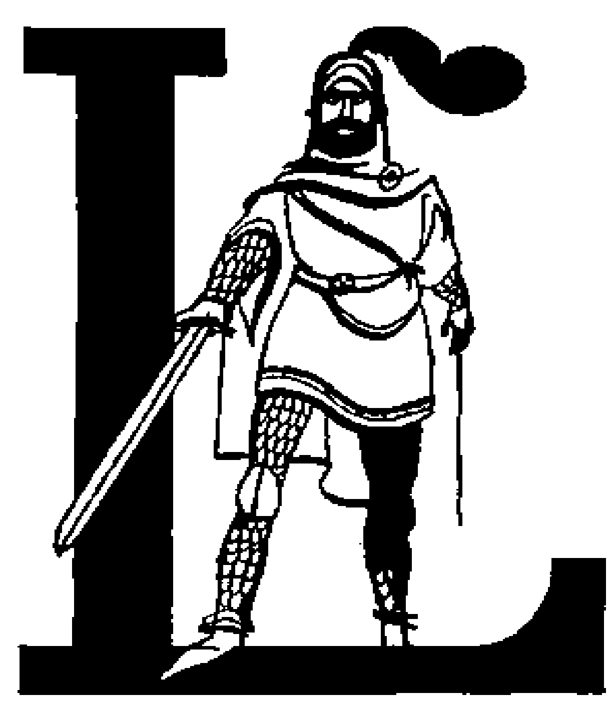


Le barralet était vide. L'Andrieu était mort. Page 30



Le barralet était vide. L'Andrieu était mort. *Page 30*

Les trois Ermites



LE sire de Roquefeuil était mort de chagrin, quelque temps après sa femme, en laissant trois fils. Avant de mourir, il les avait confiés à Ferréol, son majordome, vieux et fidèle serviteur, tout dévoué à la famille. Et celui-ci s'était donné tout entier à sa tâche : il avait élevé les enfants de feu son maître et en avait fait des hommes pieux, sages et forts. Les trois frères, en effet, étaient connus pour leurs hautes et remarquables qualités; à la ronde, les filles à marier se plaisaient à vanter leurs mérites et leurs vertus.

Guiral était l'aîné. C'était un chevalier parfait. Dès son jeune âge, il s'était adonné aux exercices qui assouplissent les muscles, donnent du souffle et font l'œil et les bras habiles. Impétueux, fougueux, ardent, il n'avait pas son pareil dans les tournois et les joutes. Aussi

quand il apparaissait dans la lice, sur son blanc destrier, les dames, sur les échafauds où claquent au vent les banderoles, applaudissaient en reconnaissant ses armes. La chasse était son plaisir favori : tout le « saint-clame » du jour, il errait par monts et par vaux, à travers champs, prés et vignes, armé de l'épieu ou de l'arc et suivi d'une meute de chiens, soit qu'il pourchassât le sanglier, soit qu'il courût, dans les profondeurs ténébreuses des forêts, les cerfs agiles.

Sulpice, le cadet, n'était pas, lui non plus, sans mérites. D'abord, il était beau avec son visage aux traits réguliers et fins, encadré par des cheveux blonds qui lui donnaient l'air d'une fille. Ensuite, comme il était le puîné et peut-être destiné à l'église, il s'était de bonne heure consacré à l'étude : un moine de Saint-Pierre-de-Nant, l'abbaye voisine, lui avait appris à déchiffrer les grimoires latins et à tracer, sur des parchemins, d'un pinceau léger, les lettres que le minium rehausse et qu'enjolivent les verts fuyants, les jaunes éclatants, les bleus profonds et les ocres veloutés et chauds. Il avait appris les arts libéraux, rhétorique, grammaire, dialectique, philosophie, musique. Il savait, comme les troubadours, limer patiemment les vers, tourner savamment les strophes d'une chanson; et il ne dédaignait pas de chanter, dans les cours que président les dames, sensible aux louanges et heureux d'évoquer les fins sentiments qui font frémir les cœurs.

Alban était le plus jeune. Il n'avait reçu en partage ni la force physique, ni les grâces de l'esprit; mais en revanche, le ciel s'était plu à le doter d'un cœur simple et bon. Il était, à cause de cela, connu de tous les pauvres gens des villages et des hameaux, et en ses yeux se lisaient la charité et l'amour du prochain qui font, comme chacun sait, les bienheureux et les saints. Et, à défaut de prestance et d'esprit, les jeunes filles admiraient sa douceur angélique qui ferait de lui, sans doute, un époux fidèle et aimant.

Et c'est ainsi que, bénis de Dieu, sous la main du sage Ferréol avaient grandi en force, en sagesse et en vertu les trois fils du sire de Roquefeuil, dans son château d'Algues qui domine la Dourbie et sa fertile vallée.

Non loin de là, sur un énorme rocher dénudé, entre Dourbie et Trévezels, se dressaient les murs imposants du castel de Cantobre. Là vivaient à cette époque le seigneur de ces lieux, son épouse et Berthe, leur unique enfant. Sa jeunesse florissante et sa beauté parfaite faisaient de la jeune fille une héritière recherchée. Souvent les trois frères rendaient visite à leurs voisins. Guiral, au cours de ses chasses, s'ingéniait pour trouver sur le chemin du retour le manoir de Cantobre; et il faisait porter, au passage, par son écuyer, les plus belles pièces de venaison, le plus beau gibier qu'il avait tué. Aussi le sire de Cantobre caressait-il dans son cœur le secret désir de faire de lui son gendre et acceptait-il

favorablement les présents. Sulpice, lui aussi, venait souvent au château. Il « déclinait » en s'accompagnant de la vielle les « cansons » qu'il avait trouvées : tantôt c'était un chevalier qui vantait les beautés de sa dame et se plaignait de sa rigueur, tantôt c'étaient deux amants que le guetteur, du haut de la tour, avertissait du retour de l'aube et qui, dolents et se lamentant, se séparaient. Et c'est pourquoi la châtelaine souhaitait, au fond de son cœur, qu'un « trouvère » si habile et si docte fût un jour le mari de sa fille. Alban, lui, ne venait à Cantobre que pour soulager les pauvres serfs et les soigner. Et Berthe, comme lui charitable, le suivait dans les visites qu'il faisait aux chaumières, vidant son escarcelle et laissant couler de son cœur aimant les douces paroles qui calment les misères autant que les mailles et les sols.



Un jour il y eut fête au château de Cantobre : les maîtres de ces lieux donnèrent, à l'occasion des dix-huit ans de leur fille, un somptueux festin et y convièrent les nobles gens du voisinage. A vrai dire ils espéraient bien que, ce jour-là, on leur demanderait la main de Berthe; et chacun d'eux en secret faisait des vœux pour que le favori de son cœur fût aussi celui qui ferait la demande et serait agréé.

De tous les coins du pays vinrent nobles seigneurs et gentes dames, montés sur leurs palefrois et leurs

haquenées : les serviteurs les suivaient, avec des mules chargées de riches cadeaux. Et dans le matin frais où retentissaient le bruit des pas et les tintements joyeux des « esquilles », les cortèges gravissaient le chemin roide et tortueux qui menait sur les hauteurs rocheuses du castel de Cantobre. Guiral, Sulpice et Alban ne furent pas les derniers; ils eurent la joie de voir leurs présents agréablement reçus par leurs hôtes et leur fille.

Après la messe, commença le repas. Les mets étaient servis dans des plats d'argent : c'étaient des quartiers de viande, du gibier de toutes sortes, de nombreuses volailles; les truites de la Dourbie, les écrevisses du Trévezels donnaient au menu sa variété. Des serviteurs emplissaient les hanaps de vin de la Prade; d'autres coupaient, dans de larges miches, des tranches de pain blanc, sur lesquelles on étalait les morceaux de venaison et les poissons. Pour finir on apporta une énorme fougasse cuite au four et croustillante.

Tard dans l'après-midi, s'acheva la fête; et le soleil déclinait déjà derrière les rochers des Cuns, quand les invités s'en allèrent, après force embrassades et cris joyeux. Seuls, Guiral, Sulpice et Alban, familiers de la maison, restèrent à Cantobre.

Berthe s'était isolée. Du haut de la plateforme qui domine la vallée, elle regardait descendre les cortèges dans l'ombre des montagnes qui s'allongeait. L'air était serein et doux; à travers les feuillages, l'eau de la Dourbie

étincelait, et par places, entre les berges rocheuses et nues, le ciel mauve et les nuages roses s'y reflétaient, calmes et immobiles. Les derniers grelots allaient décroissant dans l'ombre bleue des vallées. La jeune fille, fatiguée, un peu, par les bruits de cette journée, se laissait prendre à la douceur suave de l'heure. Elle se mit à interroger son âme : lequel des trois frères voudrait-elle pour mari de préférence aux autres? Guiral, le fier chevalier? Sulpice, le docte poète? Alban, le charitable? Elle n'aurait su le dire. D'ailleurs ce n'était qu'un jeu et qu'une songerie, car elle était prête à se soumettre à la volonté de ses parents.

Or, tandis qu'elle agitait doucement ces pensées en son âme, les yeux perdus dans la vallée, Alban s'était glissé sans bruit près d'elle; il l'observait en silence; mais quand elle se retourna, il fut à ses genoux et lui baisait les mains.

— Berthe, lui dit-il, d'une voix qu'il essayait de rendre ferme, je voudrais obtenir de votre père une faveur si grande qu'il faudrait que vous m'aidiez près de lui... Voulez-vous, très douce amie, appuyer ma demande?...

La jeune fille le fit relever. Elle répondit en souriant, heureuse de rendre service.

— Parlez, Alban, parlez. J'interviendrai auprès de mon père, quoi que vous demandiez; et, je suis bien

sûre que, s'il est en son pouvoir, cette faveur vous sera accordée.

— Eh bien! dit le jeune homme...

Il hésitait. Il lui prit la main et il continua, rougissant :

— Eh bien! Berthe, demandez à votre père, pour moi, la main de sa fille!...

Berthe rougit, elle aussi. Elle retira sa main de celles du jeune homme. Ses yeux s'étaient emplis d'une clarté subite. Sans répondre, elle regardait la première étoile qui brillait dans le ciel pâle, à peine encore, au ras du Roc nantais.

Puis au bout de quelques instants :

— Je vous promets, Alban, répondit-elle, de m'acquitter de cette mission...

Tandis qu'ils redescendaient tous les deux de la terrasse, ils aperçurent, dans la cour, Guiral qui parlait au seigneur. Celui-ci souriait en l'écoutant. Ils n'entendirent que les dernières paroles. Le sire de Cantobre répondait à Guiral.

— S'il ne tenait qu'à moi, Guiral, l'affaire serait faite! Ayez bon courage!...

Et quand Berthe et Alban pénétrèrent dans la grande salle, ils trouvèrent Sulpice auprès de la châtelaine. La bonne dame de Cantobre rayonnait de joie.

— J'intercéderai pour vous, beau doux sire, disait-elle : vous pouvez compter sur moi!...

Le soir, après une brève veillée, les hôtes se sépa-

rèrent. Le sire, sa femme et sa fille se trouvèrent seuls, dans la vaste chambre qu'éclairait la lueur vacillante du feu. Berthe restait silencieuse. Le seigneur était pensif et préoccupé; la châtelaine rêvait. La jeune fille n'osait troubler le silence. Parlerait-elle?... Il le fallait puisqu'elle avait promis. Elle fit un effort pour surmonter sa timidité et, au moment où son père et sa mère allaient se retirer derrière les courtines du vaste lit, elle s'approcha d'eux.

— Père, dit-elle, toute tremblante, j'ai accepté ce soir une mission dont il faut que je m'acquitte.

— Parle, ma fille, et n'aie point de crainte.

— Alban, reprit-elle, m'a chargée de vous demander par ma bouche si vous consentiriez à lui donner ma main.

Le sire tressaillit, étonné. Il eut l'air embarrassé.

— Guiral, reprit-il, m'a demandé aujourd'hui même si je le voulais pour gendre!...

— Et Sulpice, ajouta la mère, tout émue et rougissante, m'a priée d'intercéder pour lui, auprès de vous, messire!... Il prétend lui aussi devenir l'époux de Berthe!...

Le silence retomba, plus profond. La jeune fille baissait la tête. Le sire de Cantobre regardait sa femme. Sa préférence pour Guiral le gênait. Il savait celle de sa femme pour Sulpice. Et il aimait assez sa fille pour ne pas lui imposer un mari, et lui faire de la peine.

— Que faire? disait-il d'une voix grave et troublée; que faire?... Ne vaudrait-il pas mieux, belle douce amie, que Berthe choisisse elle-même?

Choisir? Le pouvait-elle? Voilà que, pour Berthe, se posait cette fois, d'une manière réelle, ce problème du cœur qui l'avait, un instant, tourmentée. Elle hésitait et restait silencieuse. Peut-être, préférait-elle Alban? Mais c'était un sentiment si ténu, si léger qu'il valait mieux taire cette préférence. Et la pudeur lui commandait de le tenir secret. Du moins le croyait-elle...

— Mon père, répondit-elle, mes désirs seront les vôtres!...

★

Le lendemain matin le sire de Cantobre trouva Guiral dans la cour : il allait partir à la chasse. Déjà son cheval piaffait et tirait sur la bride que tenait un écuyer.

— J'aurais bien voulu, Guiral, lui dit le seigneur, t'apporter une réponse favorable. Mais...

— Berthe me refuse donc? reprit Guiral pâlissant.

— Mais par une cruauté du destin tu as deux rivaux! Deux autres prétendent à la main de ma fille; et, Guiral, ils ont autant de droits que toi à son amour et à notre affection...

— Ce sont donc mes...

— Tes frères! Tu le vois toi-même, Guiral!...

Guiral baissait la tête : il se mordit les lèvres. Mais son dépit se fut vite calmé.

— Que Berthe choisisse donc!

— Ma fille, reprit le sire de Cantobre, ma fille ne veut pas choisir. Elle s'en remet à ma volonté. Mais, Guiral, tu le comprends bien, je ne puis, moi non plus, décider...

Il se fit un silence. On entendait le cheval piaffant d'impatience : il hennit longuement. Des martinets, en bandes folles, tournoyaient autour du donjon. Le ciel était bleu.

Le seigneur reprit au bout d'un moment :

— Vois-tu, Guiral, s'il n'avait tenu qu'à moi seul, c'est toi qui aurais été mon gendre. Mais il y a Sulpice et Alban : je ne voudrais en aucune manière leur faire de la peine, ou du tort! J'ai bien réfléchi cette nuit. Un seul arbitre peut dénouer ce différend; et cet arbitre, c'est Dieu!... Allons avec tes frères, au monastère de Nant, consulter le vénérable Dom Bernard, notre parent. Nous suivrons ses conseils, car c'est un homme sage et prudent; et je suis sûr que Dieu parlera par sa voix.

— Ainsi soit fait, dit Guiral : remettons-nous à la décision de Dieu!

Ils partirent aussitôt et arrivèrent bientôt devant les murs de la ville. La herse du Portalet s'abaissa; ils franchirent la porte et à travers les étroites «carrières» pavées où retentissaient les pas de leurs chevaux, ils gagnèrent le cloître. La lourde porte s'ouvrit pour eux; puis, dans le silence du monastère, le frère portier les

conduisit à la cellule du Révérend Père Abbé, Dom Bernard de Nant.

C'était un vieillard vénérable que courbait le poids des ans. Il était à genoux sur un prie-Dieu. Sa figure émaciée témoignait d'une vie de pénitence et d'austérité. Une barbe chenue descendait, en longs flots, sur la bure grossière de sa robe que serrait à la taille une corde nouée. La cellule était nue, avec ses murs blanchis à la chaux; au-dessus d'un lit de sangles était accroché un crucifix en bois noir.

Le sire de Cantobre s'expliqua. Les trois frères, saisis de respect, restaient immobiles et silencieux. Et tandis qu'il écoutait, l'abbé de Nant caressait sa longue barbe blanche de sa main amaigrie où saillaient des veines. Quand le seigneur eut fini de parler, Dom Bernard se leva.

— Mes fils, dit-il aux trois frères, il faut toujours se soumettre à la volonté d'En-haut. Soyez dociles et humiliez-vous! Dieu pourvoira à tout. Vous allez vous retirer dans la chapelle et prier. Ce soir, par la consultation des Livres Saints, nous saurons ce qu'il veut de vous. Et vous n'aurez plus qu'à faire selon son ordre...

Dans la calme fraîcheur du lieu saint, Guiral, Sulpice et Alban se sont retirés. Ils sont abîmés dans la prière. L'obscurité et le silence calment leurs cœurs tourmentés; une paix ineffable envahit leurs âmes. Au fil du jour,

les heures se sont écoulées. Voici que l'ombre du soir envahit les voûtes et les rend plus profondes; et les cloches du campanile ont appelé les moines à la prière des vêpres. Ils sont entrés, en longue procession, et se sont venus asseoir en leur place, dans les stalles du chœur. Les cierges brillent dans la pénombre : on aperçoit, à leur lueur vacillante, les capuchons bruns qui cachent des visages effacés pour toujours du monde...

Cependant Dom Bernard avait pris place, près de l'autel, sur son siège abbatial. Sur un signe, le frère sacristain approcha un lutrin sur lequel était placé un gros bréviaire. L'abbé de Nant, sa crosse de bois à la main, mitre en tête, fit venir d'abord Guiral, dans le chœur, devant le maître-autel.

— Mon fils, lui dit-il, c'est à toi de commencer, car tu es l'aîné. Promets avant toute chose, sans réticence, de te soumettre à la volonté de Dieu. Tu vas ouvrir ce livre et tu liras les premiers mots du premier verset qui se présentera sur la page de droite.

— Mon père, je jure d'obéir, sans réserve et en toute soumission à la volonté du Très-Haut.

Ayant dit ces mots, Guiral, d'une main ferme, ouvrit le bréviaire. Son index se posa sur la première ligne du premier verset et il lut :

— Dominus pars...

— Le Seigneur sera ton partage, Guiral, dit l'abbé

dont la voix résonnait sous les voûtes. Et tu as promis! Soumets-toi!

Guiral courba la tête. Il ferma un instant les yeux. Tout son passé, toute sa gloire, tous ses rêves s'évanouirent. En lui, soudain, avait brillé la grâce divine; son cœur s'était vidé de toute passion humaine. Il se sentait pur et fort; et il dit :

– Je renonce à Berthe! Je renonce au monde. Le Seigneur sera mon partage; et je me ferai ermite!...

Et il se laissa tomber devant l'autel, comme mort, sur les dalles froides du chœur.

Sulpice s'approcha à son tour. Sa main tremblait en effleurant les tranches rugueuses du livre fatidique. Son index se glissa entre les pages et tout grand, le livre s'ouvrit, comme une bouche qui va parler. Au sommet de la page, commençait le verset dont la première lettre était ornée d'un entrelac de feuilles de vigne : au milieu d'un grand V, le roi Salomon, vêtu d'un manteau bleu, tenait une harpe. Sulpice fut ébloui un instant; puis il se remit et d'une voix cassée, il lut :

– Vanitas vanitatum.

– Vanité des vanités, murmura l'abbé, tout n'est que vanité, sauf l'amour de Dieu seul!

Sulpice avait baissé la tête, comme sous le coup d'une sentence. Il songeait à tout ce qu'il avait appris, à toute sa science, aux mille poèmes qu'il portait en son âme.

Puis s'humiliant soudain, et frappé par la grâce céleste, il ajouta en se prosternant devant l'autel :

— Vanitas vanitatum! Je renonce à Berthe. Je n'aimerai que Dieu seul. Et je me ferai ermite!...

Alban sera-t-il donc l'élu?

Alban se tenait à son tour devant le pupitre. Des sentiments divers agitaient son âme. Serait-il possible que ce fût lui l'élu? Et l'espérance qui l'effleurait de son aile, faisait frémir son cœur et trembler son doigt. Le livre s'ouvrit de nouveau et révéla son secret.

— Quid prodest homini...

Et l'abbé, l'arrêtant, de continuer :

— A quoi sert à l'homme d'entasser des richesses et de croire au monde? L'amour de Dieu seul est utile, car il est seul éternel.

Or Alban rougissait soudain de son espoir égoïste et de ses folles illusions. Et voici qu'il retrouvait soudain son cœur charitable et aimant.

— J'imiterai mes frères et je servirai Dieu. Je me ferai ermite.

Et à son tour, il se prosterna la face contre terre.

Alors une poignée de cendre fut jetée sur leurs têtes, pour marquer qu'ils étaient désormais morts au monde et à la vie des hommes. Et Dom Bernard, l'abbé de Nant, revenant vers l'autel, entonna le Te Deum.

★

Le lendemain, les trois frères retournèrent à leur château d'Algues. Ils vendirent leurs biens, récompensèrent Ferréol leur vieux serviteur, et toute la maisonnée; puis ils distribuèrent l'argent aux pauvres et se séparèrent.

Guiral remonta la vallée de la Dourbie jusqu'à la source et vint s'établir sur une des cimes neigeuses des Cévennes, au rude climat, n'ayant pour tout bien qu'un plat d'argile et un gobelet d'étain. Et il passait ses jours dans un jeûne austère pour expier ses péchés passés et la vaine gloire du monde à laquelle il avait cru.

Sulpice descendit le long de la Dourbie et remonta ensuite le Trévezels. Il se retira non loin de Cantobre, dans un ravin touffu. Il n'avait emporté avec lui qu'un livre d'heures, jadis copié et enluminé de sa main. Au long des jours, il méditait dans la solitude, composant des vers qu'il n'écrivait jamais et dans lesquels il chantait ses extases mystiques et le parfait amour.

Alban ne voulut pas s'éloigner de son pays : il resta près de Nant, sur une hauteur boisée qui ferme la vallée, au midi. Dans le flanc rocheux de la montagne, il se creusa un refuge qu'il ferma de branchages et de rameaux. Il ne possédait qu'un crucifix d'ivoire qu'il arrosait de ses larmes : il pleurait l'égoïsme amer qui lui avait un instant fermé le cœur et fait oublier, dans une folle espérance, la charité et l'amour du prochain.

Berthe fut, elle aussi, touchée par la grâce. Elle alla

frapper à l'abbaye de Nonenque et passa ses jours sous le voile de la nonne, inconnue et pleine de piété, heureuse pourtant au souvenir du beau sacrifice qu'avait causé son amour.

Avant de se séparer ici-bas, Guiral, Sulpice et Alban s'étaient promis d'allumer, chaque année, le soir de Pâques, un vaste feu, sur les trois hauteurs qu'ils allaient habiter : ce serait le seul lien qui les unirait désormais et le seul signe de vie qu'ils se donneraient.

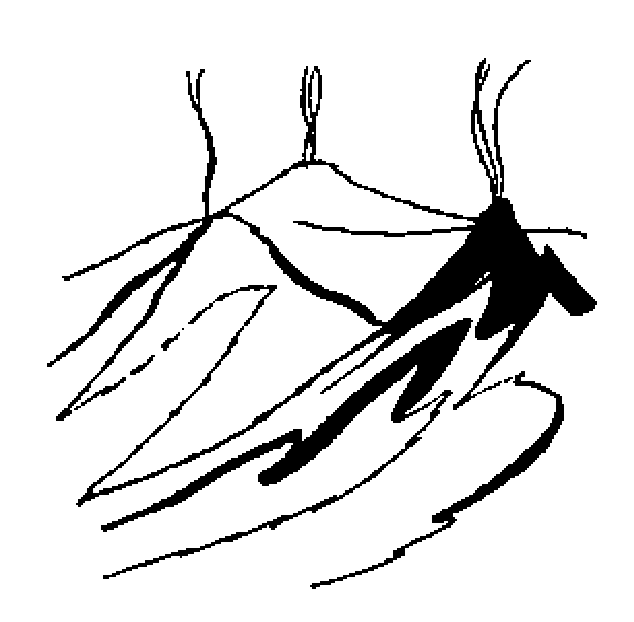
Aussi chaque année au jour de Pâques, Guiral entassait sur la cime du mont cévenol des branches de châtaignier; Sulpice gravissait le Martoulet et il venait près du Roc nantais faire un vaste bûcher; et Alban sur sa montagne préparait du bois mort. Puis, quand la nuit était tombée, à l'heure où perçaient les premières étoiles, les trois ermites, sur leurs trois hauteurs, allumaient leurs trois feux. Chacun regardait, au loin, briller le bûcher de ses frères et les flammes du souvenir. Elles rutilaient, dans la nuit pascale, comme des rubis scintillants et, à l'aube, elles s'estompaient dans la douce lueur du jour.

Il en fut ainsi durant de nombreuses années. Mais un soir de Pâques, il n'y eut que deux flammes qui s'allumèrent : le ciel resta vide et noir du côté des Cévennes. Guiral était mort.

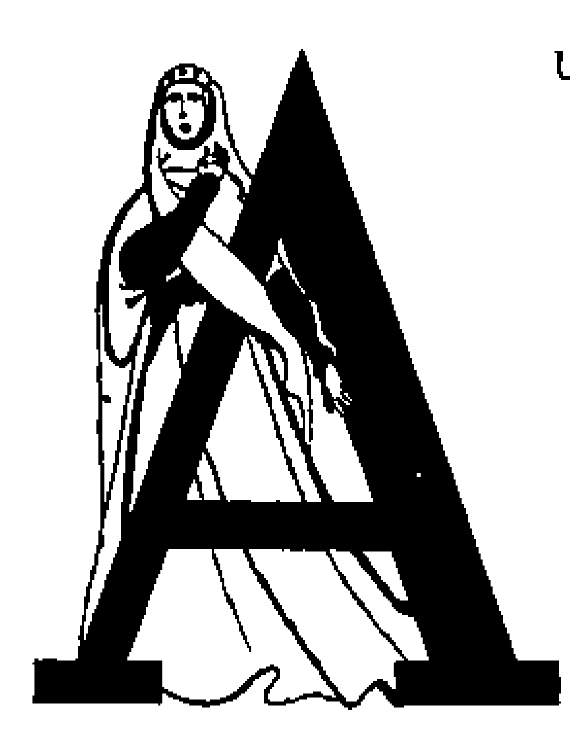
L'année suivante, Sulpice ne monta pas du creux de

sa ravine et Alban fut seul à venir allumer son feu et interroger l'horizon assombri et désert.

Enfin lui aussi s'endormit dans la paix vive du Seigneur. Mais comme les trois feux avaient brillé souvent sur les trois montagnes, le souvenir se conserva des trois ermites. Et c'est pourquoi les trois sommets où tant de fois ils vinrent, ont conservé leur souvenir et leurs noms. Et cette vieille histoire du temps passé, les vieilles «mamettes» du pays nantais la racontent encore quand, par les soirs d'hiver souffle le vent du nord, la bise âpre des Causses, que les anciens appelaient «la dame de Cantobre».



La légende de Dona Guirauda



U printemps de l'an de mauvaise grâce 1211, le beau pays de Languedoc fut, une fois de plus, terni par une nouvelle vilenie des croisés du triste sire de Montfort ([1]), celui que tout le peuple de Languedoc n'appelait plus que la « buse » Montfort, tant son comportement rappelait celui d'un funeste oiseau de proie.

La bonne ville de Lavaur en Languedoc était une des plus belles cités qui ait jamais élevé les tours de ses remparts sous le bleu ciel d'Occitanie. Voilà pourquoi elle fit envie aux rapaces du comte de Montfort. Sous le faux prétexte de venir au secours de la religion outragée, toutes les buses de Montfort volaient au meurtre et au pillage. Tout excitait leur envie jalouse. Rien n'échappait à leur fureur et à leur convoitise.

C'est pourquoi le 15 mars de l'an 1211, Simon de

([1]) Voir l'Avant-Propos au sujet de la Croisade des Albigeois.

Montfort mit le siège devant la ville de Lavaur en Languedoc.

Lavaur était une ville si bien fortifiée que jamais dans aucun royaume personne au monde n'en vit de plus forte en plaine, ni de mieux défendue par de meilleurs remparts et de plus profonds fossés. Ainsi parle le chroniqueur.

Aussi jamais la ville de Lavaur n'aurait été prise par les croisés si elle avait été en état de faire la guerre.

Mais les bonnes gens de Lavaur, comme tout le bon peuple de Languedoc, aimaient la paix par-dessus tout. Ils n'avaient élevé de si beaux remparts que pour abriter la paix et la civilisation contre les incursions des pirates et des bandits. Non point pour faire la guerre.

La bonne ville de Lavaur était florissante par le commerce et l'industrie. On y était heureux, si bien que les familles prospères y avaient beaucoup d'enfants qui faisaient la joie de tous.

Les jours de marché, ce n'était que cris de joie, chansons.

On y aimait la liberté. Si bien qu'à son « eschole », on y pouvait entendre les cours de Don Riquier, chanoine de la ville, à côté de ceux de Ben Aldjaloun, célèbre médecin arabe, ainsi que ceux du rabbin Moïse. On y aimait la libre discussion et les raffinements de la pensée. Les « purs » y vivaient en toute fraternité avec les catholiques. On ne voyait dans ses frères albigeois que des frères qui cherchaient la vérité de Dieu. Et les

disputes de théologiens n'étaient que courtoises discussions.

Les consuls [1] de la ville faisaient régner la justice et entretenaient judicieusement les affaires de la ville. Voilà pourquoi Lavaur était une riche cité; voilà pourquoi elle attira la convoitise du Sire de Montfort.

La ville n'avait nul besoin d'un suzerain sévère et belliqueux. Le seigneur de la ville était Dona Guirauda, la plus belle dame des pays d'Oc, et la plus charitable. Personne au monde, sachez-le bien, ne s'était jamais éloigné de cette dame sans avoir reçu de quoi se rassasier.

Dame très chrétienne, Dona Guirauda usait de charité envers tous : catholiques, cathares, musulmans, juifs. Chacun d'eux auprès d'elle trouvait justice et amour. Aussi tout le bon peuple de Lavaur, juifs, musulmans, cathares, catholiques, adorait-il la dame de Lavaur.

Voilà comment chacun était heureux entre les bons remparts de la belle cité de Lavaur. Voila pourquoi vous auriez vu, dans la belle cité de Lavaur, maint destrier alezan ou bai qui faisaient la joie de leurs cavaliers. Voilà pourquoi vous auriez vu dans la belle cité de Lavaur force riches habits qui faisaient le contentement des yeux et la fierté des dames de la ville. Voilà comment vous auriez vu dans la belle cité de Lavaur force blé, force vin, force étoffes, force riches vêtements et tout ce qui rend la vie

---

[1] C'étaient dans le Midi de la France des magistrats municipaux élus, correspondant aux échevins des provinces du Nord.

agréable. Voilà comment, voilà pourquoi, par un jour de printemps de l'an 1211, plein de lumière et plein de ciel, le vol des corbeaux de Montfort s'abattit sur la belle cité de Lavaur, qui ne voulait pas la guerre.

*

C'était un beau dimanche, vers le 15 du mois de mars. A cette date le printemps chante déjà en Languedoc, par mille bourgeons des arbres, par mille gorges d'oiseaux de toute espèce. Et ce jour-là, dimanche, Lavaur chantait par toutes ses jeunes filles qui dansaient dans les prairies, au pied des hauts remparts, les « barris » comme on dit en Languedoc.

Elles dansaient en chœur, ce beau dimanche de mars, les filles de Lavaur, et leurs amoureux les admiraient sur la pelouse. Dame Guirauda avec ses barons, avec les consuls de la ville, avec les bourgeois et les artisans, applaudissaient du haut des remparts la belle jeunesse de Lavaur qui chantait et qui dansait sur la pelouse. Tout à coup les chants et les rondes cessèrent. La voix grave du « toque-senh » venait de retentir soudain. Sur les plus hautes tours des donjons les guetteurs s'agitaient. La cloche du « toque-senh » appelait tout le voisinage dans la ville. On allait fermer les portes. Il n'était point l'heure cependant, car le soleil était encore haut dans le ciel bleu. Mais déjà d'un guetteur à l'autre, la sinistre nouvelle faisait le tour des remparts de la ville.

— « Alerte! Alerte! Les enseignes de Montfort! »

— « Alerte! Alerte! Les enseignes de Montfort! »

Déjà accouraient les paysans de la contrée qui fuyaient devant l'armée des croisés, pour se mettre à l'abri des bons remparts de Lavaur. Ils entrèrent dans la ville avec la jeunesse de Lavaur dont les chants et les danses devaient être finis pour longtemps.

Avec les paysans qui affluaient, arrivaient des groupes de « faidits » (1) qui harcelaient à l'occasion les troupes de Simon.

Hâves, maigres, mais pleins de feu, seigneurs dépossédés, troubadours condamnés au bûcher pour être trop civilisés, paysans dont les chaumières avaient été brûlées par les ribauds de Montfort, catholiques ruinés et indignés, « parfaits » révoltés et endurcis dans leur foi, tout cela c'était les « faidits », les « faidits » traqués, sans feu ni lieu, mais invaincus dans les forêts.

Ils arrivaient avec les paysans et précédaient l'armée des Croisés dont ils avaient, en cours de route, massacré les escouades qui s'égaillaient pour la corvée d'eau ou les pillages de froment et de vivres dans les fermes des paysans sans défense.

Ils arrivaient dans la ville de Lavaur, aujourd'hui, parce qu'ils savaient que c'en était fini désormais de

(1) On appelait ainsi les seigneurs hérétiques ou favorables aux hérétiques qui abandonnèrent leurs châteaux à l'arrivée des Croisés, ou en furent chassés et dont les biens et les domaines étaient attribués aux seigneurs français.

la paix pour la bonne ville de Lavaur. Ils arrivaient aujourd'hui, parce qu'ils ne risquaient plus d'attirer la colère de Simon sur les paisibles habitants de la ville. Ils arrivaient aujourd'hui, parce qu'ils allaient être utiles aux paisibles habitants de Lavaur. Plus de paix désormais. La bonne ville de Lavaur devait vaincre ou, à leur tour, ceux de ses habitants qui ne seraient point mis à mort, deviendraient comme eux des « faidits », à moins d'accepter l'esclavage de Montfort.

Simon de Montfort arrivait enseignes déployées.

★

Derrière les enseignes, marchaient les colonnes : des Allemands et des Esclavons, les grandes compagnies des Saxons, des Westphaliens, des Barrois du pays rhénan, des Frisons, des Croates, des Dalmates, des Bosniens, Slavons et Serbes avec les Lorrains et les Bourguignons, les Normands et les Bretons et la foule des Français.

Les charrettes chargées de pain, de vin et d'autres approvisionnements avancent sous les cris des ribauds qui hurlent à la tête des chevaux.

Derrière, les trébuchets qui jetteront bientôt sur la bonne ville de Lavaur, pour démolir les remparts, les plus gros rochers du monde, sont traînés par les buffles et les grands bœufs. Après les trébuchets, arrive la masse des pierriers qui bientôt accableront les défenseurs des remparts de pierres énormes; arrive la compa-

gnie des mangonneaux plus légers que les pierriers pour lancer sur les défenseurs de la bonne ville de Lavaur les carreaux et les grêles de pierres, tandis que les béliers qui suivent les mangonneaux, heurteront les portes par où s'engouffrera la ruée des envahisseurs pleins de rage.

Simon de Montfort, sur son cheval noir, sourit au bruit que font les roues des lourds véhicules sur les cailloux et dans les ornières du chemin.

Simon de Montfort arrive, bannières déployées.



Les hommes d'armes de Montfort arrivent, enseignes déployées. Des milliers de coursiers, des milliers de hauberts, des milliers de casaques rembourrées, des milliers de heaumes resplendissants, des milliers de bons chapeaux de fer, des milliers de durs épieux aiguisés, des milliers de dures lances de frêne, des milliers et des milliers de masses pour tout briser, des milliers et des milliers d'arbalètes avec des milliers et des milliers de flèches, des milliers et des milliers de traits, des milliers et des milliers de targes, des milliers et des milliers de lances! Et parmi tout cela des milliers et des milliers de pourpoints orgueilleux et de cottes de siglaton insolentes qui recouvraient des milliers et des milliers de cavaliers, des épaules aux genoux. Et tout cela suivait Simon de Montfort.

Le lion rampant à la queue fourchée s'étalait orgueilleusement sur la cotte de Simon et sur la housse de son cheval, toute d'étoffe de couleur découpée et brodée sur la soie. Le lion rampant à la queue fourchée étincelait orgueilleusement, peint d'or sur son écu, au pas caracolé de son destrier.

Par intervalles, les gens d'armes qui suivaient Simon lançaient avec leurs arbalètes, comme un défi au soleil, des carreaux empennés. Les ailes de plumes brillaient un instant dans le ciel et la pointe aiguë de la flèche carrée allait s'enfoncer à quelques dizaines de pieds dans la bonne terre de la cité de Lavaur. Des valets d'armée s'empressaient d'aller les ramasser avec mille criailleries diaboliques, tandis que les compagnons du comte hurlaient : « Montfort! Montfort! » et qu'à leurs hurlements répondaient les glapissements des Allemands : « Bar! Bar! Bar! »

Simon de Montfort, sur son cheval noir, souriait aux hurlements et aux glapissements des Français et des Allemands, tandis qu'ils s'avançaient au pas caracolé de leurs destriers, dans le chemin creusé d'ornières et heurté de cailloux.

Simon de Montfort arrivait, enseignes déployées.



Tandis que dans la bonne ville de Lavaur dont toutes les portes s'étaient fermées sur la jeunesse, les paysans

et les « faidits », le cri sinistre se répétait de donjon en donjon, de rue en rue, de maison en maison : « Alerte! Alerte! Les enseignes de Montfort! », l'armée de Simon, arrivée au pied des remparts, se déployait sur la pelouse, foulait et souillait l'herbe verte et remplissait le ciel d'un tumulte qui semblait capable de faire pâlir le ciel de Languedoc.

L'armée s'installa dans les prairies. Qui alors pouvait voir ce spectacle, qui alors pouvait entendre le brouhaha de cette foule d'étrangers qui y étaient amassés, celui-là pouvait bien dire que le ciel et la terre ou plutôt la terre et l'enfer étaient là réunis. Dieu! que de tentes aux oriflammes insolentes furent ce jour-là fichées dans le sol, surmontées de boules dorées et d'aigles d'airain tournés vers la bonne ville de Lavaur.

Le comte Simon, sur son cheval noir, contemplait ce spectacle sous le soleil d'un dimanche de Mars en Languedoc. Alors il vit un hobereau blanc qui vint de gauche vers la droite et survola toute l'armée en s'élevant peu à peu vers le soleil avant de disparaître.

Simon de Montfort souriait sur son cheval noir, car c'était là le présage d'une prompte victoire. L'oiseau de proie avait reconnu son pair.

Ainsi s'achevait ce dimanche de Mars 1211 pour les habitants de la ville de Lavaur en Languedoc.

*

Dona Guirauda, le jour suivant, envoya Don Riquier, chanoine de la ville, au camp de Simon de Montfort, pour lui demander ce qu'il désirait et ce qu'il prétendait de sa bonne ville.

– Dites au comte, cher et vénéré Don Riquier, que nous sommes depuis toujours fidèle observatrice des lois de l'Église catholique, que nous nous sommes toujours acquittée, suivant les lois d'honneur et de parage envers notre suzerain, le très honoré comte de Toulouse, et que les bonnes gens de notre bonne ville de Lavaur ont été toujours fidèles observateurs, comme leur dame, des lois et coutumes de la cité...

« Dites-lui encore que nous n'avons rien à voir avec son armée et que nous considérons hostile son comportement d'aujourd'hui.

« Dites-lui ce que nous désirons, que son départ et celui de ses compagnons seront considérés par nous comme la seule façon de respecter Droit et Justice, en permettant aux bonnes gens du pays de Lavaur de vaquer en paix aux occupations du négoce et de l'agriculture... »

★

Le comte Simon reçut Don Riquier, chanoine de Lavaur, avec un respect ironique.

Quand Don Riquier lui eut exposé le message de Dona Guirauda, il ne daigna dire mot, mais d'un geste dédaigneux, il fit signe à son chancelier de lire à Don

Riquier, le message destiné à la Dame de Lavaur.

« A Dona Guirauda, dame de Lavaur, nous comte « de Montfort, chef suprême de la Croisade contre les « hérétiques catharcs et albigeois, de toutes nuances, « au nom de Dieu et de ses Saints, et au nom du Très « Haut Roi de France, faisons connaître le texte de « l'acte pris dans le sacré concile de Montpellier, ce mois « de Février 1211 et remis à nous pour qu'il soit exécuté « sur toute la terre du Languedoc, par maître Tédise, « chanoine de Gênes, légat de Notre Saint Père le Pape, « en présence de l'abbé de Cîteaux et de cent autres « clercs :

« Le comte de Toulouse et tous ceux qui sont avec « lui, doivent observer la paix, mettre hors de leur pro- « tection tous les juifs fourbes et tous les hérétiques « croyants que les clercs leur désigneront; ils devront « les livrer à leur discrétion pour qu'ils en fassent ce « qu'ils voudront; ils devront désormais chasser de leur « service tous les Juifs et hérétiques à qui aucune fonc- « tion leur conférant une autorité quelconque sur des « chrétiens, ne pourra être attribuée; ils devront les « chasser de leur terre aussi bien que de leur maison; « le comte et ses vassaux ne devront plus désormais « manger de viandes, ni se vêtir d'étoffes de prix; seules « de grossières capes brunes, qui leur dureront longtemps « leur seront promises; ils devront démolir tous leurs « châteaux et toutes leurs forteresses; aucun chevalier

« ne devra plus demeurer en ville; tous seront tenus de « résider dehors dans la campagne, comme vilains; ils « ne s'opposeront pas au comte de Montfort et aux « croisés s'ils prennent quelque chose sur leurs terres « où ils iront chevauchant à l'avenir; ils se conformeront « en toute chose à la volonté du Roi de France; si le « comte et ses vassaux ne se conforment à la dite charte « on les chassera de partout, si bien qu'il ne leur restera rien.

« En conséquence, Nous, Simon de Montfort, chargé de « l'exécution des présentes dispositions, invitons Dona « Guirauda, dame de Lavaur, à chasser tous les juifs « et hérétiques parfaits que nous savons pertinemment « occuper dans la ville de Lavaur des emplois officiels, « soit au château, soit au Conseil des Consuls; à les « livrer aux juges de l'armée des Croisés pour en être « fait ce que bon leur semblera; à renoncer au luxe « entretenu dans la ville de Lavaur, tant chez les che- « valiers que chez les bourgeois; à rendre le château « et les remparts de la ville de Lavaur aux mains des « chefs de la Croisade; à remettre à l'armée toutes les « moissons engrangées par les vilains de la terre de « Lavaur; la dame de Lavaur devra se retirer en un « couvent pour faire pénitence ainsi que tous les riches « hommes de la ville qui ont appartenu à son conseil;

« Faute de quoi, la ville de Lavaur sera investie et « ses habitants pendus ou brûlés comme hérétiques ou « soutiens de l'hérésie. »

Don Riquier fut congédié sans qu'on lui eût donné la permission de répondre.

Il rentra dans la bonne ville de Lavaur et se rendit aussitôt dans l'Église principale où toutes les bonnes gens de la cité étaient réunis en assemblée générale.

Là, en présence des riches reliques des Saints, il parla des Croisés et conseilla avec les bonnes gens de livrer la ville sans attendre d'avoir été vaincus, d'avoir été faits prisonniers ou tués ou d'avoir perdu biens, argent, et vie.

Alors tous les hommes de la ville de Lavaur répondirent qu'ils se laisseraient plutôt noyer dans la mer aux ondes salées que de donner leur consentement à ce qu'on leur demandait. Ils ajoutèrent qu'ils n'accorderaient rien aux croisés qui pût entraîner un quelconque changement dans le gouvernement de leur ville. Ils s'écrièrent qu'ils aimeraient mieux être tous tués ou empoisonnés que d'accepter ces conditions ou d'en exécuter le premier mot. Ce serait pour eux tous être réduits à l'état d'esclaves. Ils s'enfuieraient plutôt au plus profond des montagnes que d'avoir pour seigneurs les Barrois ou des Français. Ou bien, si dame Guirauda y consentait, ils iraient s'établir avec elle dans un autre pays là où il lui plairait.

Dona Guirauda, entendant ces paroles, leur en fit de grands remerciements.

Elle se dirigea, suivie de toutes les bonnes gens de

la ville sur le rempart, au pied du donjon, et là, elle fit sonner' la trompette pour avertir le comte Simon de Montfort qu'on allait lui faire réponse.

Le comte s'avança sous les remparts suivi des chevaliers de sa garde.

Alors le héraut de la dame de Lavaur proclama cette réponse, du haut de la galerie, d'une voix forte qui couvrit tous les bruits :

« Nous, Dona Guirauda, dame de la bonne ville de « Lavaur en Languedoc, après avoir entendu le mes- « sage du comte Simon, à elle apporté par le fidèle et « noble Don Riquier, chanoine de la ville, après avoir « pris conseil de tous les nobles et fidèles chevaliers « ainsi que du Conseil des Consuls de sa bonne ville, « faisons savoir au dit Comte Simon de Montfort et à « tous les Croisés qui le suivent : que tant les bonnes « gens de la ville de Lavaur qu'elle-même, Dona Guirauda, « Dame de la ville, n'ont jamais troublé la paix; que de « mémoire d'homme, le gouvernement de la ville de « Lavaur, tant de la part des bourgeois que de la part « de la bonne dame suzeraine, a toujours accordé aide « et protection aux fidèles habitants de la cité, à pro- « portion de leur mérite et de leurs capacités; que depuis « toujours, le commerce et l'industrie des belles étoffes, « comme de toutes les bonnes choses dont Dieu a permis « l'usage aux hommes, a enrichi la bonne ville de Lavaur « en y développant les œuvres de paix, ainsi que Parage

« et Gay Sçavoir; que le château de Lavaur lui appar-
« tient par droit juste et loyal et que les remparts de
« la ville défendent depuis toujours la cité contre les
« entreprises des bandits et des pirates; que la Dame de
« Lavaur n'a nulle envie de se retirer dans un couvent
« étant donné que tous ses fidèles sujets désirent qu'elle
« continue à veiller sur eux et que les bonnes gens de
« Lavaur ne voient pas pourquoi ils ont mérité de faire
« pénitence publique; que, étant donné enfin qu'il est
« impossible que le Saint Père de l'Église ait voulu et
« ordonné pareille injustice confiée au plus cruel et au
« plus avide baron que les terres de France et d'Allemagne
« aient jamais porté, Nous, Dona Guirauda, Dame de
« Lavaur, déclarons au comte Simon que nous rejetons
« absolument et en totalité la demande injurieuse qu'il
« nous a transmise dans son orgueil insensé. »

Dona Guirauda fit un signe lorsque le héraut se tut. La trompette sonna à nouveau tandis que tout le peuple de Lavaur, massé sur les remparts, applaudissait à haute voix.

Tandis que le ciel retentissait de ces acclamations, vous eussiez vu, alors, le visage du comte Simon s'empourprer des couleurs de l'enfer, tandis que son regard brillait dans un éclat noir et terrible.

★

Sans plus tarder, le comte Simon et tous les barons de l'armée croisée font crier pour le rassemblement.



Chevaliers et écuyers entament le combat contre la garnison. Page 65



Chevaliers et écuyers entament le combat contre la garnison. Page 65

Aussitôt ils commandent que tous ribauds et valets aillent ensemble combler les fossés de la ville. Alors ce n'est pas une centaine d'hommes, c'est plus de dix mille qu'on voit aussitôt réunis.

Ils dressent les pierriers et les mangonneaux dans le ravin qui entoure la ville et chevaliers et écuyers entament le combat contre la garnison.

Les assiégés brûlent avec des tisons enflammés les matériaux que les assiégeants jettent dans le fossé. Mais ceux-ci en jettent d'autres à l'instant même.

Pendant ce temps, les derniers prêts à attaquer dans l'immense camp des croisés revêtaient leurs casaques rembourrées, laçaient leurs heaumes, garnissaient de fer et de caparaçons armoriés leurs chevaux. A les voir, vous auriez dit qu'ils allaient prendre d'assaut Constantinople elle-même.

Le soir, le combat continuait encore. Toute la nuit, jusqu'à l'aube, les croisés se gardèrent avec des sentinelles. Ils coupèrent à foison les vignes, les arbres et tout ce que portait la terre. Ils arrachaient les maisons des vilains. De tout cela, ils en faisaient un monceau dans un creux de terrain. Avec tout cela, ils réussiraient bien, pensaient-ils, à remplir les fossés de la ville.

Le lendemain et les jours suivants le combat continuait encore. Ceux de la ville firent une sortie. Alors qui eût vu frapper de part et d'autre, tant de coups d'épieu sur les heaumes, qui en résonnaient jusqu'au

soleil, tant d'écus se briser, se fendre et craquer, eût dit que la fin du monde était proche.

Ce fut un rude combat, Jésus-Christ me protège! quand ceux de la ville attaquèrent les croisés. Alors vous eussiez vu les Allemands pousser des cris stridents. La plupart criaient : « Bar! Bar! Bar! » Eustache de Cayeux, au passage d'un petit pont sur l'Agoût, fut frappé par la lance de frêne au gonfalon vairé, d'un si grand coup qu'il ne put se relever, et le prêtre ne put arriver à temps pour lui donner l'absolution et l'extrême-onction, ce dont son âme fut sans doute bien marrie... Car je ne sais si Jésus-Christ, le miséricordieux, aura pu lui rendre merci pour sa vilaine action contre la bonne ville de Lavaur.

Et le combat durait, jour après jour. Il y avait dans la ville sire Aimeri, le frère de Dona Guirauda. Il y était arrivé, après avoir quitté sans prendre congé, le comte de Montfort. Sire Aimeri, au début, s'était rangé sous les enseignes du comte, car il était catholique et croyait participer à une œuvre pie, comme à la croisade contre les infidèles. Mais quand il avait vu que la rapacité et l'orgueil seuls amenaient les croisés de Montfort, il n'avait plus tardé d'un jour. Aussi Montfort et les croisés lui avaient-ils pris Montréal et Laurac et tout le reste de sa terre.

C'est pourquoi Sire Aimeri se battait fièrement avec l'aide de ses féaux contre Simon et ses croisés qui assié-

geaient Lavaur. Un jour, il fit avec eux une belle et terrible sortie. Sire Aimeri chevauche avec sa troupe vers le corps des Français. Tous ses chevaliers, les lances dressées sur les arçons, s'avancent en criant : « Toulouse! Toulouse! » à travers la plaine belle et étendue. Les arbalétriers français lancent flèches et boujons. Les cris qu'ils poussaient et le bruit qui retentissait furent tels qu'on eût dit qu'alors s'effondrait le ciel avec le firmament. Et lorsque les lances s'abaissèrent, la lutte fut terrible. Les hommes de sire Aimeri criaient : « Toulouse! et Lavaur! » et les autres criaient : « Montfort! » ou « Soissons! ».

Un chevalier de Languedoc, Guiraud de Montcuq, qui était avec Aimeri chargea, piquant son destrier de ses éperons acérés. Il rencontra sur son chemin, à la lisière d'un petit bois, sire Bouchard, un Breton de la Croisade. Il frappa au travers de l'écu, lui perça le garde-bras, pourpoint et haubert, si bien qu'il lui enfonça un tronçon de sa lance dans les arçons de derrière. Son pennon en fut ensanglanté. Sire Bouchard tomba sans qu'il pût se relever et le prêtre ne put arriver à temps pour lui donner l'absolution et l'extrême-onction, ce dont son âme fut sans doute bien marrie. Car je ne sais si Jésus-Christ, le miséricordieux, aura pu lui rendre merci pour sa vilaine action contre la bonne ville de Lavaur!

Et le combat continuait jour après jour. D'un côté et de l'autre, on poussait en avant les chevaux avec

l'éperon, de toute sa force. Tous ensemble ils donnent de grands coups de leurs épées tranchantes et on laisse des morts par centaines qui ne verront plus Noël et que ne gêneront plus Carême ni Carnaval. Ce fut là que le fils de la Dame Guirauda fut frappé d'une flèche sur le nasal et l'œillère de son heaume d'un coup qui fut mortel. Ce fut là grande pitié, car jamais vit-on damoiseau plus gent ni plus courageux.

Les chevaliers de Simon chargeaient au plus épais des troupes adverses et tous criaient : « Montfort ! » et leur chef les dominait de la voix en criant : « Dame Sainte Marie ! » En face d'eux chargeaient les bonnes gens de Lavaur. Que de targes brisées vous eussiez vues là, que de lances rompues où l'on se prenait les pieds, parmi la prairie ! Le sol en était moissonné. Que de bons chevaux lâchés sans cavalier que l'on ne dirigeait plus ! Que de gonfalons neufs jonchaient alors la prairie ! Que d'âmes arrachées du corps et que de dames restèrent veuves ! Que de damoiseaux tués que haubert ni ventaille ne purent protéger contre la mort !

Et le combat continuait toujours.

Alors le comte de Montfort et les autres barons font dresser tous les pierriers, et faire un bélier qui nuit et jour frappe sur le mur d'enceinte.

Ils font abattre en quantité des branches et de tous les matériaux déjà rassemblés, ils font faire des chattes et des chats. Sous les galeries couvertes des chattes

et des chats soutenus par leurs poutres et poussés sur leurs roues, les hommes de Montfort s'approchent des remparts et jettent une multitude de branches et de troncs, une énorme quantité de terre et de pierres dans les fossés pour les combler. Et déjà on peut dresser les échelles.

Alors les hommes de la ville de Lavaur, pendant la nuit, prennent tous les armes sans bruit, à la dérobée. Ils s'élancent à toute vitesse contre l'armée des croisés. Ils comptent bien brûler les chattes et les chats. Aussi se ruent-ils à l'assaut en brandissant des tisons. Toute la plaine se couvre de milliers et de milliers de flambeaux qui surprennent les étoiles de la nuit. « Aux armes! » s'écrient Français, Bourguignons et Allemands. « Aux armes! » s'écrient Flamands, Lorrains et Esclavons. « Aux armes! » s'écrient Normands, Bretons et Daces. En grande hâte et en grand nombre, ils ont revêtu hauberts et bonnes casaques rembourrées, et par-dessus pourpoints et cottes de siglaton. C'est alors que le comte de Montfort eut son destrier tué près d'un bouquet d'arbres. C'est alors que le comte de Montfort fut blessé par derrière au tendon du pied. Plût au ciel qu'il fût alors occis! La bonne ville de Lavaur n'eût point connu alors le triste sort qui fut le sien, ni Dona Guirauda, ni les bonnes gens de la ville de Lavaur, chevaliers et bourgeois!

Et le combat continuait toujours.

Ceux de Montfort dressèrent alors leur trébuchet plus près des remparts de la ville. Ils n'avaient pu jusqu'à ce jour sur aucun chemin, sur aucune route trouver de rocs qui ne se brisassent tous du choc bruyant du tir. Ce qui était dommage pour les Croisés. Car le roc, au lieu d'ébranler les bonnes murailles de Lavaur, se fendait en éclats qui allaient de toutes parts à main gauche, à main droite, occire ceux de l'armée des Croisés.

Enfin, ils en trouvèrent trois énormes et plus durs que roches d'enfer. Du coup qu'ils tirèrent avec le premier, ils démolirent une tour. Du coup qu'ils tirèrent avec le deuxième, ils fendirent malement le haut du rempart jusqu'en bas. Du coup qu'ils tirèrent avec le troisième, ils effondrèrent un grand pan du mur de la ville qui remplit le fossé, si bien qu'il se forma une brèche par où les soldats maudits de Montfort purent enfin passer.

Il ne restait plus guère de forts chevaliers dans la bonne ville de Lavaur, mais seulement des clercs, des femmes et des enfants. Les derniers hommes d'armes furent faits prisonniers en combattant. Des bourgeois, il y en eut bien plusieurs centaines qui furent égorgés. Les autres, les clercs, les femmes et les enfants s'enfermèrent dans l'église.

Les prêtres et les clercs revêtirent les mêmes vêtements sacrés et firent faire les mêmes sonneries de cloches que s'ils allaient célébrer une messe des morts. Les glas couvrirent tout le bruit du carnage.

Mais bientôt les portes de l'église furent enfoncées par les croisés furieux. Toutes les bonnes gens de Lavaur furent dépouillés de leurs vêtements; et ils restaient nus, exposés à la dérision et aux coups des vainqueurs. Les clercs aussi furent dépouillés de leurs vêtements sacrés; et ils restaient nus à côté des femmes que meurtrissaient sans pitié les vainqueurs. Grand fut le déshonneur des dames et grandes les vexations que subirent les clercs. Pendant ce temps, les clercs, ceux de Simon, chantaient à tue-tête l'hymne du Saint-Esprit!

Alors les hommes de la buse Montfort brûlèrent maints bons hommes de Lavaur qu'ils traitaient d'hérétiques et qui ne voulaient pas céder sous leurs coups. Alors maintes belles hérétiques, comme disaient ceux de Montfort, furent jetées sur le bûcher. On les brûla, le soir quand la lune brillait.

Puis au matin les restes calcinés furent précipités et enfouis dans la fange pour que cette gent étrangère n'eût pas à souffrir de la puanteur de ces ordures, comme dit le chroniqueur.

Quant aux barons et aux chevaliers faits prisonniers, le comte Simon les fit pendre au lever du soleil.

Quant aux consuls et aux nobles bourgeois de la ville qui survivaient encore au lever du soleil, on en fit un tas de plus de quatre cents pieds dans un pré. Et ils furent brûlés sur la pelouse verte où chantait et dansait naguère la belle jeunesse de la bonne ville de Lavaur.

Restait la bonne dame de Lavaur, Dona Guirauda. On l'emmena, enchaînée, revêtue d'une longue chemise de bure, dans le pré du château.

Les hommes d'armes de Montfort allèrent par la campagne et ramenèrent de vive force, attachés à leurs chevaux, tous les paysans de la bonne terre de Lavaur, qui pleuraient le sort de la bonne dame de la ville.

Les hommes de Montfort leur avaient brûlé leurs chaumières parce que les «faidits» y avaient trouvé l'hospitalité et la charité chrétiennes. Ceux qui avaient résisté aux hommes de Montfort se balançaient maintenant aux branches des cerisiers de leur clos.

Les hommes de Montfort firent former le cercle à tous ces paysans, autour de la bonne dame de Lavaur.

Le soleil brillait dans le ciel bleu. Les oiseaux de Languedoc, tous les oiseaux de Languedoc, chantaient en traversant le ciel bleu. Le printemps, le beau printemps de Languedoc, doux et limpide de lumière fraîche, répandait sur tout le pays de Languedoc, la paix de sa caressante brise sous le ciel bleu.

Les chevaliers de Montfort déployèrent toutes leurs enseignes, sur la forêt des piques dressées vers le ciel bleu, comme un défi...

Alors s'avança le héraut de Simon.

«Dona Guirauda, dame de Lavaur, vous êtes reconnue «coupable de félonie à l'égard de notre très puissant «maître, le comte de Montfort.

« Dona Guirauda, dame de Lavaur, vous êtes reconnue « coupable de trahison envers Dieu et ses Saints, pour « avoir protégé les Juifs et les hérétiques.

« Dona Guirauda, dame de Lavaur, vous êtes reconnue « coupable d'orgueil diabolique, pour avoir favorisé le « luxe et la débauche dans le cité de Lavaur.

« En conséquence, la Dame de Lavaur, Dona Guirauda, « doit être dépouillée de tout vêtement et ensevelie dans « le puits du pré du château sous une montagne de « pierres. »

Alors sonnèrent les trompettes du comte Simon.

Alors les mains brutales des ribauds de Montfort arrachèrent la chemise de bure que portait la dame de Lavaur prisonnière.

Dona Guirauda, ses longs cheveux noirs répandus sur ses épaules blanches apparut alors plus belle que la Liberté.

Alors les chevaliers de Montfort ricanèrent.

Alors les ribauds de Montfort s'esclaffèrent.

Alors les paysans de la bonne terre de Lavaur pleurèrent.

Alors Dona Guirauda fit un grand signe de croix.

Et la foule des valets précipita Dona Guirauda dans le fond du puits. Et valets et ribauds comblèrent le puits d'une montagne de pierres.

Mais la voix de Dona Guirauda soudain surgit du

fond du puits, claire et triomphante, et l'armée des Croisés, stupéfaite, demeura silencieuse.

Depuis, sous l'amas des cailloux, si vous voulez écouter au puits du pré du château, vous entendez une voix chanter la Liberté.



Bernart Sicart de Maruéjols



CE fut un temps calamiteux que celui de la Croisade (1), quand à la suite du légat du Pape et de Simon de Montfort les barons du Nord, Picards, Lorrains, Bretons, Normands, Bourguignons déferlèrent, comme une marée, sur les belles terres d'Occitanie. Seigneurs de haut lignage, chevaliers banerets, petits barons et hobereaux, et « beaucoup d'autres, nobles et puissants », comme le rapporte la chronique, s'en venaient sous le signe de la Croix, pour confondre l'hérésie et dans le ferme espoir de s'enrichir en ce monde et de gagner, dans l'autre, le salut de leurs âmes.

Ce fut un temps calamiteux que celui de la Croisade, quand à la suite des barons du Nord, déferlèrent comme une marée, sur les belles terres d'Occitanie, sergents et écuyers, valets de pied et gens d'armes, simples

---

(1) Voir Avant-Propos.

bourgeois devenus croisés pour gagner des indulgences, ribauds devenus croisés pour gagner leur part du butin, soldats de Dieu pour brûler les hérétiques et soldats de Satan pour s'emparer de leurs biens, de leurs maisons, de leurs châteaux et de leurs villes.

Ce fut, certes, un temps calamiteux et de cruelle angoisse que celui de la Croisade, quand à la suite du légat du Pape et de Simon de Montfort, à la suite des barons du Nord et à la suite de leur ost qui déferlait comme une marée, sur les belles terres d'Occitanie, vinrent s'adjoindre, au passage, des seigneurs provençaux, vassaux du Comte de Toulouse, des seigneurs provençaux qui n'hésitaient pas à faire la guerre à leurs propres frères d'armes, à s'enrichir des dépouilles de leurs propres amis ou de leurs propres parents, à trahir leur propre cause et leur propre suzerain, comme le firent Adhémar de Poitiers, comte de Valentinois et de Diois et Pierre Vermond de Sauve et d'Anduze.

Et c'est pourquoi ce fut un temps calamiteux et de cruelle angoisse que celui qui offrit l'horrifique et déloyal spectacle de la trahison des seigneurs provençaux, quand, à la longue colonne qui s'étirait le long du fleuve, sur les chemins, poudreux et blancs sous le soleil de juillet, s'ajoutaient aux écuyers et aux sergents de l'ost des Croisés, leurs propres écuyers et leurs propres sergents, leurs valets d'armes et leur piétaille, comme un torrent impétueux qui dévale des Cévennes, grossi par les pluies

du printemps se vient jeter dans le cours souverain du Rhône écumant.

Ce fut, certes, un temps calamiteux et de cruelle angoisse.

Alors, au nom du Seigneur Dieu et de la Foi, furent massacrées des populations pacifiques, brûlés des hérétiques, et des catholiques, prises d'assaut et malmenées des villes, rasés des châteaux sur leur hauteur, ravagées les campagnes chargées de moissons et de vendanges.

Qui résistait était considéré comme ennemi de Dieu. Qui défendait sa terre et ses biens était considéré comme ennemi de la vraie religion et de la vraie foi. Qui fuyait devant l'invasion était considéré comme rebelle et coupable. Alors, au nom du Seigneur-Dieu, on massacra celui qui ne voulait point livrer des innocents aux mains des Inquisiteurs et des bourreaux.

Et c'est pourquoi ce temps fut un temps calamiteux et de cruelle angoisse.

Alors les belles terres d'Occitanie furent sous la domination de l'occupant et souillées par les parjures et les trahisons autant que par les meurtres et l'incendie, salies par la vilenie des uns et par la déloyauté des autres. Alors fleurirent, comme des fleurs du mal, Mauvaise Foi, Faux-témoignage et Calomnie, Perversité et Injustice, tristes fleurs de l'Enfer qui foisonnaient, sur les belles terres d'Occitanie, plus drues que les moissons, plus abondantes que les vendanges, dans cet été

infernal, dans ce temps calamiteux et de cruelle angoisse.

Et ce fut alors que les « sirventès » (1) indignés et vengeurs retentirent, remplaçant les douces chansons d'amour, les « sirventès » pleins de rage impuissante, mais par lesquels les troubadours clamaient, dans leurs derniers cris, les tristes calamités et la cruelle angoisse de la fin de leur civilisation et de leur pacifique destin.



Au soir d'une tiède et claire journée d'automne, dans les montagnes cévenoles, Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols, revenait de la chasse.

L'automne, dans le Languedoc, est la plus belle saison, la plus riche en couleurs et la plus douce. Et combien plus douce encore et colorée dans les montagnes cévenoles!

Alors, après les pluies de l'été finissant, sortent les champignons, dans les cépées, à travers l'humus et la mousse tièdes; dans les prés s'épanouissent les colchiques au calice violacé et dans les bois commencent à s'ouvrir les bogues des châtaignes. Les feuilles jaunissent et la nature, sous le ciel serein, s'embellit pour mourir dans le faste de l'automne.

Alors, après les pluies de l'été finissant, les vignes vendangées, à flanc de coteau, rougissent de toutes les feuilles de leurs pampres; et dans les basses vallées, au bord des torrents, sur les bandes de terrain que

(1) Petit poème satirique.

soutiennent les murs de pierres sèches, les oliviers argentés scintillent au soleil, des mille yeux de leurs feuilles, dans le ciel tiède et doux...

C'était au soir d'une de ces belles journées d'automne, que Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols, s'en revenait de la chasse. Tout le jour il avait, l'épieu en main, l'arc en bandoulière, couru le sanglier, dans les bois; et fourbu et las, il regagnait le château de Maruéjols, accompagné de son vieil écuyer Guilhem. Derrière, venaient les valets qui menaient les chiens, et les piqueurs; des hommes portaient suspendu par les pattes à une solide branche, un énorme porc sauvage aux poils rudes, tachés de terre et de sang.

Déjà, à travers les frondaisons rutilantes, le crépuscule, hâtif, tombait. Et le chemin était désert, sous bois, qui longeait les pentes et qui, parfois, à découvert, dominait la vallée. Au loin, se dressait la masse imposante du château de Maruéjols, sur un escarpement de la montagne.

Le jeune homme allait au pas de sa monture qui soufflait par saccades, enveloppée de sueur et de buée. Et sous les futaies assombries, dans les taillis hérissés de fougères desséchées, sur la mousse humide qui formait un moelleux tapis, un dernier rayon perçait avec peine. A travers les branches et les troncs, rouge était le ciel, comme une nappe de sang, vers l'occident inondé des lueurs du couchant.

Et au pas de sa bête essoufflée, Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols, songeait, se laissant envahir, sans doute, par la douce mélancolie du soir et par la tristesse grave de la fatigue. Près de lui, silencieux et sombre, son vieil écuyer Guilhem, de temps en temps, se retournait pour voir si les gens de son maître n'avaient point perdu trace. Au loin sur l'humus de la forêt on entendait leurs pas lourds et, parfois l'aboiement, rapide et rauque, d'un chien fourbu...

Certes le seigneur de Maruéjols était un chevalier parfait. Habile à manier l'épieu et la lance, à tenir sur le poing ganté l'émerillon ou le gerfaut, il était aussi non moins habile à tourner élégamment une strophe, à trousser une chanson. Si Jeunesse et Vaillance étaient son partage, elles n'avaient point chassé loin de lui Bien-Dire et Doux-Aimer. Et c'est pourquoi, dans ce soir calme et suave, il entendait au rythme de la marche chanter en lui le refrain d'une ballade qu'il envoyait, en pensée, à sa Dame, Na Viernette de Jariac.

D'amor m'estera ben e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.
D'amour il me serait bon et gent
Si ma Dame je voyais plus souvent.

Et voici que dans les futaies violacées de brume et de crépuscule, dans la torpeur humide et tiède du sous-bois, sous les frondaisons assombries et mystérieuses,

la pâle image de Celle qu'il avait choisie, venait flotter, légère comme une ombre, diaphane comme une goutte « d'aigage » au matin et plus immatérielle encore, dans la vision de son rêve, que les fées de la montagne, les douces « fadas » bienfaisantes aux amoureux et qui, sans doute, étaient venues autrefois se pencher sur son berceau, pour lui souffler l'art du Bien-Dire et l'heureuse fortune du Doux-Aimer.

Ainsi chevauchait par un soir doux d'automne, sous les bois séculaires de sa montagne cévenole, Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols, revenant de la chasse avec Guilhem, son vieil écuyer, et suivi de ses gens qui portaient, suspendu par les pattes à une solide branche, un énorme porc sauvage aux poils rudes, tachés de terre et de sang.

Il allait atteindre l'orée du bois et déjà on voyait, dans la pénombre, émerger les tours du château, au bout de l'allée, quand dans l'obscurité s'agita une forme mystérieuse; et avant même qu'il ait pu revenir de sa surprise, un être étrange s'était jeté à la bride de son cheval.

— Arrête, Seigneur de Maruéjols, arrête!... Toi aussi tu seras trahi!

Le destrier hennissant se cabra et son cavalier, serrant les cuisses et plantant dans ses flancs ses éperons, le maîtrisa d'u.. effort, en tirant sur les rênes.

— Ne chevauche pas plus avant, Seigneur de Maruéjols! Écoute-moi, Seigneur de Maruéjols!

Déjà Guilhem avait sauté à bas de sa monture et il empoignait dans ses mains larges et rudes les bras amaigris de l'inconnu.

C'était un être falot et fantomatique, vêtu de haillons. Une chemise en loques lui flottait au-dessus de la ceinture. Les yeux hagards et furieux lançaient des regards de flamme, les yeux vifs comme des braises ardentes, sous les sourcils broussailleux.

— Laisse, Guilhem, laisse.

L'homme maintenant était abattu : il baissait la tête et il pleurait, lentement et silencieusement; de grosses larmes qui coulaient sur ses joues, ruisselaient sur sa barbe.

La meute approchait, aboyante et hurlante. On entendait le claquement des fouets dans les mains des piqueurs et les pas sourds des porteurs qui ahanaient sous leur pesante charge.

— Que veux-tu, étranger? Je suis bien Bernart Sicart de Maruéjols. Et toi, qui es-tu? D'où viens-tu?... N'aie crainte... Réponds!...

L'homme restait silencieux, saisi d'un tremblement.

— C'est un fou, dit l'écuyer.

— Laisse, Guilhem, laisse!...

Bernart s'était approché de l'homme; il l'avait pris par les épaules.

— Allons! mon ami. Calme-toi et parle : tu voulais me dire quelque chose... Je t'écoute... Dis-nous qui tu es, d'où tu viens, ce que tu nous veux.

Alors l'homme redressa la tête. Il fit un effort comme pour surmonter un mouvement de honte.

– Senher, je ne suis point fou!...

Et voilà que soudain, comme inspiré par un souffle surnaturel, comme soulevé par une force mystérieuse et puissante, comme possédé par un don prophétique, l'homme aux haillons, l'homme à la barbe hirsute avait cessé de pleurer et son audace première lui était revenue. Alors sa voix se fit profonde et grave, ses yeux brillèrent d'une étrange flamme; et il s'était redressé de toute sa taille et il clamait dans un effort surhumain, parmi les sous-bois retentissants, où vivent mille échos.

– Senher! Senher de Maruéjols! Les temps sont arrivés! Nous périssons, nous périssons! Garde-toi des Croisés, garde-toi de ceux qui les suivent!

« Les Croisés? Ils sont là! Ils vont venir aboyant comme ta meute, aboyant à tes trousses comme ta meute après les sangliers de la montagne. Ils sont là!

« Derrière eux, les villes brûlent. Devant eux les châteaux s'écroulent! Devant eux c'est la lutte vaine. Après eux ce sont la désolation, les ruines et la mort! Toulouse! Provence! qu'êtes-vous devenues? Béziers! les habitants massacrés dans l'église même! la ville livrée au pillage des ribauds! Carcassonne! Le siège! Et le seigneur Raymond Roger de Trencavel dans les fers. Garde-toi, seigneur de Maruéjols! garde-toi. Garde-toi des croisés venus du Nord et de leurs bandes pillardes! Garde-toi de tes frères! Garde-toi des envieux

qui pullulent sous les pas des croisés, qui pullulent dans leur camp comme les puces dans la paille de leurs tentes. Garde-toi des envieux!»

L'homme s'était arrêté, essoufflé et rouge, comme en proie à une sombre colère. Les chiens arrivaient. Les premiers difficilement tenus par leurs laisses hurlaient vers l'inconnu, montrant leurs crocs. Les lanières des fouets claquèrent, cinglant les flancs haletants. Un long cri de douleur retentit.

— Calme-toi, étranger, calme-toi!

Mais l'homme reprenait, plus convaincant encore.

— Écoute, Bernart Sicart de Maruéjols, écoute : garde-toi! Garde-toi des félons et des traîtres! Garde-toi des moines et des clercs! Garde-toi des Français de la Croisade et de tes anciens compagnons d'armes! La Croisade a tout pourri. La croisade a tout gâté, les hommes que nous connaissons, le ciel que nous voyons, l'air que nous respirons, la terre que nous habitons! La fumée des bûchers obscurcit le soleil! Et les gens sont devenus des lâches. Entends-tu, Bernart Sicart de Maruéjols? Les gens de la Croisade ont tout pourri sur leur passage. Le comte de Toulouse est devenu mol et lâche comme une bête immonde. Des seigneurs de chez nous ont capitulé. Des seigneurs de chez nous ont préféré passer du côté des hordes des Croisés de la Croisade! Garde-toi! Garde-toi!

Le seigneur de Maruéjols était étonné et ému. Pourquoi

ces paroles? Pourquoi ces avertissements? Guilhem s'était reculé. Et avec toutes les peines du monde les gens retenaient la meute furieuse qui grondait sourdement sous le fouet souverain.

– Qui es-tu, étranger, pour me parler de la sorte?

– La voix d'un faidit! La voix de ton Destin! La voix de ton Destin! Seigneur de Maruéjols, écoute-la! Écoute-la!

Et mystérieux comme un fantôme, dans l'ombre du sous-bois, tel il était apparu, tel il disparut, s'enfuyant dans les fourrés. Un instant, on vit ses bras s'agiter comme des branches sous les arbres; sa chemise déchirée fit une tache claire où s'accrochaient les dernières lueurs du jour mourant. Puis il s'évanouit, comme une ombre, au travers des taillis, sans laisser de trace. Les chiens, tournés vers le côté par où il s'était enfui, hurlaient à la mort, sinistres et rauques, le poil hérissé.

Personne n'avait eu le geste de le retenir ou de s'élancer après lui, tant son apparition et ses paroles avaient fait impression sur tous. Quand il fut revenu de sa surprise, Guilhem demanda :

– Maître, doit-on essayer de l'atteindre?

Mais le Seigneur de Maruéjols fit un signe qui voulait dire : « Non! Laisse-le! »

– C'est un fou, un pauvre fou, murmurait l'écuyer.

– Un fou? Un fou? songeait Bernart de Maruéjols : non, l'homme n'était point fou! Les fous, les insensés, c'étaient les autres.

Et tandis qu'il reprenait, dans l'ombre, sa marche interrompue, il pensait à une vieille légende du temps jadis, une bien vieille légende qui disait qu'un jour, sur une certaine ville était tombée une étrange pluie qui avait fait perdre le sens à tous ceux qu'elle avait touchés. Un seul avait échappé à ce mal si étrange, parce qu'il dormait dans son lit, sous son toit. Et quand il s'éveilla et qu'il sortit par la ville, il fut bien étonné — et il s'en émerveillait fort — de voir les autres qui agissaient comme des fous qu'ils étaient. L'un sortait en chemise dans les rues, l'autre lançait des pierres au ciel; qui se crachait dessus, qui déchirait sa gonelle. Et au milieu de tous ces insensés, ce fut lui qui avait tout son sens qui parut atteint de folie parce qu'il ne faisait rien des folies que faisaient les autres, parce qu'il ne disait rien des folies que disaient les autres et parce qu'il ne pensait point comme pensaient les autres. Et ainsi l'homme sain d'esprit était, parmi ces fous, le fou. Et les fous pensant qu'il avait perdu le sens se jetèrent sur lui, le chassèrent à coups de pierres et à coups de bâton.

— C'est un fou, un pauvre fou, avait murmuré l'écuyer.

— C'est un homme sensé parmi les fous, songeait Bernart Sicart de Maruéjols.

Et c'était certes un temps calamiteux et de cruelle angoisse que celui de la Croisade.

★

Et les jours passèrent.

Déjà les arbres, nus et dépouillés, dressaient dans le ciel gris leurs membres de squelettes. Plus de feuilles, plus de fleurs, plus d'oiseaux. Le vent d'hiver balayait les derniers envols de feuilles jaunies, le vent d'hiver qui hurlait, le soir, dans les vallées, comme un loup qui rôde.

Et les jours passaient.

Et passaient aussi, dans le ciel gris de l'Avent, dans l'âpre bise, au fil des jours, les oiseaux migrateurs qui fuyaient les frimas : les oies sauvages, en vol triangulaire, les canards qui pointent leurs becs dans le vent, les grues et les cigognes; puis ce furent les tourdres et les grives qui s'abattaient comme des pierres drues, sur les olivettes; et parfois, les pigeons sauvages et les palombes qui venaient se poser, gémissant et roucoulant, sur un arbre solitaire; et il semblait soudain qu'une floraison immaculée avait peuplé les branches tristes et nues.

Et les jours passèrent.

Or tandis que les oiseaux du Nord gagnaient à tire d'aile le beau Midi et les plaines attiédies et les contrées du soleil, passaient aussi les faidits, les exilés, les proscrits, tous ceux qui fuyaient la guerre et ses horreurs, la Croisade et ses méfaits, la contrainte et l'Inquisition. Ils passaient, traqués et hagards, tristes et hâves, en

remontant dans les vallées de la montagne, solitaires par temps d'hiver, rudes, froides et sans vie.

Ils venaient par petites bandes, décharnés et pâles, vêtus de haillons, grelottant dans la cisampe aiguë qui taille les joues comme une lame, traînant leurs pieds engourdis.

Ils venaient par petites bandes, décharnés et pâles, fuyant l'invasion et les Croisés, emportant sur leurs épaules un maigre baluchon. Et leurs yeux étaient rougis par la coupure du vent et des larmes; et leurs mains étaient rougies par le feu du froid; et leurs visages étaient mornes et tristes.

A leur passage se fermaient les abbayes et les moutiers. Et les moines, aux ventres rebondis que serraient les ceintures de corde, les moines aux figures vermeilles et cramoisies, s'armant de pierres et de bâtons chassaient ces hommes comme des chiens.

A leur passage se fermaient les châteaux. Et du haut de la poterne, l'homme d'armes, insolent, les faisait fuir, braquant sur eux son arbalète; et parfois, tandis qu'ils reprenaient péniblement leur route, un carreau venait siffler à leurs oreilles; et souvent ils laissaient derrière eux le cadavre pantelant d'un des leurs, frappé dans le dos, cloué sur le sol rêche et froid, au milieu du chemin désert.

A leur passage se fermaient les villes et les bourgades, bien encloses dans leurs murailles et bien gardées par

leurs tours. Au donjon ou sur le campanile de la maison commune flottait la bannière des Croisés. Alors, ils se détournaient de la route, rôdant dans la campagne, méfiants comme la « sauvagine », hagards et apeurés comme le gibier traqué.

A leur passage se fermaient les cœurs. Et dans les yeux, au lieu de trouver la flamme chaude de la charité et de l'amour; et dans les bouches, au lieu de trouver les paroles chaleureuses et douces de la pitié et de l'espérance, ils ne rencontraient que la haine, le dédain ou l'indifférence encore plus mortelle.

Et au fil des jours, ils passaient, gagnant les déserts des hautes vallées, la solitude des Causses, les asiles inviolables de la liberté.

Souvent il en venait au château.

Ils traversaient le bourg, tapi au creux de la vallée, échelonné sur la pente. Ils cheminaient entre les chaumières encapuchonnées de frimas et grimpaient le raidillon qui menait à la poterne.

Alors la herse s'ouvrait sous leurs pas. Ils trouvaient, quels qu'ils fussent, « parfaits », cathares, catholiques, juifs, clercs ou bourgeois, nobles ou roturiers, l'hospitalité qui réchauffe les âmes, la bonne soupe bouillante qui met du cœur au ventre et qui fait couler le sang chaud au bout des membres engourdis.

Par eux, dans sa solitude cévenole, Bernart Sicart de Maruéjols apprenait les nouvelles : le sac de Béziers,

le siège de Carcassonne, le dévouement de Raymond Roger Trancavel, sa prison, les atermoiements du Comte de Toulouse. Et l'Inquisition et les contraintes; et la perte de l'indépendance et des franchises. Les châteaux étaient rasés, les Seigneurs dépossédés de leurs fiefs. On prenait des otages, on menaçait, on brûlait. Quiconque donnait asile aux «faidits», aux hérétiques, aux fuyards avait sa maison brûlée, ses biens confisqués. Si c'était un seigneur, il perdait ses terres. Les habitants des villes risquaient le pillage après l'assaut.

Et c'est pourquoi, ils bénissaient le Seigneur charitable de la montagne qui osait braver les lois iniques, secourir ses frères et comprendre leur malheur.

Quand ils repartaient le lendemain sur le chemin, par petites bandes, du haut des murs de son château, le seigneur de Maruéjols, les suivant du regard, songeait à la farouche apparition de la forêt et à ses sombres avertissements :

— La voix d'un faidit! La voix de ton Destin! La voix de ton Destin! Seigneur de Maruéjols, écoute-la!...

Et les jours passèrent.

La Noël était proche.

La journée du 24 décembre s'annonçait triste et grise. C'était une matinée fraîche et piquante. L'air était vif. Des nuages gris emplissaient le ciel. Un silence profond régnait sur la vallée endormie encore sous le «conglaç» et la gelée.

Or soudain, des vilains accoururent, poussant devant eux leur bétail, pêle-mêle : des vaches meuglaient, des moutons bêlaient, les chiens aboyaient. Et les cris retentissaient dans l'air pur, répétés par les échos de la vallée.

Hommes, femmes, enfants, ahuris et hébétés, dans le claquement des sabots, gravissaient, haletant et courant, le chemin étroit et rude qui montait au château.

– Los Crozats! Los Crozats!

Le cortège affolé franchit la «portalière». Le pont s'abaissa devant bêtes et gens éperdus. Et ils s'engouffrèrent sous la herse sarrazine.

Les guetteurs étaient sur les tours.

– Los Crozats!

Les Croisés! Ils étaient là, remontant la vallée. Les éclaireurs armés à la légère avaient harcelé les gens du seigneur de Maruéjols qui fuyaient devant eux, avec leurs bestiaux et leurs biens misérables.

Ils s'arrêtèrent à portée d'arbalète, au-delà de la palissade de pieux serrés et aigus.

La porte de bois avait été relevée. Des hommes d'armes avaient pris leur poste près de la lice.

Puis la colonne arriva : les chevaliers aux heaumes étincelants, revêtus du haubert de mailles sur lequel flottait le bliaut de laine blanche; la croix s'y découpait, sur la poitrine; après eux, venaient les sergents coiffés du chapeau de fer, sur leurs lourds chevaux caparaçonnés; puis les gens de pied portant la cuirasse de

cuir de buffle ou matelassés dans les gamboisons rembourrés; puis les archers et les arbalétriers et toute la cohue des valets d'armée et de la piétaille, hurlant à pleine bouche, brandissant les épieux et les goujes.

Ils étaient là, nombreux et aguerris, hostiles. Et les flammes aux couleurs vives claquaient au bout des lances, et les armes nues scintillaient du dur éclat de l'acier.

Un chevalier portant l'écu au col, se détacha du groupe qui s'était déployé en ligne devant la palissade. Il agitait à bout de bras un linge blanc.

Quand il fut arrivé à portée de voix :

« Sire de Maruéjols, rends-toi à merci et reconnais « la loi que tu as violée et qui est celle de ton suzerain, « Simon de Montfort, comte de Leicester et de Toulouse, « vicomte de Béziers et de Carcassonne. Tu as hébergé « des hérétiques et des faidits. Ceux que condamne le « tribunal de Dieu trouvent en ton domaine refuge et « en tes murs, assistance. Sire de Maruéjols, tu as failli! « Rends-toi à notre merci. »

Sa voix retentissait à tous les échos de la montagne, dans l'air limpide du matin.

Le seigneur de Maruéjols était debout sur le mur de son château.

Il se contenta de hausser les épaules. Puis il fit répondre par son héraut.

« Le « senher » de Maruéjols ne connaît d'autre suze-

« rain que Raymond VI, comte de Toulouse. D'aucun « autre il ne peut accepter la loi! En recevant dans ses « terres et dans les murs de son château les fugitifs et « les errants, il n'a fait que continuer les us de ses pères « et obéir aux lois sacrées de l'hospitalité et de la charité « chrétienne.

« C'est pourquoi le « senher » de Maruéjols vous semond « de passer votre chemin et de le laisser en paix! »

— Sire de Maruéjols, répondit l'autre, tu es désormais rebelle et hors la loi. C'est pourquoi je t'admoneste une dernière fois : rends-toi à notre merci!

Pour toute réponse, Bernart Sicart de Maruéjols se saisit d'une arbalète. Il visa. Et la flèche partit en sifflant. Elle vint heurter juste le frontail de fer du cheval; la bête lourdement armée ne broncha point.

Et le cavalier fit demi-tour et rejoignit la ligne que formaient, lances et piques dressées, les rangées d'hommes d'armes.

Il y eut un tumulte de voix. Un cheval hennit, longuement.

Et comme un avertissement suprême, une grêle de traits vint s'abattre sur le chemin de ronde et la courtine.

Alors ce fut l'assaut.

La palissade fut vite prise. En se repliant vers le château, les archers lançaient leurs flèches. Et du haut des murs les lourds carreaux pleuvaient sur les assaillants.

Ceux-ci se rangèrent près des berges, arrêtés par les fossés.

Cependant on avançait les lourdes machines de siège. Bientôt le bélier battit les murs, à l'abri sous la « gate » [1]. En vain essayait-on du haut des remparts de lancer des flammèches et des brandons; sur les peaux fraîches qui couvraient les planches, la flamme s'éteignait vite. En dessous, comme un pesant marteau haletant, le bélier frappait la muraille, inlassable, gigantesque et terrible mécanique. Les murs résonnaient et des éclats de pierre volaient. Les assiégés lançaient des cailloux avec les frondes, des grêles de flèches sur les chevaliers immobiles devant leurs montures et qui attendaient pour se lancer dans une brèche. Des valets attachaient bout à bout des échelles et préparaient les cordes à nœuds.

Sur le chemin de ronde s'élevait l'épaisse fumée de la résine bouillante et de la poix que l'on faisait fondre.

Mais les gens du seigneur de Maruéjols ne pouvaient compter que sur la force de leurs murs, pour durer et résister. Et le combat était déjà inégal.

Bernart Sicart de Maruéjols regardait tous les préparatifs d'un œil triste. Il songeait à l'être étrange qui lui était apparu par ce soir d'automne. Il entendait encore sa voix résonner à ses oreilles :

« La voix d'un faidit! La voix de ton Destin!...

---

[1] Machine de guerre.

« Garde-toi des Croisés, garde-toi de ceux qui les suivent!
« Ils sont là, ils vont venir aboyant à tes trousses
« comme ta meute après les sangliers de la montagne!...
« Devant eux les châteaux s'écroulent! Devant eux c'est
« la lutte vaine. Après eux ce sont la désolation, les
« ruines et la mort!... Garde-toi des Croisés et de
« leurs bandes pillardes! Garde-toi de tes frères!... »

Or, par la meurtrière il venait d'apercevoir, là-bas, de l'autre côté du palis, le seigneur comte d'Anduze et de Sauve. Son cheval piaffait sous lui. La lance au poing et l'écu au bras, le seigneur d'Anduze et de Sauve attendait le moment de l'assaut!...

« La Croisade a tout gâté, les hommes que nous
« connaissons, le ciel que nous voyons, l'air que nous
« respirons, la terre que nous habitons! Et les gens
« sont devenus des lâches! Entends-tu, Bernart Sicart
« de Maruéjols?... Des seigneurs de chez nous ont
« capitulé. Des seigneurs de chez nous ont préféré passer
« du côté des hordes des Croisés de la Croisade! Garde-
« toi!... »

Là-bas de l'autre côté du palis, il y avait des chevaliers qui avaient préféré la capitulation et l'obéissance à l'honneur et à leur foi. Et maintenant ils se préparaient à donner l'assaut à un château de leur pays, à attaquer l'un des leurs.

« La voix d'un faidit! La voix de ton Destin! Écoute-la! »

Et tristement Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols

pleurait, pleurait de honte et de désespérance; il baissait la tête, comme le faidit baissait la tête et avait pleuré avant de lui parler.

Quand il la releva, il aperçut, près de lui, Guilhem, son vieil écuyer.

— Senher! Il en est temps encore; l'heure approche; avant la nuit sûrement le mur aura cédé, les échelles s'appliqueront sur la courtine, l'assaut sera donné, le château deviendra la proie des flammes. Seigneur de Maruéjols, il en est temps encore : fuyez, sans honte, fuyez ces lâches et ces traîtres. Échappez-vous par la forêt!

Et Guilhem se faisait pressant, essayant de secouer la torpeur et l'engourdissement désespéré de son maître.

— Brave Guilhem! Je dois périr avec mon château; je dois rester avec vous!

— Non! Fuyez, vous dis-je, puisqu'il en est temps encore!

— Fuir? Fuir? Il en est temps encore!

Il avait levé les yeux. Le ciel était gris, de lourds nuages gris qui couraient venant du Sud. Le ciel était gris, le ciel était morne, au-dessus des bois noirs et de la terre froide.

Et les minutes rythmées par les coups du bélier qui battaient les murs, s'écoulaient, lentes et mornes, sous le ciel gris.

— Fuir? Fuir? Il en est temps encore!



Et tristement, Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols, pleurait, pleurait de honte et de désespérance...
Page 96



Et tristement, Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols, pleurait, pleurait de honte et de désespérance... *Page 96*

— La voix d'un faidit! La voix de ton Destin! Écoute-la!

Guilhem le regardait avec des yeux désespérés.

Lui, il songeait au faidit de la forêt, hâve et en haillons, fou d'angoisse et de terreur.

Lui, il songeait à tous ceux qu'il avait reçus chez lui, à ces fugitifs qui venaient par petites bandes, apeurés et hagards. A leur passage se fermaient les abbayes et les moutiers. A leur passage se fermaient les châteaux. A leur passage se fermaient les villes et les bourgades. A leur passage, se fermaient les cœurs!

— La voix d'un faidit! La voix de ton Destin! Écoute-la!

— Plutôt mourir, plutôt mourir que d'accepter toutes ces souffrances, disait une voix.

— Fuir! Il en est temps encore! répétait une autre.

Mais Guilhem était toujours là.

— Maître, le temps presse : il vous faut fuir devant ces lâches et ces traîtres!

Et promptement, en homme de décision il faisait un plan. Avant qu'on ne donnât l'assaut il fallait faire une sortie. Il fallait essayer d'incendier la machine pour gagner du temps. Pendant la sortie, il fuirait par le souterrain qui débouche dans les bois. Il devait envoyer tout de suite un valet par là, un homme sûr qui lui procurerait une monture. Et au crépuscule il quitterait le pays. Mais pour grâce, qu'il fuie!

Longtemps, Bernart Sicart de Maruéjols hésita. A la fin, il céda.

Un valet fut envoyé pour chercher les montures. Au crépuscule, il partirait...

Dans le fracas de la mêlée, quand avec des cris sauvages les assiégés firent irruption par la « portalière » dans le camp des Croisés, il y eut une lutte ardente et confuse. « Aidatz! Aidatz! » criaient les uns. « A l'aide! A l'aide! » criaient les autres. Et les coups résonnaient sur les pesantes armures. Et l'on entendait frémir l'acier des épées sur le fer des bassinets. Dans la pénombre, on s'accrochait. Les masses d'armes frappaient comme des marteaux sur les enclumes. Les lourds chevaliers désarçonnés s'agitaient à terre comme ces insectes qui ne peuvent se relever et qui remuent désespérément leurs pattes. La gate fut incendiée. Et obéissant au cri de ralliement, après avoir jeté le désordre dans le camp, les survivants passèrent par la poterne et se trouvèrent de nouveau à l'abri des murs épais.

Le soir tomba sur ce triste jour. Il mourut lentement derrière un immense nuage ensanglanté, par-delà les forêts, où, triste et dolent comme un qui est perdu d'honneur, Bernart Sicart de Maruéjols s'enfuyait, solitaire, comme une ombre dans les ombres de la nuit. Bernart Sicart de Maruéjols qui n'était plus qu'un faidit comme tant d'autres.

Au lieu dit, il avait trouvé son valet qui l'attendait,

tenant par la longe deux chevaux frémissants. Puis, ils étaient partis tous les deux, dans les dernières et pâles lueurs du jour.

Ils vinrent se tapir dans une « boria » de la montagne.

Et dans l'ombre, sur la paille, Bernart Sicart de Maruéjols, amer et triste, songeait à son destin.

– La voix d'un faidit! La voix de ton Destin!

Les chevaux piaffaient dans le cliquetis des chaînes. Le valet dormait de toute sa jeunesse, enseveli dans la paille qui craquait. Dehors le vent hurlait dans les arbres.

Amer et triste, il songeait à son destin.

Morne et lugubre nuit de Noël!

Dans la paille de cette « boria », dans la sinistre chanson du vent et les voix multiples de la forêt toute frémissante, il songeait à sa triste et amère aventure.

Il avait choisi d'être un faidit, comme le faidit de la forêt, comme les faidits qu'il avait si souvent reçus dans son château; il avait choisi la fuite, l'exil, et leurs risques et leurs longues souffrances.

Et voilà qu'elles commençaient, par cette morne et lugubre nuit de Noël.

Pourtant, d'habitude, tout, cette nuit-là, chantait la la joie et la paix, la joie, la paix et l'espoir, par la voix des anges de la crèche : « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté. »

La joie, la paix, l'espoir n'étaient plus qu'un beau et illusoire rêve!

Il avait choisi la fuite, l'exil, et leurs risques et leurs souffrances longues et quotidiennes.

Mais il emportait avec lui tout son passé, toute la tradition de sa race, la civilisation à laquelle il avait cru, pour laquelle il avait vécu, chanté, aimé, pleuré, haï!...

Et sur son cœur, il pressait un petit médaillon d'argent. Il ne contenait qu'une boucle blonde. Mais cette boucle avait été coupée par la main de sa Dame, dans les blonds cheveux de sa Dame, Na Viernette de Jariac.

Et de sentir, chaud sur son cœur, ce médaillon d'argent, il retrouvait la consolation et l'espoir.

Na Viernette de Jariac! Pour elle, il avait composé des chansons; pour elle, il avait vécu la vie heureuse et ardente de l'amour; par elle, il avait connu le bonheur, la joie et les douces griseries de la gloire.

Par elle, par sa Dame, Na Viernette de Jariac, il devait connaître le renouveau de l'espérance, le printemps de la confiance. Il pensa que c'était chez elle qu'il devait aller chercher refuge.

Et ce petit médaillon d'argent qui ne contenait qu'une boucle de cheveux d'or de Na Viernette de Jariac, contenait pourtant, il le sentait bien, un gage plus précieux qu'un gage d'amour : il était pour lui, désormais, le souvenir de tout son passé, de toutes ses croyances,

et aussi, le symbole de sa destinée et de la destinée de toute sa race, pour laquelle il fallait vivre, pour laquelle il fallait souffrir, pour laquelle il fallait résister.

Le lendemain, ils cheminaient tous les deux, sous les bois nus et violacés, dans l'aube blême.

Le sol gelé retentissait sourdement sous le sabot des chevaux. Un vaste silence emplissait les solitudes. Et les deux hommes cheminaient, silencieux et mornes, bercés par les pas lourds de leurs montures.

A un moment, loin, du fond de la vallée, monta, soudain, une clameur que le vent morcelait et hachait et qui arrivait par bribes; une clameur aiguë et claire dans le vent qui la déchirait.

Et Bernart Sicart de Maruéjols se mit à songer à ses hommes, à ses manants, à ses terres, à son château.

Là-bas, sans doute, dans le matin blême, la lutte reprenait, après la trêve de la nuit. Triste nuit de Noël : les hommes s'épient, les hommes s'apprêtent à s'entre-tuer, les hommes prennent hâtivement un brin de repos pour pouvoir, au réveil, mieux s'égorger !...

Et maintenant, dans le petit jour qui s'éveille, le camp de ceux de la Croisade devait s'animer. Sur les murs du château, derrière les créneaux, les hommes d'armes, transis, ajustaient leurs arbalètes. Et les premières flèches devaient être lancées sur les premiers assaillants. En bas, le bélier inlassable sous la gate, devait de nouveau battre les murs...

Ils cheminaient tous les deux, sous les bois nus et violacés, dans l'aube blême.

Et Bernart Sicart de Maruéjols songeait à son château qui allait subir l'assaut des gens de la Croisade.

Les trompettes grêles sonneraient. Par la brèche ouverte, on monterait à l'assaut. Des hommes grimperaient aux échelles appuyées aux hourds. Et sur le parapet, dans la fumée de la résine, dans l'odeur de la poix fumante, la lutte serait âpre. Des grappes humaines qui roulent sur le sol, tombent dans les fossés; d'autres réussissent à s'accrocher. Corps contre corps, les adversaires s'affrontent, dans des cris de bêtes sauvages. Les muscles se tendent, les yeux s'obscurcissent de sang. On ne voit plus que le point de l'armure où il faut, entre le gorgerin et la cotte de mailles, planter, droit et juste, la pointe de l'épée. Et quand on la retire, dans un rude effort, le sang glisse en fumant dans la gouttière de la lame...

Ils cheminaient lentement, tous les deux, sous les bois nus et noirs, dans le jour froid du matin blême.

Et Bernart Sicart de Maruéjols songeait à son château que ceux de la Croisade allaient livrer au pillage.

Les combattants, les derniers combattants se sont retranchés dans le donjon. L'ennemi occupe les parapets où gisent des cadavres, les chemins de ronde semés de flèches et de pierres et la cour où les vilains, ahuris, courent en hurlant de peur. Dans le chenil la meute

hurle. Un cheval hennit; les bœufs meuglent longuement. Femmes et enfants, éperdus, poussant des cris aigus, se sont réfugiés dans la chapelle, fuyant les valets d'armée et les ribauds. Et tandis que les chevaliers et les sergents essayent de prendre d'assaut le dernier retranchement des derniers défenseurs, le sac et le pillage commencent. On abat les chiens; on tue le bétail. Dans les cuisines, sous un feu d'enfer tournent d'énormes quartiers de viande. Cependant à l'intérieur même de la chapelle, femmes, enfants, valets et vilains sans défense sont passés au fil de l'épée, éventrés par les lames des vouges, assommés par les haches d'armes...

Ils cheminaient lentement, tous les deux, sous les bois nus et noirs, dans la clarté limpide du matin aigrelet.

Et Bernart Sicart de Maruéjols songeait à son château qui allait devenir la proie des gens de la Croisade.

Le soir va tomber. Guilhem et les derniers hommes d'armes exténués, au sommet du donjon ont laissé échapper leurs épées de leurs mains. Une flèche cloue l'un contre le mur; le cadavre d'un autre roule dans l'étroit escalier de l'échauguette. Un autre se précipite dans le vide et va s'écraser sur le rebord du parapet. Alors un immense cri de victoire jaillit de toutes les bouches... Et quand tous ces hommes repus de viande et gorgés de vin quittent la grande salle souillée et pleine d'immondices, un énorme brasier livre aux flammes le logis seigneurial, les tentures et les tapis, les

meubles en bois sculpté, les étoffes chères, les boiseries ouvragées et les poutres qui soutiennent les planchers. Dans la nuit sombre, maintenant la fumée s'élève, une fumée rougeoyante, comme un soleil couchant; une lueur emplit le ciel sur laquelle les forêts, nues et noires, se découpent. Et toute la nuit le brasier gigantesque éclaire longuement les sous-bois, effrayant les bêtes sauvages et les hommes apeurés...

Ils cheminaient lentement, tous les deux, sous les bois nus et noirs, dans le soleil hivernal, qui, dans la brume, pâle, souriait.

Et Bernart Sicart de Maruéjols, faisant un effort sur lui-même, serrant les lèvres, piqua des deux son lourd cheval.

– En avant, dit-il, en avant vers l'avenir et l'espérance !

Ils remontèrent les vallées, à petites journées. La nuit, ils dormaient dans les huttes des charbonniers et des bûcherons ou encore, sur les plateaux, dans les « jasses » où les troupeaux, en la saison, trouvent abri. Et le jour, ils allaient au pas lent de leurs montures, ménageant les vivres et le picotin.

Ils arrivèrent en haute montagne.

La neige immaculée emplissait les chemins; et la marche fut ralentie.

Et tout le jour, ils allaient, solitaires, dans les bois désolés, dans les plateaux déserts. Parfois un vol de

corbeaux venait s'abattre sur la candide étendue, en croassant sinistrement. Puis, à leur approche, les oiseaux farouches s'envolaient, les uns après les autres; leurs ailes claquaient dans l'air vide et froid et leur sombre nuée, quand ils passaient, obscurcissait le timide soleil.

Par un beau midi de Janvier, ils arrivèrent en vue du château de Jariac, tapi dans un creux de la vallée.

Ils approchèrent, dans le chemin enfoui sous la neige.

Un silence profond régnait aux abords du village. Pas un manant près des chaumines; pas une femme à la source. Ni poules, ni oies, ni chat, ni chien. Pas un être vivant! Une couche épaisse de neige ensevelissait à demi les outils, araires au manche de bois, rouleaux, herses.

Et le silence devint, tout à coup, effrayant!

Pourtant au bruit de leurs chevaux, un chien efflanqué sortit de dessous un hangar : et il aboyait après eux, de loin, la queue repliée sous le ventre entre les pattes, en montrant les dents.

Ils gravirent la pente douce qui menait au portail.

La porte béait, sinistre et solitaire. Des traces de fumée souillaient les murs. Les hourds n'étaient plus que des tronçons de bois calciné. Les toitures pointues des tours étaient crevées par places, et les ardoises s'écaillaient. Dedans, la cour était déserte. Et le logis

du seigneur apparut à leurs yeux, brûlé, saccagé, violé, désolé.

Bernart Sicart de Maruéjols recula d'épouvante et d'horreur.

— Derrière eux les villes brûlent. Devant eux les châteaux s'écroulent. Devant eux, c'est la lutte vaine. Après eux, ce sont la désolation, les ruines et la mort !

La voix prophétique emplit à nouveau ses oreilles.
— La voix d'un faidit ! La voix de ton Destin ! Seigneur de Maruéjols, écoute-la ! Écoute-la !

Et baissant la tête, amèrement, de rage et de douleur, Bernart Sicart de Maruéjols pleurait.

Ainsi l'espérance qu'il s'était forgée était impossible ! Impossible le rêve symbolique qu'il s'était créé ! Il eut, soudain, l'impression d'un vide infini qui l'entourait : le vide d'une immense étendue de terre, plate et morne, où il était seul, tout seul ! Le vide d'une multitude de jours sombres et semblables, où il était seul, tout seul ! Le vide d'un cœur où le sang n'affluait plus ! Le vide d'une tête où la pensée n'habitait plus. Le vide, plus grand que celui de la mort, du désespoir !

Sur son cœur, il serra, vainement, le médaillon d'argent qui contenait la boucle blonde de Na Viernette de Jariac.

Et sans même descendre de cheval, sans même se retourner, sans même faire un geste d'adieu, rigide et

glacé, sous le faible soleil de Janvier, il partit, suivi de son valet fidèle, droit devant lui, sans savoir...

Aï! Toloza e Proensa
E la terra d'Argensa,
Bezers e Carcassey
Quo vos vi e quo'us vey!
Las! Toulouse et Provence
Et la terre d'Argence,
Pays de Carcassonne et Biterrois,
Comment je vous vis, et comment je vous vois!

Et c'était un temps calamiteux et de cruelle angoisse.

★

Et les jours passèrent dans la cruelle angoisse de la fuite, des mépris et des outrages.

Et ils cheminaient, ils cheminaient sur le dur et âpre chemin des faidits, des fugitifs, des errants.

Une fois, un soir de Janvier où la tempête sifflait sur le Causse, balayé par le vent, ils aperçurent au loin la forme massive et trapue d'un château. Des quelques maisons du village, aux toits de pierre, basses et bossues pour résister aux rafales de la bise, montait une fumée bleutée.

Ils s'avancèrent. Des manants vaquaient à leurs occupations quotidiennes. On ramenait les bœufs de

l'abreuvoir. Et dans les jappements des chiens, en piétinant la neige sale du chemin, les bêtes meuglaient, courant vers la chaude étable.

Le château s'estompait dans la brume du soir.

L'eau des fossés était gelée. Le pont abaissé.

Bernart Sicart de Maruéjols s'approcha de la herse. Un homme de garde lui barra la route avec sa guisarme.

— Je suis Bernart Sicart de Maruéjols! Je voudrais parler à ton maître...

L'homme appela un gamin en guenilles qui courut dans la cour basse, gravit des escaliers où claquaient ses sabots. Bientôt, il revint, tout essoufflé et rouge.

Bernart Sicart de Maruéjols descendit de cheval, quand il aperçut, venant à lui, le seigneur, emmitouflé dans une pelisse en peau de mouton.

C'était un homme assez vieux, mais droit encore. Sa barbe grise, la peau qui recouvrait ses épaules, ses chausses en cuir épais, tout lui donnait l'air bourru et rude.

— Bernart Sicart de Maruéjols, dit-il, je suis le sire de céans... Que puis-je faire pour vous, messire?

Le « sire » de céans. Que puis-je faire pour vous, « messire »? Il y avait une sorte d'affectation dans l'emploi de ces mots importés par les Croisés. Bernart Sicart en fut troublé. Il raconta néanmoins son histoire.

— Un faidit! Un faidit! criait l'autre. Tu n'es qu'un faidit! Passe ton chemin, Bernart Sicart de Maruéjols!

Passe ton chemin : je tiens à conserver mes biens et ma vie!

Et derrière lui, entre ses jambes, un dogue montrait les crocs en grondant.

La voix de l'apparition de la forêt retentissait aux oreilles de Bernart Sicart de Maruéjols.

« La Croisade a tout gâté : les hommes que nous « connaissons, le ciel que nous voyons, l'air que nous « respirons, la terre que nous habitons!... Et les gens « sont devenus des lâches, entends-tu, Bernart Sicart « de Maruéjols? »

« La voix d'un faidit! La voix de ton Destin! Seigneur « de Maruéjols, écoute-la! Écoute-la! »

Il fallut repartir sur le chemin enneigé.

Tristes et dolents, ils allèrent passer la nuit dans une bergerie où bêlaient, pêle-mêle, brebis et moutons. Le pâtre tapi dans la paille chaude auprès de ses chiens, partagea avec eux son pain noir et son fromage sec. Et les chevaux eurent une bonne civade.

L'hospitalité de ce vilain était franche et simple; Bernart Sicart de Maruéjols en eut le cœur réchauffé. Et dans la nuit qui enveloppait le Causse endormi, dans la chanson maléfique de la bise, il regardait cet homme, naïf et rude, cet homme de la montagne qui avait gardé, au milieu de ses bêtes, la droiture et les mœurs des aïeux.

Il décida de quitter le pays, où il était connu, et de gagner les hautes régions des Cévennes.

Il lui fallut se défaire de ses chevaux et de son valet. Les montures furent vendues à un maréchal, dans une petite cité qu'ils traversèrent. De l'argent retiré de la vente, il fit deux parts. Et les deux hommes se séparèrent.

Alors, dans la froide saison, à pied sur les chemins, il continua son rude pèlerinage de faidit, son pèlerinage vers la Liberté, la Liberté qu'il pensait trouver là-haut, dans l'air des cimes, parmi les bergers et les bûcherons, dans les sites inabordables que seuls hantaient les proscrits et les aigles orgueilleux.

Un jour il arriva à proximité d'une petite ville.

Elle semblait dormir entre ses remparts, sous la garde des tours. Un clocher au toit de tuiles rondes s'élevait par dessus les maisons. Les murs trapus étaient percés de meurtrières.

La poterne était ouverte. Il entra.

C'était un matin. Mais rares étaient les chalands sur la place; et rares les passants dans les étroites rues. Il vint s'asseoir, sous les halles faites de lourdes voûtes, pour rompre son pain à l'abri du vent.

Des femmes bavardaient près de la fontaine, sous un bel ormeau au tronc solide et droit. Et quand il s'approcha pour tendre vers le filet d'eau claire qui chantait

en tombant dans la pile, son gobelet d'étain, elles reculèrent avec mépris.

— Le faidit! Le faidit!

Et bientôt il fut pris à coup de pierres.

— Le faidit! Le faidit! criaient les gens, les enfants, la foule soudain rassemblée.

Il lui fallut, en courant, comme une bête traquée, gagner les bois.

La fatigue, la vie errante, la rigueur de la saison usaient ses forces. Il se traînait maintenant, sur les chemins, courbé sur son bâton, portant besace comme les mendiants. Sa barbe avait poussé; ses traits s'étaient allongés. Et quand il voyait, dans le miroir d'une source, son visage émacié, ses yeux anxieux, il se faisait peur.

Il n'eut plus bientôt, ni argent, ni pain, ni vivres. Il fut contraint de demander l'aumône, comme un gueux, aux gens qu'il rencontrait sur sa route, aux femmes qu'il voyait, quand le mari est aux champs, devant leurs maisons. Rebuté, chassé, maltraité, il accomplissait son rude pèlerinage de faidit. Parfois le geste touchant d'une âme simple lui mettait du baume au cœur.

Sur le bord du chemin, assis sous un arbre, à proximité d'un hameau, il attendait, triste et hagard. Un chien de loin aboyait devant la porte. Et souvent alors, une femme du peuple, charitable et compatissante, lui

apportait dans une écuelle de bois un bouillon fumant où trempaient des tranches de pain.

Alors il reprenait espoir. Et il songeait à ceux qui, sur la même route qu'il suivait aujourd'hui, étaient passés quelques mois avant et qui avaient reçu chez lui la même charité qu'il demandait aux autres.

– La voix d'un faidit! La voix de ton Destin! Seigneur de Maruéjols, écoute-la! Écoute-la!

Souvent pour se donner du courage, au milieu de ses épreuves, il tâtait sous sa chemise crasseuse, chaud près de son cœur, le médaillon d'argent qui contenait la boucle blonde de sa Dame, Na Viernette de Jariac. Et tout son passé lui revenait par tièdes bouffées de souvenirs qui ranimaient son espérance.

Sur son chemin il rencontra un jour un monastère. C'était une vaste bâtisse, aux murs épais, aux petites fenêtres grillagées, où étaient établis des Hospitaliers.

Là, pensait-il, il trouverait le gîte et le couvert. Les chevaliers de l'Hôpital lui ouvriraient leurs portes. Chez eux il jouirait des consolations de la charité, et, qui sait? peut-être aurait-il la possibilité de vivre en paix dans le calme reposant du cloître. Une vie de prières et de méditation qui serait, au terme de ses souffrances, le hâvre de salut où il espérerait la mort.

Il vint frapper à la porte, soulevant le lourd marteau. Un long frémissement parcourut, derrière, les voûtes. Un frère lai vint ouvrir.

On l'introduisit dans une salle aux pierres claires, aux dalles propres. Il s'assit sur un siège de bois. Et il attendit en silence.

Un grand Christ étendait, au milieu du mur, les bras de sa croix. Le sang coulait des plaies ouvertes de son corps douloureux; et la tête était doucement inclinée dans les affres de l'agonie. Pourtant on sentait dans les traits la sérénité auguste du suprême sacrifice d'un Dieu.

Bernart Sicart de Maruéjols d'attendrissement avait les yeux remplis de larmes. Que n'avait-il songé plus tôt à ces asiles d'amour et de charité?

Des pas retentirent. Une porte basse s'ouvrit. Un chevalier hospitalier s'avança, drapé dans son lourd manteau de bure où était brodée, rouge, la croix latine.

Bernart Sicart de Maruéjols avait appris à se faire humble. Il se leva respectueusement.

Il offrit ses services : il chanterait au lutrin dans la chapelle; il toucherait l'orgue pendant les offices; il copierait des manuscrits ou déchiffrerait des grimoires. A défaut même, il se proposait pour accomplir de plus humbles besognes; il nettoyerait les malades, servirait la soupe aux pèlerins, laverait le linge des blessés, ouvrirait la porte. Mais, il demandait avec instances, qu'il puisse désormais jouir de la paix de Dieu!

En adressant sa supplique, il était tombé à genoux

et il tenait embrassées les jambes du chevalier qu'il implorait.

Le chevalier fit un pas en arrière. Il rajusta de sa main fine à l'index de laquelle brillait, sertie dans un anneau d'or, une sombre améthyste, les plis de son manteau. Son regard se fit dur et sévère.

– Je ne suis pas un gueux! Je suis Bernart Sicart, seigneur de Maruéjols!

Mais sa voix n'avait d'autre écho que celui de la voûte où, lamentable, elle résonnait.

Le chevalier fit ouvrir la porte. Sans rien dire, il lui fit signe de sortir.

Et quand la porte se fut lourdement refermée sur ses talons, Bernart Sicart de Maruéjols sentit à la place de son cœur une masse froide et dure que rien désormais ne pourrait amollir ni chauffer...

Et c'était un temps calamiteux et de cruelle angoisse.



Et revint le renouveau, car le temps « qui s'en va, revient et s'en retourne », ignore les douleurs des hommes et leurs misères; et il suit son cours.

Bernart Sicart de Maruéjols allait toujours, cheminant, hâve, loqueteux, traînant les pieds, misérable. Qui l'eût vu aurait reconnu avec peine en ce pauvre « barrulaire » des chemins, le jeune et noble seigneur qui, quelques

mois en-çà revenait de la chasse au sanglier, plein de vie et de joie, plein d'amour et jouissant des bienfaits de la liberté.

Il était arrivé dans les montagnes du Gévaudan.

L'air était vif mais pur. Les premiers bourgeons éclataient sur les branches. Les premiers oiseaux chantaient dans les bartas. De la neige d'hiver, il ne restait par endroits que des traces, dans les creux, du côté du Nord. Et déjà l'herbe poussait, drue et verte; et déjà les oiseaux faisaient leurs nids; et déjà l'aubépine allait se couvrir de blanches fleurs.

Que de fois il l'avait chanté, ce Renouveau symbolique! cette montée d'Amour qui correspond chez l'homme à la montée de sève dans les plantes. Plus que jamais, il sentait toute la bienfaisance de la saison.

Or voici que les bois se peuplaient d'hommes; d'hommes rudes et graves : les bûcherons venaient habiter leurs huttes de rondins; et tout le jour, la cognée animait le silence des forêts.

Or voici que les plateaux se peuplaient d'hommes; d'hommes rudes et graves : les «pastres» venaient paître leurs troupeaux dans les vertes prairies émaillées de mille fleurs; et le tintement des «esquilles» animait le silence des pâtis.

Or voici que les guérets se peuplaient d'hommes; d'hommes rudes et graves : les manants montaient des «pagésias»; et les appels aux bœufs accouplés sous le

joug, le grincement des chars qui gémissent animaient le silence des glèbes.

Parmi eux Bernart Sicart de Maruéjols connut enfin les consolations de la charité et de l'amour. Ces gens, ces pauvres gens attachés à la glèbe, aux pâtis, aux forêts lui firent retrouver le goût de la franchise et de la liberté.

Il y avait aussi sur la montagne d'autres faidits, d'autres exilés qui comme lui avaient choisi la fuite, l'exil, et leurs risques et leurs souffrances, qui n'avaient pas voulu de la lâcheté et des bassesses.

Un jour du mois de Mai, pourtant, dans sa hutte forestière, Bernart Sicart de Maruéjols ne put se lever : les fatigues de l'hiver, de la longue route, les privations et les souffrances quotidiennes avaient usé son corps, miné sa résistance.

Un forestier à la barbe hirsute et noire, un brave homme de forestier dont le cœur était bon et compatissant venait le veiller. Il le faisait boire dans sa fièvre, allumait le feu pour la nuit, soutenait sa tête chancelante, lui apportait sa maigre pitance.

Mais Bernart Sicart de Maruéjols sentait ses forces s'affaiblir chaque jour davantage.

Un matin son esprit chavira dans la fièvre.

Il apercevait près de lui, accroupi à côté de son grabat de fougère et de mousse, le bûcheron qui le veillait,

dans la transparence d'un rêve fiévreux. Et au-delà de la porte ouverte sur la clairière, le soleil, les feuilles le ciel et les profondeurs de la forêt.

Et il revoyait dans une vision si nette qu'elle lui faisait mal, le retour de la chasse, dans la soirée d'automne. Il chevauchait au rythme lent de sa monture fourbue; et pour lui, dans la vision du souvenir se scandait la musique d'une strophe :

D'amor m'estera ben e gent
S'eu ma dona vis plus sovent.

Et là-bas entre les arbres couverts de feuilles verdissantes, dans les taillis luxuriants, dans la douce pénombre du sous-bois, la pâle image de Celle qu'il avait choisie venait flotter, légère comme une ombre, diaphane comme une goutte d'« aigage », plus immatérielle encore dans la vision de sa fièvre que les fées de la montagne, les douces « fadas » bienfaisantes aux amoureux et qui sans doute allaient venir sur son lit de douleur, se pencher, comme autrefois sur son berceau.

Et il cherchait, de sa main tremblante, le médaillon d'argent qui contenait la boucle blonde de sa Dame.

Et voilà qu'un nom susurré, doux comme la brise du printemps, léger comme un souffle du printemps, s'échappait de ses lèvres :

— Na Viernette de Jariac!

Et l'homme des bois, le rude forestier, anxieux et haletant humectait ses lèvres, pour calmer sa soif.

– Na Viernette de Jariac!

Puis en désordre les souvenirs se mêlaient : l'apparition de l'inconnu, du fou et ses paroles prophétiques :

– La voix d'un faidit! La voix de ton Destin!

Puis c'étaient l'arrivée de ceux de la Croisade, le siège du château, la fuite. Ils cheminaient! Ils cheminaient! Et le château de Jariac incendié!

Et dans un déroulement sans fin les souvenirs affluaient douloureux.

– Na Viernette de Jariac!

Il y avait parmi les faidits qui vivaient dans les bois une gente dame qui était venue du bas-pays avec son frère.

Le bûcheron pensa que, peut-être, une femme saurait mieux que lui adoucir les derniers moments de l'exilé.

Il courut la chercher.

Midi rayonnait de mille insectes se jouant dans la lumière; midi resplendissait de mille feuilles se jouant dans la lumière; midi chantait de mille oiseaux se jouant dans la lumière, quand Na Viernette de Jariac – car c'était elle! – apparut dans la clairière.

Elle s'avançait étincelante de clarté et de lumière. Les rayons se jouaient dans ses cheveux d'or; les rayons s'accrochaient, brillants, sur ses mains, sur son visage, sur sa robe; les rayons nimbaient son corps tout entier

d'une auréole scintillante. Telle elle lui apparut dans la lumière de la clairière, plus réelle dans la vision de sa fièvre que les fées de la montagne, les douces «fadas» bienfaisantes aux amoureux.

Et elle fut soudain dressée dans la clarté de la porte.

Bernart Sicart de Maruéjols tendit ses bras vers elle.

Et sa face torturée par l'agonie et par la fièvre, soudain, s'illumina d'une joie infinie. Il retrouva, soudain — et pour un seul instant — toute la vivacité de sa jeunesse et tout son éclat; toute la force, tout l'élan de son amour; toute la vie intense de sa foi.

Le doux symbole qu'il s'était créé, le doux symbole qu'il avait choisi n'était pas illusoire.

Avec le Renouveau, Na Viernette de Jariac était revenue!

Avec le Renouveau, la flamme éternelle de l'Amour était ranimée et toujours brûlante!

Avec le Renouveau, venait de renaître ce pourquoi il mourait, exilé, proscrit, faidit!

Et il était sûr que ce Renouveau se répéterait au cour des âges, tant qu'il y aurait de la force dans la sève, de l'azur dans le ciel, du soleil dans la clairière.

Et dans un radieux sourire, il exhala son âme.

Na Viernette de Jariac s'était penchée vers lui.

Surprise et douloureuse, elle ne put que prononcer son nom :

— Bernart Sicart de Maruéjols!

Dans la pénombre de la hutte, le forestier, l'homme des bois, le rustre, l'homme hirsute et rude, l'homme pleurait, tandis que Na Viernette baisait pieusement les lèvres chaudes encore de Bernart Sicart de Maruéjols, accordant à son troubadour le suprême gage de Doux-Aimer.



Le Pont du Diable



U sortir de ses gorges, l'Érau, avant de s'étaler dans la plaine pour descendre lentement vers la mer, franchit un étroit défilé où, torrent tumultueux, il s'engouffre en grondant. Là, dans un tourbillon puissant, l'eau traîtresse et glauque, quand elle saisit de ses bras fluides et innombrables, le corps d'un malheureux nageur ou de l'imprudent qui a voulu se pencher sur ses bords, elle les roule, les entraîne, et après les avoir fait tourner vingt fois, comme dans la bouche visqueuse d'une pieuvre, elle les engloutit au plus profond d'un « gourg » noir et froid, dont nul œil humain n'a jamais pu percer le fond. On appelle ce « gourg », le gouffre noir, le « gourg négré ».

Jadis une route fréquentée passait par là et franchissait le fleuve, en amont de ce gourg, par un gué fort étroit : tout juste la place de poser un pied devant l'autre et encore fallait-il un guide sûr pour se faire montrer le chemin. Et malgré ce, bien souvent trébuchait-on : et le malheureux partant à la dérive, était rapidement saisi par le courant impétueux et, à quelques brasses englouti, il était entraîné par les remous furieux qui désolaient ces lieux de perdition.

Les gens du pays s'affligeaient de cette situation.

Aussi les consuls décidèrent-ils, un beau jour, de construire un pont qui franchît le fleuve de l'une à l'autre rive et permît de passer sans danger. Mais qui construirait cet ouvrage? Quel architecte assez hardi oserait, d'une seule portée, jeter une arche légère sur le gouffre profond et tourbillonnant? Quels ouvriers à ce point téméraires voudraient se lancer dans le vide pour sceller les pierres de la voûte? On fit une adjudication, mais pas un seul des maîtres d'œuvre du canton ne se présenta : tous saignèrent du nez. Et l'on disait, dans le pays que pas un homme sensé et bon chrétien n'oserait concevoir le plan d'un si étrange ouvrage... A moins d'être sorcier ou même d'être le diable en personne, nul ne pourrait faire l'impossible. Du moins le disait-on... En tout cas les gens du pays, eux, étaient bien malheureux car il leur fallait, en quelque sorte,

payer chaque année un lourd tribu de vies humaines à ce gouffre maudit; et surtout, c'était pour eux une grande perte, car les étrangers préféraient faire un détour, les voyageurs et les roumieus [1] qui allaient à Rocamadour ou à Compostelle, et franchir le fleuve en aval, dans la plaine, sur un bac, en toute sûreté. Et de ce fait le commerce du pays n'allait pas, les affaires sommeillaient, les gens étaient bougons et, si par impossible le diable était venu le leur construire, ce pont, ils auraient bien conclu marché avec lui.

Or il vint : car le diable sait tout, entend tout et ne perd pas une occasion de faire son profit, vous le savez bien, et vous l'allez voir...

Un jour donc arriva un étrange pèlerin. C'était un homme d'une taille démesurée, comme il y en avait aux premiers âges de la terre. D'immenses bras, des bras longs et maigres; et des jambes aussi, longues, maigres et molles, fluides comme des cheveux et nerveuses pourtant comme les branches des chênes. Il était vêtu de la traditionnelle bure des pèlerins, du lourd manteau qui pare du froid et de la cisampe, et qui bien serré à la taille, résiste aux vents les plus furieux. Mais chose extraordinaire, cette bure avait des reflets rouges et jaunes et au toucher elle était si chaude qu'elle brûlait. Enfin, détail non moins troublant, ses yeux ne

---

[1] Pèlerins.

restaient jamais fixes; et ils brillaient sous les sourcils roussis, comme ces braises que l'on retrouve le matin, dans l'âtre, quand, la veille, on a «tué» [1] le feu, et qui sous la cendre chaude scintillent comme des yeux de chat et s'allument au moindre souffle, incandescentes comme des rubis. L'étranger s'était arrêté au bord du fleuve, sur la berge escarpée. Longtemps il resta là, immobile et comme calculant et traçant des plans. Puis ayant sans doute conçu déjà en son cerveau un projet, il vint, à la maison commune, trouver les consuls de l'endroit et il leur proposa de construire le pont, juste au-dessus du «gourg négré», du gouffre profond et tourbillonnant.

Le premier consul était sceptique; et il y avait de quoi!

— Comment ferez-vous, étranger, tout seul, car aucun manouvrier dans le pays et aux alentours ne voudra vous aider pour accomplir cette tâche!

— Je me charge de tout, répondit l'autre, et j'aurai ma main-d'œuvre. Vous n'aurez qu'à payer.

Tandis qu'il disait ces mots, ses yeux de rubis étincelaient comme des flammes.

Payer, voilà le point! pensait le consul. S'il ne s'agit que de cela!...

— Pour payer, nous payerons, reprit-il, en bonnes

---

(1) Vieille expression au sens étymologique de «protéger».

espèces sonnantes et sur l'ongle, tin-tin! sans crédit ni délais!

— Est-ce si sûr que cela? ricanait le diable (car, mes amis, c'était, vous l'avez reconnu, le diable lui-même qui se proposait pour faire le pont).

— Sûr? Mais oui, sûr! Mais encore, faut-il savoir votre prix!

— Eh bien! voilà, répondit l'architecte infernal, je ne demanderai qu'une chose, ou plutôt je ne vous imposerai qu'une condition!...

Il se fit un long silence et le premier consul, à la dérobée, essayait, mais en vain, d'attraper de son regard le regard fuyant de son interlocuteur.

— Laquelle?

— La voici, écoutez bien : vous me donnerez l'âme de celui qui le premier franchira le pont que je vous construirai!...

— Aïe-aïe-aïe! songeait notre homme : nous y voilà, bien sûr!...

Et finaud, il se grattait la tête pour gagner du temps et en faire jaillir une idée. C'est qu'il avait charge d'âmes, le consul! Et l'affaire était d'importance pour la commune : d'un côté, il y avait l'intérêt et la renommée du pays; de l'autre, une âme perdue pour l'éternité! Pourtant il devait être possible de tromper le Malin,

pensait-il en fronçant les sourcils. En vain jeta-t-il un coup d'œil interrogateur du côté de son collègue : le second consul, lui, ouvrait des yeux grands et ahuris, des yeux remplis de crainte, car tout soudain, il venait de voir à qui ils avaient à faire; et c'est pourquoi il tremblait tant, tant que ses dents claquaient comme des castagnettes et que sa peau était devenue, tout à coup, pâle comme celle d'un mort. Le diable lui, souriait, en silence.

Après un long moment d'attente le premier consul, pensant qu'il fallait quand même répondre, répondit :

— Eh bien soit! J'accepte au nom des autres. Qui passera le premier sur le pont perdra son âme! Tu pourras, ô vilain démon, en faire ce que tu voudras. Accomplis ta promesse et nous remplirons nos conditions.

— As-tu bien réfléchi?

— Avez-vous, mon cher collègue, bien réfléchi, répéta le second consul en bégayant, à ce, à quoi, vous, nous, engagez?

— C'est tout réfléchi! Topez-là! J'y passerai moi-même le premier s'il le faut!...

— Topons-là!

Et le marché fut conclu en bonne et due forme.

Et quand il s'en fut allé de la maison commune, le

diable, notre premier consul se frottait malicieusement les mains l'une contre l'autre. Et en lui-même, il pensait :

– Oh! Oh! on t'aura bien!...

★

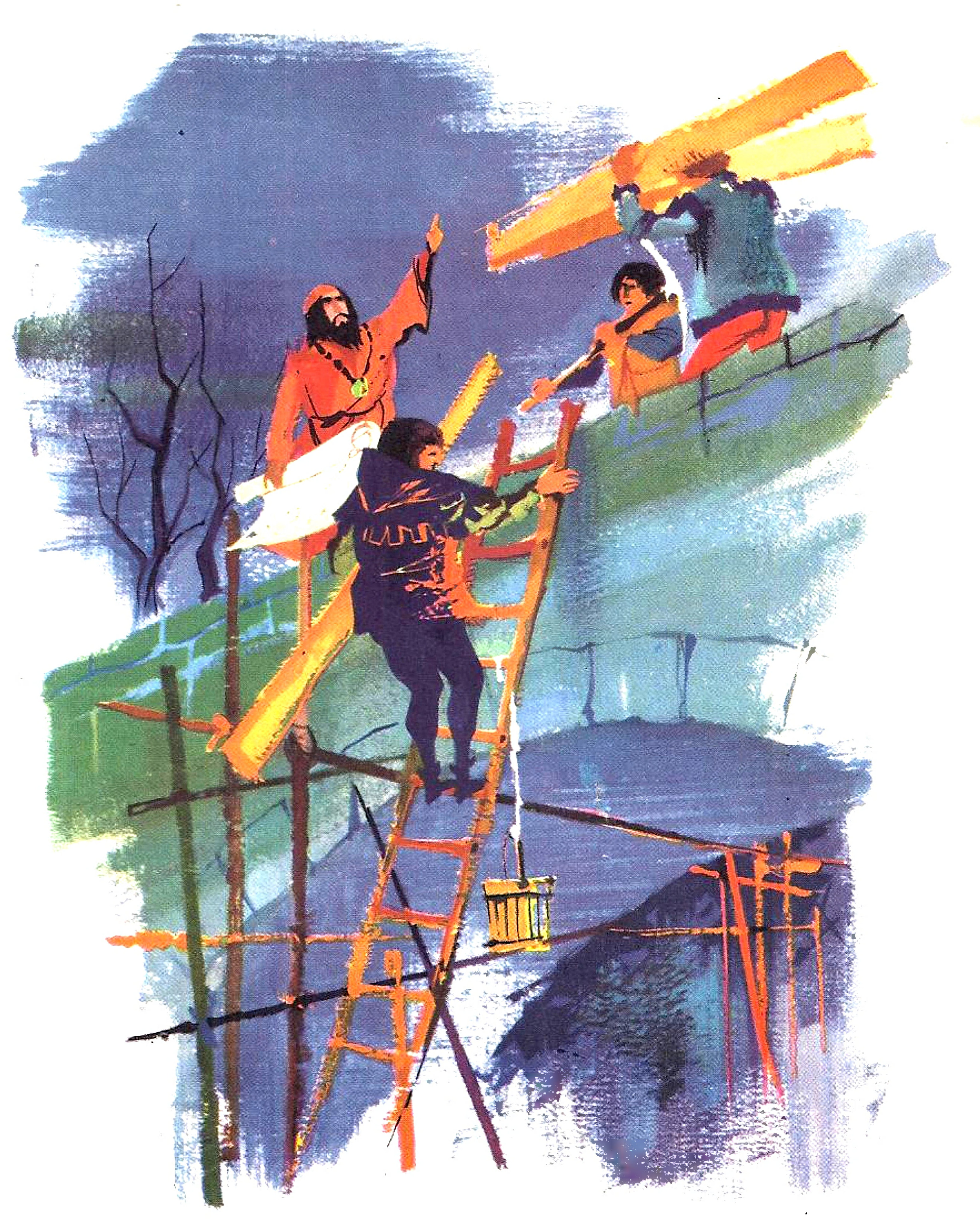
Le lendemain, l'architecte nouveau était là. Et avec lui, il y avait toute une bande de travailleurs : manouvriers, maîtres-maçons, charpentiers, tailleurs de pierre, appareilleurs. Ils étaient tous là, à pied d'œuvre, prêts à travailler, avec leurs bourgerons et leurs vestes de velours, avec leurs outils, massettes, aiguilles, bouchardes, fil à plomb, gamates et truelles, haches et scies : et des chèvres pour lever les pierres, et des brouettes pour les transporter! Le maître des œuvres, lui, avait toujours son lourd manteau de bure qui fleurait les flammes de l'enfer. Sur le roc aplani il traça des lignes, des droites et des courbes, avec l'équerre et le compas, de grandes et longues lignes. Et il y ajoutait des chiffres, des nuées de chiffres qui volaient tout autour et venaient se poser tout soudain, comme des mouches tourbillonnantes. Et ce ne fut pas long!

Alors les autres se mirent à l'ouvrage, singuliers ouvriers qui trimaient sans chanter, sans siffler comme font les joyeux compagnons qui « badinent de leur métier ». Les tailleurs de pierre, dans le flanc du rocher, aride et dur, dans le calcaire bleuté qui étincelait au

soleil, tirèrent de gros blocs. Et il fallait les équarrir avec la massette et l'aiguille. Pin! Pan! Les éclats de pierres volaient de-ci de-là; et sur la rive les moellons bien taillés par les appareilleurs et juste à la vraie mesure, bien qu'ils fussent tous différents, s'alignaient, prêts à prendre la place qu'il fallait. Un vrai chantier!... Les charpentiers, eux, avaient abattu de grands chênes, sur le serre, de ces chênes qui ont mille ans et peut-être plus, dont le cœur est dur comme pierre et résistant comme l'acier. Et ils construisirent en moins de deux, car ils étaient suprêmement habiles, une armature en bois qui devait soutenir les voussoirs et les sommiers. Et les haches sonnaient clair, ding! dang! en faisant éclater l'écorce et s'éparpiller au soleil des copeaux rutilants. Les maçons avaient fait le mortier : ils puisaient l'eau dans la rivière, avec un seau au bout d'une corde et ils gâchaient, à qui mieux mieux, la chaux et le sable fin. Ah! ils étaient habiles et lestes; mais ils travaillaient en silence et c'est pourquoi le chantier avait quelque chose d'étrange et d'anormal. Pensez, un chantier sans chansons, sans sifflets! On n'entendait que le bruit des outils : les massettes, les aiguilles, les bouchardes qui faisaient résonner gravement les lourds blocs, les pesantes pigasses qui fendaient le bois, les scies qui grinçaient et les pelles qui glissaient dans le mortier et les truelles qui le lançaient d'un geste sûr, en bonne place, plif! plaf! Étrange chantier quand



Le chantier avait quelque chose d'étrange et d'anormal... *Page 128*



Le chantier avait quelque chose d'étrange et d'anormal... *Page 128*

même! Plus étrange encore le maître des œuvres, le grand diable vêtu de bure, qui regardait ses ouvriers et vérifiait si l'ouvrage se faisait selon ses ordres.

Des habitants du pays, nul n'osait approcher, pas même les femmes curieuses, pas même ces gens qui critiquent tout et qui surveillent les travaux comme s'ils s'y entendaient et s'ils étaient les patrons : c'est que le chantier était étrange, aussi étrange que le maître des œuvres et que les ouvriers. Mais par contre, à cause de cela, si la curiosité était tenue enfermée au fond des âmes, l'anxiété n'avait cessé de torturer les cœurs.

— Ça va nous coûter cher!... disait l'un.

— Et nous serons ruinés!... ajoutait l'autre.

— Qui payera, pensait-on, qui payera ces hommes?

— Toujours les mêmes, répondaient les pessimistes, toujours les mêmes!

Mais cependant les gens raisonnables faisaient confiance au consul. Lui, il se tenait sur la cime du serre et de là il voyait s'avancer la besogne. Et il souriait d'aise, le brave homme; il souriait d'aise, parce qu'il le savait bien, lui, maintenant, qui payerait!



En moins de deux, vous dis-je, l'œuvre fut achevée; le soir même le pont était fini : un chef-d'œuvre d'audace

et de légèreté. Une arche unique et svelte et fragile d'apparence, mais construite en bonne pierre, une arche enjambait le lit profond de la rivière au-dessus du gourg négré, du gourg tourbillonnant. Une arche gracieuse et légère qui bondissait, semblait-il, de l'une à l'autre rive, qui se tendait comme un bras, prête à vous accueillir et à vous mener, sans fatigue et sans danger, de l'autre côté. Une arche comme jamais les Romains n'en construisirent, eux qui pourtant ont su faire le fameux Pont du Gard; ni les Égyptiens non plus, ces maîtres bâtisseurs qui ont élevé les Pyramides! Une arche fragile mais solide qui enjambait d'un saut le fleuve écumant, juste au-dessus du gourg profond et tourbillonnant. Deux plus petites, près d'elle, soutenaient la chaussée et le chemin à flanc de roc. En tout cas, le pont avait, en liant les deux berges, changé le paysage et tous les gens de l'endroit en restaient, de loin, éberlués et abasourdis! De loin, car nul n'osait approcher, surtout maintenant que l'œuvre était faite et qu'il fallait, pécaïre, payer la note! Le second consul en pâlissait d'effroi et d'appréhension.

Les diables, car vous avez bien compris que ces ouvriers étranges et si habiles étaient les compagnons du Satanas en personne, l'architecte vêtu de bure, le sinistre maître des œuvres aux yeux de rubis; les diables, donc, l'ouvrage faite, s'étaient tous retirés sur l'autre rive; et ils attendaient pour voir qui passerait le premier et

quel serait celui dont ils emporteraient l'âme, prix de leurs fatigues et de leur peine. Et le maître des œuvres était là lui aussi, appuyé sur le parapet; il attendait le paiement convenu, sinistre et ricanant.

Or le premier consul qui, on le murmurait du moins de bouche en bouche, s'était offert pour acquitter la dette, le premier consul n'était pas là!

– Pourvu qu'il n'ait pas fui, pensait tristement son collègue, le second consul, qui ne tenait pas à trinquer pour lui. Et déjà il tremblait, le poltron, d'avoir à payer de son âme, quand l'autre arriva...

Il s'avançait lentement, la conscience tranquille, guilleret, narquois et souriant. Il était coiffé de son chaperon rouge, son chaperon de cérémonie à glands d'or, et il avait revêtu sa toge noire où brillaient des parements brodés de fils d'argent. Il portait dans les bras un sac, un sac qui avait l'air bien lourd. Derrière lui marchait son chien, sur ses talons, comme quand il le menait à la chasse, la queue au vent, l'air comique et ahuri, comme un bon chien, bête et innocent, ahuri et comique derrière son maître, la queue au vent. Mais ce n'était pas tout. Après le chien venait, à cinquante pas en arrière, gardant bien les distances, le clergé, venaient le curé et le secondaire, portant le surplis et l'étole, calotte en tête et tête en bataille; et pour terminer cette procession, le clergeon lui-même, le fils du maréchal de l'endroit, le Pélou comme on lui disait; il portait le

seau d'eau bénite où trempait le goupillon. A les voir ainsi marcher, avec si fière allure, les gens reprirent haleine : le courage et la confiance leur étaient revenus et surtout le bon espoir de n'avoir pas à payer. Le second consul en poussa un long soupir de soulagement. Par contre, le grand diable vêtu de bure, quand il les vit s'avancer eut un frémissement : la vue de deux surplis blancs et des calottes en bataille, l'odeur de l'eau bénite aussi, tout cela ne lui disait rien qui vaille. Il s'en vint cependant jusqu'au milieu du pont.

— Il faut payer, dit-il, et tenir la promesse : qui le premier franchira le pont doit nous livrer son âme!

— Nous allons te payer, répondit le premier consul. Attends!...

Et ce disant, il avait posé le sac à terre; il en sortit une vieille « sartan », une poêle à châtaignes, toute percée de mille yeux malicieux; il l'attacha à la queue de son chien, innocent, ahuri et comique, et d'un grand coup de pied, en moins de deux, il vous expédia l'animal et l'engin, sur la chaussée du pont. Le chien, hurlant et ahuri, prit la course. La « sartan » derrière lui en rebondissant sur les pavés tout neufs, faisait un bruit, mes enfants, un bruit de tous les... diables! et rapide comme l'éclair, grondant comme le tonnerre, le chien passa entre les jambes du grand diable vêtu de bure et en quelques sauts, il eut franchi le pont, le premier!

avant même que les diablotins sur l'autre rive, aient eu le temps de l'entrevoir.

— Paye-toi avec son âme! cria le premier consul. Et grand merci!

Et la foule de rire, de rire. Et ris que tu riras! Tous ces gens, ces bonnes gens, ces gens pusillanimes et couards, maintenant, ils riaient à gorge déployée comme des héros d'Homère ou de l'abbé Favre [1].

Le plus fort, c'est que ceux qui riaient le plus, c'étaient justement ceux qui avaient eu le plus de peur ou ceux qui, sous cape, avaient âprement critiqué le premier consul, les mauvais coucheurs et les pessimistes, les critiqueurs et les poseurs de bâtons dans les roues; car c'est toujours et partout pareil; et les gens d'autrefois ressemblaient fort à ceux d'aujourd'hui.

Les diablotins avaient escaladé le flanc de la montagne. Et voici qu'ils s'étaient mis à lancer sur le pont de gros quartiers de roc, des blocs immenses qui tombaient dans la rivière, floc, flac! Mais en vain : le pont était trop solide et trop bien bâti! Aussi l'infernal architecte en bavait-il de rage. Mais on se moquait bien de ça! Bave, tu peux toujours baver, messire le diable! Et c'est alors que ces Messieurs du clergé entrèrent, si l'on peut dire, en danse. Le goupillon en

---

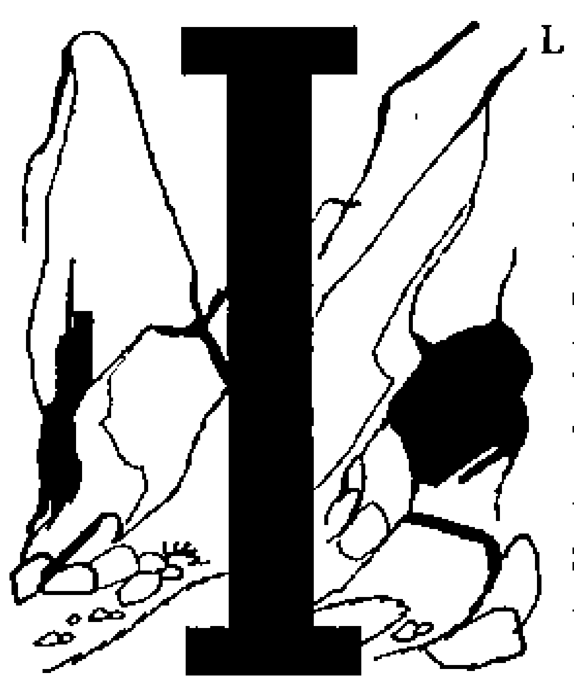
[1] Poète occitan du XVIII[e] siècle, fort célèbre en Languedoc et qui a laissé une parodie de l'Odyssée d'Homère en vers burlesques.

tout cas s'en donna : et je t'asperge par ci, et je te bénis par là! Tant et si bien qu'il en fallut démordre et que les misérables démons, en déroute, dupés pour cette fois s'en allèrent plus loin chercher à attraper des âmes et à moins de frais. On dit qu'ils allèrent à Pampelune, ville de perdition; mais c'est peut-être une médisance!...

Quant au grand diable vêtu de bure, il fit, sous l'effet de l'eau bénite un suprême plongeon, juste au-dessous du pont, dans le gourg négré, le gourg profond et tourbillonnant. Il y est encore, mes amis, mais vaincu et puni, désarmé et sans force. Aussi plus jamais n'entendit-on parler de lui. Et quand les pèlerins qui allaient à Rocamadour ou bien à Compostelle passaient par là, ils regardaient, du haut du pont, en toute sécurité, le fleuve tourbillonnant en glauques remous dans le gourg, le « Gourg du Diable »; puis, ils passaient en faisant le signe de la croix, tranquilles comme Baptiste.

Le pont, lui, est toujours là, mes amis, à la sortie des gorges de l'Érau, superbe malgré les ans et magnifique dans le paysage. Si vous passez par là, allez le voir. Et les habitants d'Aniane ou de Saint-Guilhem vous raconteront, si vous voulez les entendre, la mirifique histoire de leur vieux pont, l'histoire du Pont du Diable.

Cadet Briscambille
ou
le Trésor de Substantion



IL y a non loin de Montpellier, près du village de Castelnau, au bord du Lez qui est un petit fleuve aux eaux calmes et tranquilles émaillées des larges feuilles ou, en la saison, des larges fleurs blanches des nénuphars, il y a, dis-je, un site que l'on appelle Substantion.

Autrefois la Voie Domitienne, qui reliait la Province romaine à la Narbonnaise, passait par là : elle franchissait le Lez par un gué, et continuait, sur l'autre rive, vers Cessero, Béziers et Narbonne.

Un poste militaire était, dit-on, établi sur les rochers qui dominent le fleuve, pour garder le passage : un simple poste, sans doute, un relais : quelques soldats,

des marchands, une auberge, et dans les pins et les euzières de la garrigue un temple de Mercure avec un autel.

Souvent les paysans en déchaussant leurs vignes, en enlevant les cailloux et les rochers de la garrigue pour «faire» de la terre, ont trouvé, par là, des pièces de monnaie. Et de longue date, le chemin vicinal qui a remplacé la voie romaine s'est appelé le chemin de la monnaie, «camin de la moneda».

De longue date aussi est née cette légende qui dit que dans la nuit de la Saint-Jean d'été, à minuit, s'ouvre le roc de Substantion, s'entr'ouvre le cours du Lez. Et alors aux intrépides, aux cupides, aux aventuriers de tout poil, aux avares de toute «mena», s'offre un chemin parmi l'onde même, un chemin qui permet d'accéder, par la fente du rocher, à une caverne merveilleuse remplie d'or et d'argent, remplie de pièces de monnaie de toute sorte, de toute espèce, de toute valeur, remplie de trésors fabuleux et inestimables. Qui veut en prendre n'a qu'à se baisser, qui veut s'enrichir, n'a qu'à remplir ses poches. Mais il faut faire vite, vite, très vite, car on n'a qu'une heure pour faire son affaire et le roc se referme. Tant pis pour ceux qui se sont laissé hypnotiser par l'éclat mirifique de toutes ces richesses!... Ils restent enfermés dans la ténèbre épouvantable de l'abîme mystérieux et, comme vous le pensez, leurs âmes, leurs âmes attachées aux biens de la terre,

leurs âmes d'avaricieux et de présomptueux deviennent pour l'éternité la proie du Démon, du Démon qui ouvre la porte et qui... la referme vite, vite, très vite sur ces malheureuses victimes.

C'est du moins ce que dit la légende.

En tout cas, dans un vieux manuscrit du temps on trouve la preuve de sa véracité; un vieux manuscrit du temps, écrit dans la belle et claire prose occitane, dans la belle et claire langue du dialecte montpelliérain, un vieux manuscrit du temps, contemporain et frère sans doute du « Petit Thalamus » ([1]) conservé aux archives municipales, où l'on peut lire la merveilleuse et fantastique histoire de Cadet Briscambille.

Cadet Briscambille, lui, a failli être la victime du Trésor de Substantion; Cadet Briscambille, lui, a pu pénétrer, un soir de Saint-Jean, dans le Roc de Substantion et il a pu en ressortir; Cadet Briscambille, lui, a pu parler de ces fabuleuses et étonnantes richesses, comme témoin oculaire; Cadet Briscambille...

Mais au fait, tenez, la voici son histoire, telle qu'elle est, sur le vieux manuscrit du temps, où vous pourriez la lire, écrite dans la belle et claire prose occitane, dans la belle et claire langue d'Oc que l'on parlait à Montpellier à l'époque de Jacques Cœur ou de Saint-Roch.

([1]) Contient la chronique des événements qui se sont passés dans la ville.

*

Cadet Briscambille était un pauvre étudiant en médecine, un étudiant bien pauvre.

Il était venu de son Vivarais natal, avec un misérable petit baluchon au bout de son bâton ferré, avec une belle et noble confiance dans la vie et dans l'avenir, avec de splendides illusions et aussi, il faut le dire, avec un désir, louable, il est vrai, quoiqu'il fût peut-être un peu trop violent, de sortir de la crasse et de la misère où il était né.

Sachant lire, écrire, compter, chanter au lutrin, nanti d'un bout de latin que lui avait appris le curé de son village, Cadet Briscambille était, en cette année de grâce 1451, un bel et solide gaillard de vingt ans. Il aurait été pimpant si ses habits avaient été neufs et plus riches; mais au demeurant, il ne laissait pas d'être agréable avec ses cheveux noirs et bouclés, avec son clair sourire et ses yeux pétillants de jeunesse et d'intelligence.

Beau parleur, sachant moduler sa pensée avec l'expression du visage et force gestes, poète à l'occasion, batailleur le cas échéant, mais pas du tout mauvais garçon ni chercheur de vilaines querelles, bref c'était un bon et brave jeune homme, ce Cadet Briscambille qui était venu de son Vivarais natal, en cet an de grâce

1451, pour se faire immatriculer sur le registre de l'École de Médecine de la célèbre Université de Montpellier.

Sa mère était veuve. Elle se saignait aux quatre veines, la pauvre femme, pour envoyer, tous les trimestres, un peu d'argent : une livre, onze sols, huit deniers, le montant de la pension et une lettre qu'elle faisait écrire par le barbier du village. Le tout était apporté, à la date dite, par Gustou le muletier qui, tous les mois, avec ses « saumes » chargées d'épices, de confitures, d'électuaires et des produits de toutes sortes dont on trafiquait à Montpellier, montait jusqu'en Auvergne et repassait par le même chemin pour prendre une nouvelle cargaison.

En retour Cadet Briscambille, par le même moyen, faisait tenir à sa maman une lettre aimable et affectueuse dans laquelle il parlait de son travail et de ses progrès.

La première année, il en fit, des progrès, et les lettres n'étaient point mensongères. Cadet fut un « escolan » parfait, studieux, ponctuel, assidu, appliqué : il ne manqua aucun des cours du Grand et du Petit Ordinaire.

Sa logeuse, Mos de Bellas, une vieille femme barbue et un peu crasseuse, ne pouvait aux commères du quartier, ses voisines, que faire l'éloge de son « scholaris », comme elle disait.

Ah! s'il étudiait, Cadet Briscambille! La nuit, le jour, le nez toujours fourré dans les livres, la plume à

la main, herborisant dans la garrigue du Crès ou à travers les prairies de Lattes, les dimanches et les jours de fête, il trouvait encore le moyen de donner le reste de son temps à un « apothicari » du Cannau, « maistre » Laurent Murcià, catalan et Marran d'origine et de secte. Dans l'arrière-fond de la boutique, Cadet s'initiait sous lui à la pharmacopée, à la préparation délicate et subtile de l'altermès et de la thériaque et aussi à la concoction, distillation et confection de parfums, sirops et « autres artifices de sucre » dont raffolaient les malades et les délicats.

Ainsi se passa la première année.

La première année, car...

Il est difficile à un jeune homme de rester sage!

Cadet Briscambille, pour son malheur, un soir, veille de Noël, suivit ce coquin de Jaufré Lauriol — ce Jaufré Lauriol avait toujours les poches et l'escarcelle bourrées de pistoles, car son père En Jaumes Lauriol était un des plus grands « mercadiers » de la cité commerçante et ses galées lui rapportaient des épices et de l'or! — il suivit donc, pour son malheur, ce grand coquinas de Jaufré Lauriol à la taverne de maître Garrigue; une taverne mal famée s'il y en avait, où fréquentaient les « escolans » paresseux et pourris d'argent.

Là certes, tintaient les dés sur le bois poisseux des tables, tintaient clair les dés, lancés par des mains

expertes; là certes, sonnaient les belles pièces d'argent et d'or, sonnaient clair les belles pièces qui passaient des mains naïves d'un béjaune aux mains expertes d'un maître juré filou.

Cadet Briscambille pour son malheur, ce soir-là, veille de Noël, suivit ce coquin de Jaufré Lauriol, à la taverne de ce grand brigand de maître Garrigue!

Et juste ce matin-là, il avait reçu l'argent de sa pension : une livre, onze sols, huit deniers, et une lettre de sa pauvre veuve de mère, une lettre pleine de bons conseils, et de sages avertissements.

— Surtout, mon cher Cadet, sois prudent; sois toujours obéissant et assidu. Tu sais combien tu me coûtes et tous les sacrifices que je m'impose pour toi!...

Ah! oui! les sacrifices, pécaïre!...

Cadet Briscambille, ce soir-là, perdit aux dés, en un instant, la livre, les onze sols, les huit deniers de sa pension. En un instant, non! mais presque : tout juste le temps, en trois coups heureux, de « plumer » son adversaire, et en trois autres coups, malheureux, de se faire « plumer » sans espoir de revanche.

Et ce Jaufré Lauriol qui, maintenant entre deux vins, lui prodiguait des conseils et lui enseignait, trop tard hélas! un maître coup infaillible, qui permettait d'amener à chaque fois les as.

— Tu vois, disait en rotant l'ivrogne, tu vois, Cadet, tu-u v-vois...

Cadet avait encore assez de sens pour ne rien voir que le vilain mauvais tour de méchant garçon qu'il venait de faire.

Contrit et dolent, il rentra chez Mos de Bellas, l'oreille basse et un peu rouge de confusion.

Il lui fallait pourtant payer la pension.

Il emprunta, du côté de Castel-Moton, à un certain usurier peu recommandable qui demandait du denier cinq.

Et il emprunta non seulement l'argent de la pension mais encore assez pour prendre sa revanche.

Ah! cette revanche! Il perdit tout une fois encore.

Alors il se remit courageusement au travail : il avait trois mois devant lui; il jugeait que c'était assez pour se rattraper.

Il se rattrapa. Mais pour aider davantage « maistre » Laurent Murcià, il fut obligé de négliger un peu le Grand Ordinaire : il manqua d'abord une fois, puis deux, puis trois.

Bientôt on ne le vit plus!

On le voyait par contre chez maître Garrigue, faisant sauter les dés comme un vieil habitué de la maison, avec de l'argent qui venait en droite ligne de Castel-Moton, ou qu'il empruntait, sans pudeur, à ce gusas de Jaufré Lauriol. C'était toujours pour prendre sa revanche et pour se rattraper!

Et suivant le hasard de la chance, vous l'auriez vu attablé avec son inséparable Jaufré Lauriol, devant un bon repas : saucisson de montagne, poularde bien rôtie, civet cuit à point ou ces « manouls » (1) dont maître Garrigue avait le secret, le tout arrosé copieusement de vins de Mirevault ou de Picpoul. Ah! elles étaient loin les ratatouilles de Mos de Bellas! Par contre d'autres fois, seul et triste comme un bonnet de nuit devant un petit verre de vin avec lequel il arrosait son pain dur, il méditait amèrement sur les revers de la fortune en écaillant une sèbe blanche.

Quand la pension arriva, au mois de Mars suivant, il avait justement, par une rafle d'as, empoché une petite somme rondelette.

Il aurait dû payer ses dettes; ou du moins donner à Mos de Bellas l'argent de sa chambre et de sa pension.

Il aurait dû...

Mais parce qu'il avait quelques pistoles, il se dit qu'il avait le temps. Il croyait, le pauvre, avoir la fortune de Jacques Cœur!

Trois jours plus tard, sa bourse était vide, vide, vide.

Et le pauvre cadet était dolent et contrit.

Il emprunta de nouveau.

Vous pensez bien qu'à ce train, il ne pouvait aller bien loin.

---

(1) Paquets de tripes.

Et ce brave et bon garçon chercha d'autres moyens de grossir son pécule.

Chez « maistre » Laurent Murcià, suivant les préparations, il chipait des rognures : sucre de Candie, noix muscade, myrobolan de l'Inde, rhubarbe de Chine, scammonée de Syrie et « autres épiceries ». Il revendait cela en cachette à un misérable « pébrier » du marché qui le lui payait d'ailleurs fort peu, bien qu'il le revendît fort cher.

Mais ces profits étaient maigres. Et les emprunts croissaient d'autant.

Et ce brave et bon garçon sentait bien qu'il ne s'en sortirait pas de sa misère. A moins d'un miracle, d'un miracle auquel d'ailleurs il ne croyait guère...

Aussi était-il en proie à de cuisants remords.

— Surtout, mon cher Cadet, sois prudent; sois toujours obéissant et assidu. Tu sais combien tu me coûtes et tous les sacrifices que je m'impose pour toi...

Au souvenir de sa pauvre veuve de mère qui se saignait aux quatre veines pour lui, misérable et indigne, il pleurait, le pauvre Cadet, car c'était malgré tout un brave et bon garçon.

Un jour en passant devant l'église Saint-Firmin, il assista à un spectacle qui lui donna fort à réfléchir et qui lui fit froid dans le dos, jusqu'aux moelles.

Un pauvre vieil homme était amené par des archers.

En tête du cortège marchait le sous-bayle. La foule suivait et s'assembla, grouillante, criante, devant le « verrouil » de Saint-Firmin. Les archers la tenait éloignée avec leurs pertuisanes.

Cadet regardait et écoutait.

— Il n'a pas payé ses dettes, disait une bonne femme à une autre commère. Il paraît qu'il doit plus de cinq cents pistoles à Messire Carabasse, le « pébrier soubeyran! [1] »

— Et Messire Carabasse est intraitable! ajouta un bourgeois à l'air effaré qui roulait de gros yeux dans une face de lune.

Cependant le pauvre vieil homme était attaché au fameux « verrouil » de Saint-Firmin. Et là, devant le portail de l'église, les gens de justice lui enlevèrent, sans pudeur, ses « brayas » et on les lui mit sur la tête. Et le malheureux débiteur, appuyé contre la porte de l'église, tendait le dos à son créancier, son pauvre dos tout maigre de débiteur insolvable; et, selon la formule, il disait d'un ton piteux :

— Paga-te d'aqui! Paie-toi de là!

Messire Carabasse s'était fait représenter pour cette opération par un de ses intendants, un fort et grand gaillard qui avait des bras, des bras, Seigneur! Et je

(1) Importateurs d'épices, propriétaires de navires et d'entrepôts, ils faisaient le « gros ». — Tel était Jacques Cœur.

vous prie de croire que la bastonnade ne fut pas pour rire.

Le malheureux supplicié poussait des cris pitoyables, de longs cris qui faisaient, dans la foule, selon les tempéraments, rire les uns, serrer les dents aux autres.

Notre Cadet Briscambille, croyez-le bien, était de ces derniers. Il sentait, en imagination, sur son dos, des meurtrissures si cuisantes qu'il abandonna la place, penaud et pâle, en songeant aux cinquante pistoles qu'il devait à l'usurier de Castel-Moton, à ce diable de maître Garrigue et à ce Satanas de Jaufré Lauriol qui était sa perdition.

Cela acheva de le rendre sage. Mais encore fallait-il sortir du mauvais pas dans lequel il s'était mis.

Le lendemain, 23 Juin, il recevait l'argent de sa pension : une livre, onze sols, huit deniers, et une nouvelle lettre :

— Je pense, mon cher Cadet, que tu es toujours aussi sage, aussi obéissant, aussi appliqué. Si tu savais combien j'ai dû me priver pour t'envoyer cette somme!...

La situation ne pouvait plus durer : il fallait en sortir et en finir.

Il prit une résolution de désespéré : il irait avec cette misérable somme, essayer de gagner les cinquante pistoles qu'il devait. Après, ce serait fini, bien fini! Il le jurait par tous les saints du Paradis : de sa vie, il ne

toucherait un dé; de sa vie, il ne mettrait les pieds dans la taverne de ce maître Garrigue du diable!

Ce soir-là, il y avait beaucoup de monde dans les rues de Montpellier. Les bonnes gens étaient sortis pour voir les feux de la Saint-Jean que l'on allumait sur tous les «plans» de la ville : sur le plan de l'Huile, sur le plan de l'Olivier, sur le plan de l'Herberie, sur le plan du Palais, sur toutes les places, devant toutes les portes, au faubourg de Lattes, au faubourg Boutonnet, au faubourg des Carmes, partout brillaient et pétillaient les feux de joie, clairs et vifs, dans la chaude nuit d'été, sous les étoiles.

Et la jeunesse s'en donnait; surtout les «escolans», ceux de la Faculté de Droit venus de la tour Ste-Eulalie, ceux de la Faculté des Arts, ceux de l'École de Médecine.

On saute dans le feu qui flambe haut, dans la fumée qui aveugle. On saute et on crie. Et les filles hardies retroussant leurs longues robes, les filles hardies et rieuses, sautent avec les garçons dans le feu vif et clair, qui pétille comme leurs rires et comme leur jeunesse.

Ce soir-là, partout dans la cité brûlaient les beaux feux de la Saint-Jean; partout, c'étaient des rires et des cris et des chansons.

Cadet Briscambille aurait pu faire comme les autres et, oubliant ses soucis d'argent, aller se mêler à ces bandes folles et joyeuses.

Mais il sentait dans sa maigre petite bourse les quelque pièces de monnaie par lesquelles il avait résolu de se racheter.

Il préféra aller chez maître Garrigue.

Et tandis qu'il poussait la porte d'un geste rude et résolu, il tâtait dans sa ceinture les petits dés dont il espérait son salut.

Une livre, onze sols, huit deniers! Allez donc avec ça conquérir le monde, c'est-à-dire, en l'occurrence, gagner cinquante pistoles!

Il eut un sourire vainqueur quand il aperçut, dans le fond de la salle basse, assis à une table solitaire un étranger, une tête inconnue en ces lieux, la tête d'un béjaune, sans doute, qu'il serait facile de duper, s'il avait de l'argent et si on aidait un tant soit peu la chance, avec le maître coup de ce gusard de Jaufré Lauriol.

Et justement, Jaufré Lauriol, à sa place habituelle, clignant de l'œil, d'un air entendu, désignait de la tête le pauvre homme qui serait si facilement tondu.

Le tout était d'amener ce «gavach» à jouer.

Cadet sortit les dés de sa ceinture : il les faisait glisser d'une main dans l'autre, il les faisait cascader, dans un cliquetis d'os; il les agitait dans ses mains fermées.

Et sur la table, les dés roulèrent.

Une partie fictive fut entamée, au milieu des cris et des exclamations.

– Je t'amène un as!

– Rafle de bidet!

Quelques instants plus tard, maître Garrigue se vint planter devant les joueurs. Et de pousser des « Ah! » des « Oh! »...

Et les dés claquaient comme des castagnettes, dans une folle sarabande.

– Aïe! cadedis!

– Santafieu!

L'inconnu s'était levé. Il avait la démarche lourde et embarrassée : c'était bien un « gavach » descendu de sa montagne. Pourtant, l'homme, au visage maigre et décharné, aux lèvres minces avaient des yeux qui glissaient, qui fuyaient quand on essayait de les attraper du regard, des yeux qui glissaient, qui fuyaient comme une anguille vous glisse des mains, vous fuit entre les doigts, insaisissable.

Il finit par s'attabler à la place de Jaufré Lauriol.

Et la partie commença.

Il fallait d'abord inspirer confiance à l'inconnu. Et Cadet essayait de perdre un peu : c'est la bonne tactique.

Par malheur, pas moyen!

Au premier coup Cadet amena les as.

Au second coup, il amena encore les as.

Au troisième coup, les as.

Et encore les as : on aurait dit que les dés étaient pipés.

Cadet en avait presque honte.

— Mes dés sont francs, je vous assure, soufflait-il, en ramassant d'un revers de main, les bonnes et belles pièces d'argent qui tintaient clair.

— Continuons, jeune homme, se contentait de répondre l'autre.

Et il perdait toujours. Après les pièces d'argent, ce furent les pièces d'or.

— Mes dés sont francs, je vous assure!

— Continuons, jeune homme!

Maintenant, Cadet avait devant lui un tas étincelant et rutilant, un tas cascadant et tintant. Jaufré Lauriol en était tout ébahi. Maître Garrigue en verdissait, malgré lui, de jalousie.

Cadet estimant qu'il avait plus que son compte et qu'il avait dépassé largement les cinquante pistoles, cherchait un prétexte pour arrêter le jeu, couper court à la partie.

Mais son adversaire, impertubable, se contentait de dire :

— Continuons, jeune homme! continuons!

Et ses yeux brillaient, comme des yeux de félin; on n'aurait su dire si c'était de dépit, de rage ou de fièvre, de la fièvre du jeu qui vous empoigne et vous serre le cœur.

Et les heures passaient.

Depuis longtemps déjà les feux dehors s'étaient éteints, la foule dispersée.

Depuis longtemps déjà les habitués de la taverne étaient partis.

Depuis longtemps déjà maître Garrigue lui-même, craignant d'attraper de male rage une jaunisse, s'était retiré au coin de son feu.

Jaufré Lauriol effrayé par une si grande chance avait préféré s'éclipser...

Et à la lueur du «calel» fumant qui tremblotait, à la lueur du feu qui projetait de grandes ombres sur les murs, les pièces d'or et d'argent, les écus, les pistoles, les doublons reluisaient, en s'entassant, reluisaient de mille éclairs, de mille paillettes pétillantes comme un filet que l'on sort de l'eau et où s'agitent mille vairons frétillants...

Et Cadet sans scrupules, amassait, amassait.

Soudain, la chance tourna, comme le vent.

– Bah! se disait-il.

Le tas qu'il avait devant lui le rassurait.

Mais maintenant, c'était l'autre qui amenait les as.

Et il raflait, à grands coups, le gain du pauvre Cadet qui commençait à pâlir, à suer, à frémir, à trembler.

Maître Garrigue était revenu pour voir ce coup merveilleux de chance; et il se mit à verdir, malgré lui, d'appréhension, au souvenir des dix pistoles que lui devait ce misérable petit vaurien de Cadet Briscambille qui était bien capable de ne point les lui rembourser.

Cadet, lui, ne voyait plus rien que les dés maléfiques qui roulaient, roulaient dans une terrible sarabande. Son cœur battit la chamade, quand il fut obligé de jeter sur le bois de la table, non plus des pistoles, des écus, mais de vulgaires sols de bronze.

Et l'autre, une fois de plus, fit sortir les as.

Pauvre Cadet, les « tressusors » (1) l'attrapèrent lorsque, désespéré et vaincu, il joua la dernière petite pile qu'il avait faite, de ses doigts fébriles, avec les huit deniers, les huit derniers deniers de sa pension.

Les dés roulèrent sur la table, lancés d'un geste mal assuré.

— Cinq et six!

L'inconnu se mit à sourire. Il ne s'était jamais départi de son calme, et ses yeux brillaient toujours : mais maintenant on aurait pu dire que c'était de joie et de cupidité.

— Rafle d'as!

---

(1) Sueurs froides.

Cadet faillit perdre le sens. Ses yeux papillotèrent. Un grand désespoir l'envahit, glaçant tout son sang, dans ses veines, glaçant son cœur dans sa poitrine.

Dehors à la porte, on frappa : le guet.

C'était fini, bien fini!

Maître Garrigue aux deux joueurs fit signe de sortir. Et l'inconnu glissait les huit misérables deniers de bas billon, dans son énorme escarcelle où rutilaient, étincelaient, brillaient mille pièces d'or, mille pièces d'argent, dans un cliquetis narquois comme un rire.

Et ils furent dehors, dans la rue étroite.

Au ciel, brillaient les milliers de sourires des étoiles et la lune, là-haut, toute blanche, semblait tinter, comme un magnifique doublon.

Cadet restait silencieux et morne; pour un peu, il eût pleuré, car il était au fond un brave et bon garçon.

L'inconnu lui tapa sur l'épaule.

Sa voix était sèche et dure; il essayait de la rendre douce et rassurante.

— Mon garçon, disait-il, je vois que tu aimes l'argent : si je te donnais le moyen de devenir riche, tout de suite, riche, riche comme Crésus!

Cadet Briscambille haussait les épaules.

— Tu as encore le temps, jeune homme, de devenir riche, ce soir, riche, riche comme Crésus!... Tu as

encore le temps!... Mais il faudrait faire vite, vite...

Et dans l'ombre de la rue, sous les milliers de sourires des étoiles, sous l'éclat d'argent de la lune qui roulait comme un magnifique doublon, dans le ciel, l'inconnu continuait, grillant de livrer, à Cadet, un merveilleux secret.

— Si tu es hardi, courageux, tu peux, mon garçon, être riche, riche, riche comme Crésus, et tout de suite...

Hardi? Courageux? Cadet Briscambille serait allé, ce soir-là, s'il l'avait fallu, jusqu'au bout du monde.

— Si tu n'as pas peur des esprits, si tu as assez en ton âme, le goût de l'or, la passion de l'or, tu peux, mon garçon, être riche, riche, riche comme Crésus, et tout de suite...

Peur des esprits? Cadet Briscambille aurait, ce soir-là, s'il l'avait fallu, tant sa soif, tant sa faim de l'argent et de l'or étaient grandes, il aurait, dis-je, vendu son âme au diable, Cadet Briscambille.

— Santadi!

Et l'autre de lui expliquer la chose.

Ça n'était pas un mystère; tout le monde le savait. Mais voilà, souvent, ce que tout le monde sait, peu de gens le font, peu de gens ont le courage de le tenter.

Il y avait sur les bords du Lez, près de Castelnau, le Roc de Substantion. Dans cette nuit de la Saint-Jean,

le Roc allait s'ouvrir comme une grenade mûre. Et dedans, il était garni, comme une grenade de milliers de grains, d'un amoncellement prodigieux d'or, d'argent, de pierres précieuses, de diamants. C'était le Trésor fabuleux de Substantion.

– Le trésor de Substantion! murmurait Cadet Briscambille.

– Le trésor de Substantion! répétait l'autre.

– Seulement, continuait-il, il fallait faire vite, car on n'avait que le temps, une fois arrivé dans les souterraines galeries, de choisir, saisir et ressortir; et encore fallait-il retrouver son chemin, dans les ténèbres de la nuit. Une heure après, le Roc de Substantion se refermait... Et c'est pour cela que l'on n'avait jamais plus entendu reparler de ceux qui avaient choisi ce moyen de faire fortune.

L'inconnu, ce disant, avait des yeux encore plus brillants que les étoiles; son rire sonnait clair comme du métal fin; et sonnaient dans son escarcelle, sonnaient les mille pièces d'argent, les mille pièces d'or que Cadet avait eues entre ses doigts, que Cadet avait palpées, avait maniées, avait cru posséder.

Aussi le malheureux fut-il pris d'un tel désir, d'une telle frénésie que pénétrer dans le Roc, parcourir les magiques galeries, choisir et saisir dans les tas merveilleux et revenir avant la fin de l'heure, dans les ténèbres de la nuit souterraine, que tout cela lui parut

aussi facile que piler du poivre dans le mortier, que peser trois grains d'ellébore sur le trébuchet de Laurent Murcià, son «apothicari» de maître.

Il sortit de la ville close, par une petite poterne, du côté de la Salle l'Évêque, par où passaient les «escolans», la nuit, quand ils allaient déterrer dans le cimetière des Augustins un mort fraîchement mis en terre pour en faire la dissection.

Et bientôt, il courait sur le chemin de Nîmes, au bord du Lez. Il courait dans la chaude nuit de la Saint-Jean, la nuit chaude et douce, sous les milliers de sourires des étoiles, sous l'éclat d'argent de la lune qui roulait comme un magnifique doublon.

Et quand il arriva sur le chemin de l'Aigue-longue, au bord du fleuve, en face du fameux rocher, il n'était pas minuit. Tout était calme et silencieux sous les milliers de sourires des étoiles et sous l'éclat d'argent de la lune qui roulait, dans le ciel, comme un magnifique doublon.

★

Tout était calme et silencieux, dans la nuit douce et chaude de Juin : la rivière coulait paisiblement; le Roc était immobile; la campagne endormie. On n'entendait que la chanson des rainettes et, parfois, le plon-

geon d'un rat d'eau qui chassait, au bord des rives ténébreuses.

Sur la surface de l'eau, le long reflet d'argent de la lune étincelait comme les pièces dont il avait encore la vision magique devant les yeux.

Un petit coup de brise soudain vint casser le reflet en mille éclats qui clapotaient sur la rive. Les vergnes, secouant leurs feuilles, frissonnèrent dans un bruit métallique.

Cadet Briscambille attendait, tout yeux et tout oreilles, anxieux un peu, mais serrant les dents tant il était résolu.

Il n'attendit pas longtemps.

Voici que soudain, sans fracas et comme s'il glissait, le Roc s'entr'ouvrit : une longue fente qui béait, pleine de lumière dorée, pleine d'une lumière qui semblait pétiller, mais sans bruit, comme celle d'un immense foyer, éclairant au loin la nuit. Au même instant, l'eau se partagea : un profond et large sillon qui semblait l'avoir divisée. En amont, son cours arrêté paraissait figé en mille gouttelettes immobiles, qui brillaient comme des perles précieuses; en aval, l'eau s'écoulait encore, dans un léger clapotis.

Et maintenant un chemin laissait à nu les algues, les galets et la vase durcie soudainement, et desséchée. De chaque côté, les longues tiges des nénuphars étaient

restées toutes droites et dans chaque fleur renversée, sous les larges feuilles, brillait comme une petite étoile.

Cadet croyait rêver. Il se frotta les yeux, puis regarda : autour de lui la campagne était calme et endormie; les effluves de la garrigue, la senteur des pins et de la «pote» ([1]) se répandaient dans la brise. Debout, tout frémissant, il piétinait sur le bord d'une plante de « mentastre » : et l'odeur prenante de la menthe emplit ses narines.

Il n'était pas au bout de son étonnement.

Une forme vêtue de blanc comme un pénitent, semblait flotter près de l'ouverture, une forme diaphane et comme immatérielle.

« L'esprit! » se dit Cadet, dont le cœur soudain s'était mis à battre.

Or une voix caverneuse et rauque, une vieille voix quasi rouillée résonna soudain, dans le silence bleuté de la nuit.

— De la part du Grand Venant! Qui veut de l'argent?

Pauvre Cadet, il sentait ses jambes fléchir sous lui, ses cheveux se dresser sur sa tête! D'un geste machinal, il se boucha les oreilles.

— De la part du Grand Venant! Qui veut de l'argent?

Elle venait du tréfonds des profondeurs du roc entr'-

([1]) Thym.

ouvert; elle venait d'outre-tombe; elle venait de l'enfer.

Mais Cadet se ressaisit vite, en songeant à ses dettes, à toutes ces pièces d'or, d'argent qu'il avait vues, qu'il avait eues entre ses doigts, ce soir-là même.

– Être riche, riche, riche comme Crésus!

Et dans un élan, il se mit à crier, de toutes ses forces, la formule que lui avait apprise l'inconnu :

– Baille m'en! Baille m'en!

Ce disant, il s'était élancé vers l'entre-bâillement du roc, vers le spectre qui s'agitait comme une fumée, se gonflait, s'élançait, s'abaissait comme un linge qui sèche et que secoue le vent.

Quand il fut sur le seuil, la forme vêtue de blanc avait disparu.

A l'intérieur, c'était, dans une longue galerie étroite, un jaillissement de lumière, vif et chaud. Un sentier poussiéreux, de limon sec et jaunâtre, se glissait entre des végétations fantastiques de pierre, entre les mille ornements surnaturels de l'eau et du calcaire. Parfois, il lui fallait se baisser; d'autres fois au contraire, le plafond était si haut qu'il disparaissait entre des entrelacs et des dentelles de roches. Et la lumière semblait le précéder, auréolant sa marche d'un nimbe d'or.

Devant, derrière, partout, le silence effrayant, le silence qui semblait avoir enfoui toutes choses comme

sous une poussière séculaire, une poussière d'argile, fine et collante.

Malgré son appréhension et son étonnement, Cadet avançait, serrant les dents et les poings et se répétant pour se donner du courage :

– Tu seras riche, riche, riche comme Crésus!

Et il marchait, il marchait sur ce chemin malaisé et rude; il marchait, ayant perdu la conscience du temps.

Et soudain, à portée de la main, dans un creux voûté comme une chapelle, il aperçut un grand amas de pièces de monnaies de toutes sortes, innombrables, effrayantes.

D'abord les plus petites, celles qui avaient le moins de valeur, encore qu'elles constituassent par leur nombre une fortune : grands blancs, petits blancs, mailles, sols, mittes et pittes, niquets, cairons, deniers, de toutes tailles, de toute frappe, de tout métal.

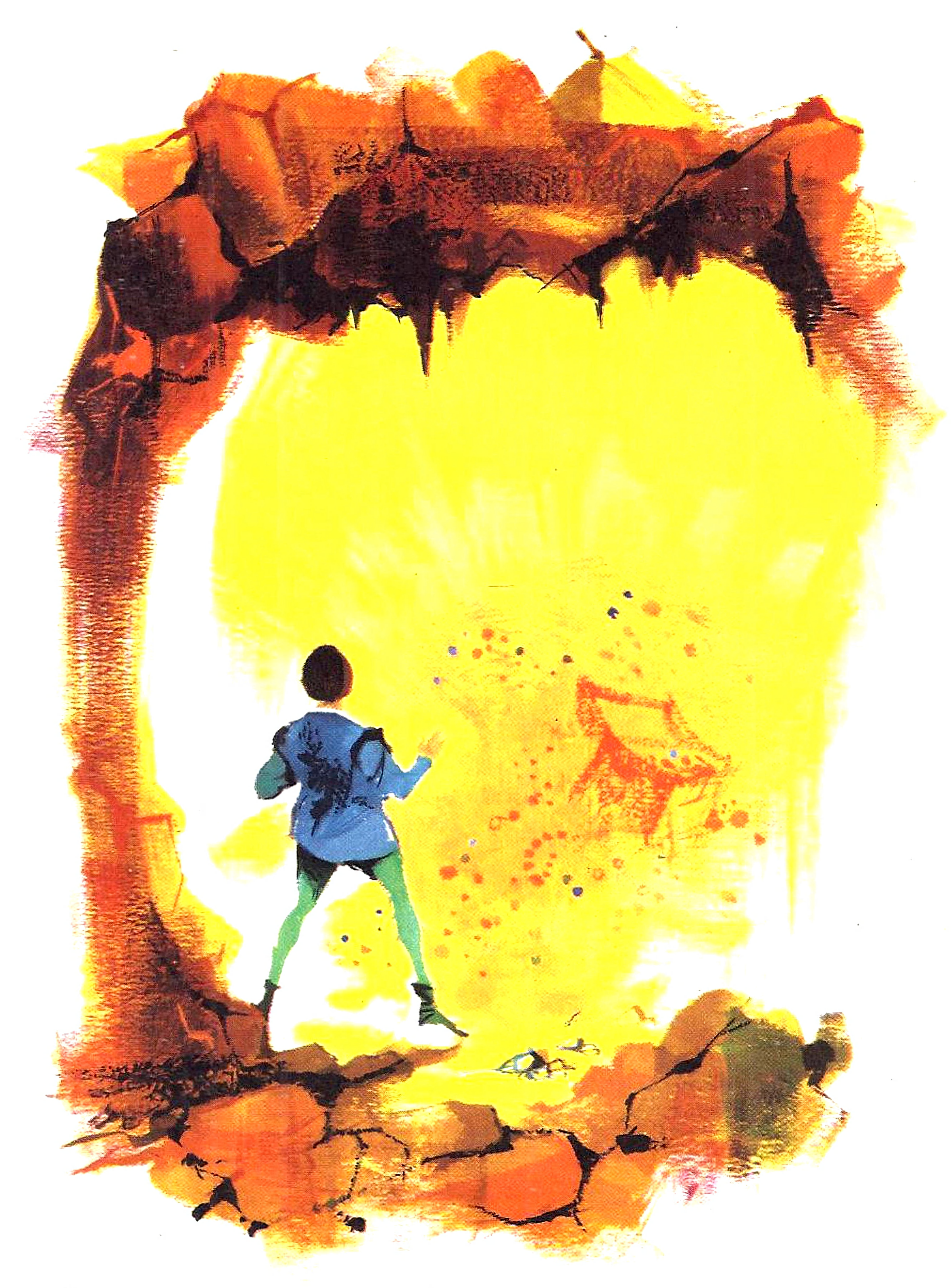
Puis à quelques pas, un monceau d'argent et d'or, un monceau brillant, rutilant, étincelant, froufroutant, tintant. On aurait dit le frémissement mordoré et bourdonnant d'un essaim, d'un énorme essaim, accroché à la paroi du roc, d'un gigantesque essaim qui palpitait de mille reflets, de mille éclats, de mille scintillements d'ailes et de corselets d'or.

Et le silence séculaire rendait cette vision encore plus féerique et immatérielle.

Cadet, ahuri, ouvrant de grands yeux, ne put contenir



Il aperçut un grand amas de pièces. *Page 160*



Il aperçut un grand amas de pièces. *Page 160*

l'admiration qui gonflait son cœur. Elle vint expirer sur ses lèvres dans un cri de surprise.

— Ah! s'écria-t-il.

Et il y eut soudain, dans l'immobilité dorée du tas que formaient toutes ces pièces, une avalanche d'or et d'argent, un écroulement, un frisson qui parut les animer, un instant, tandis que, dans les mystérieuses profondeurs, au-delà de la zone de lumière, au gré des échos, allait s'affaiblissant son cri de surprise. Il mourut dans un souffle, après que des centaines de voix l'eurent répété. Et l'écroulement d'or et d'argent se figea, dans l'immobilité irréelle d'un rêve.

Ah! qui eût vu alors les yeux de notre Cadet Briscambille pourrait avoir une idée de ce qu'est la passion de l'or, ses yeux tendus vers l'or, remplis par l'or, baignés par l'or. D'un geste fou, il s'était rué sur le tas et il palpait dans ses mains avares toutes ces pièces, comme un paysan palpe son blé, les beaux grains rutilants de son blé, fruit de sa sueur. Ainsi, fasciné, il palpait toutes ces pièces, il trempait ses mains dans ce flot métallique et vibrant.

Mais la fascination ne dura pas.

— Tu seras riche, riche, riche comme Crésus!

Il se souvint qu'il fallait faire vite, choisir, se servir et partir.

Alors, il lui sembla qu'il n'avait plus assez de temps

pour remplir ses poches, emporter une partie de ces richesses.

Carolus, réaux, écus d'or, gros tournois d'argent, patagons, rixdales, jacobus, ducats et ducatons, nobles à la rose, saluts d'or, pistoles, doublons, florins, pêle-mêle, glissaient dans ses mains, glissaient dans les poches de ses chausses et les vastes plis de son surcot de tiretaine. Il déchira sa chemise pour faire un baluchon et il le remplit.

Mais le tas s'écroulait sous ses doigts. Il s'aperçut alors que, dans ce désordre ondoyant de pièces de monnaie, se mêlaient des pierres précieuses : elles brillaient comme des yeux sous ces paupières.

Et il se mit alors à écarter les pièces, à fouiller à deux mains parmi elles, éperdu, les yeux exorbités, palpitant. Ses doigts fébriles se serraient sur les diamants bruts ou taillés. Il ne prenait plus le temps d'examiner ses trouvailles.

Avez-vous vu, dans la garrigue, après la pluie, des femmes qui ramassent des « cagaraules » ? [1] Elles vont de buissons en buissons, fouillant les murettes et les valats herbeux où luisent sur les herbes des gouttes d'averse. Et dans leur sac, elles jettent pêle-mêle, les fines « mourguettes » et les « cacalausettes ».

Ainsi, dans son béret de velours ample et qui se

[1] Escargots.

gonflait de tous ses crevés de soie rouge, jette que tu jetteras, s'entassaient, au hasard des trouvailles, saphirs, aigues-marines, escarboucles, turquoises, émeraudes, chrysobéryls, améthystes de toutes formes et de toutes valeurs.

Et il suait à la besogne, le pauvre Cadet, haletant et courbé, dans le murmure infini de tout cet or, de tout cet argent qui croulait, tintait, ruisselait entre ses mains. On aurait dit le rire narquois de tous ces rois dont l'effigie ornait les faces et les armes les revers.

A la fin, las, abattu, livide et fiévreux, il s'arrêta.

Mais alors, la clarté, peu à peu se mit à disparaître, comme un crépuscule du soir. Bientôt, touchées par un rayon diffus, seules les pièces du tas brillèrent dans la lueur apaisée, comme des yeux dans l'ombre.

Alors il eut peur.

— Où trouver le chemin? Par où passer? se demandait-il.

Encore une fois, après avoir gagné, il eut l'impression qu'il venait de tout perdre.

Il poussa un cri de désespoir long et douloureux.

Au loin dans les ténèbres et le silence, son cri se répercutait d'écho en écho. Puis il s'éteignit avec le dernier reste du jour mourant.

Cadet Briscambille alors perdit courage; il tremblait

de tout son être; et, sur lui, tremblaient aussi les pièces d'or et d'argent.

Or soudain une voix résonna, une voix rèche et rude qui essayait de devenir rassurante :

— Perdu! Tu as perdu, jeune homme!

Il sursauta : la voix de l'inconnu, la voix de son vainqueur! Était-ce possible! Alors tout s'expliquait! Sa victoire, sa défaite! Il avait été le jouet du Démon!...

Et il était à la fois interloqué et rassuré, parce que moins seul.

En vain, dans la nuit souterraine, il essayait de voir une forme, un corps, un visage, des yeux.

« Tu as perdu, jeune homme! Tu devrais, puisque tu « as laissé passer le temps qui t'avait été donné, tu « devrais rester ici, comme tous ceux qui, avant toi, « n'ont pas su modérer leur désir. Mais je t'avais promis « que tu serais riche, si tu avais du courage : tu en as « eu!

« Voici donc ta récompense. Et voici mes conditions!

« Je veux voir si tu peux faire toi-même ton salut « et s'il y a, au moins un homme, qui soit capable de « résister à l'appel des richesses.

« Ton âme m'appartient. Mais je vais te permettre « de revenir sur terre avec la fortune que tu as sur « toi!

« Seulement si dans un an, jour pour jour, tu ne peux

« pas de toutes ces richesses me rapporter un seul écu « d'or; si dans un an, jour pour jour, tu ne reviens pas, « ici, avec un seul écu d'or; si dans un an, jour pour « jour, tu as tout dissipé au point de ne pouvoir me « rapporter un seul écu d'or, alors tu auras montré la « faiblesse de tous les autres. Et je garderai définitive- « ment ton âme! Car comme tous les autres tu n'auras « su mettre un frein à tes désirs, une borne à ta « convoitise!...

« Mais si tu rapportes l'écu d'or, le seul écu d'or, « alors tu resteras libre; et le reste de la fortune sera « pour toi. »

— Libre! Libre! murmurait Cadet qui n'osait y croire.

Une lumière douce cependant se mit à le précéder; elle suivit le chemin qu'il avait pris et il put reconnaître la trace de ses pas, sur la poussière d'argile. Et là-bas au bout, perça soudain un pan de nuit où brillaient des étoiles.

La rivière se figea une fois encore; Cadet prit le même chemin à travers les eaux arrêtées.

Et quand il fut sur l'autre rive, l'eau s'anima, clapota, frémit de nouveau; et le roc se refermait sans un bruit.

Mais lui croyait encore être dans un rêve : la nuit était à ses yeux toujours la même, le silence aussi profond. Devant son regard ébloui encore, étincelaient, rutilaient, cascadaient mille pièces d'or, mille pièces d'argent.

Pourtant, quand il reprit enfin le chemin de la ville, l'aube précoce de Juin blanchissait l'horizon.

Dans la première clarté du jour blafard, il vit avec joie briller dans son béret sa magnifique richesse et à chacun de ses pas tintait, dans son surcot et dans ses chausses, le cliquetis joyeux des mille pièces d'or, des mille pièces d'argent qui devaient faire son bonheur.

*

Alors ce fut la belle vie.

Qui l'avait vu et qui le voyait!

Il était pimpant et faraud, beau et superbe, dans de magnifiques habits, taillés pour lui par un maître « sartre » et non plus achetés chez un misérable fripier. Dans son large surcot de fin velours cramoisi, avec sa ceinture de moire où rutilaient des pierreries, son feutre conique orné d'une houppe de pourpre et d'or, on aurait dit un grand seigneur, un prince, un roi.

Et il allait, au milieu d'une troupe d'admirateurs, d'adulateurs, une troupe tourbillonnante, papillonnante d'amis intéressés, car maintenant des amis, il en avait partout : il aurait peut-être mis moins de temps à évaluer sa fortune qu'à les compter, tant ils étaient nombreux!

Et tous ces gens vivaient à ses crochets, banquetaient à ses frais, à ses frais jouaient, riaient, chantaient. Et

lui dans la fièvre de la jouissance aimait cela. Il se plaisait à les entendre, à les voir. Et quand l'un d'eux, plus hardi que les autres lui donna un jour du : « Messire de Briscambille! » il ne sourcilla point; et le flatteur reçut en récompense une bourse remplie d'or.

Que ne songeait-il alors à sa pauvre mère de veuve! Que ne songeait-il alors à sa crasse natale et à sa misère! Mais, vous savez bien que l'on se laisse facilement éblouir par l'éclat de l'or. Et lui, il nageait dans cette béatitude que, d'ailleurs, il payait fort cher.

Baste! n'avait-il point une richesse fabuleuse?

Et ne l'avait-il point pour toujours?

Car entre nous, Messire le Démon avait fait un marché de dupe avec lui : ce serait si facile que d'apporter dans... onze mois! l'écu d'or, le seul écu d'or, qu'il était sûr que la fortune du Trésor de Substantion lui resterait et qu'il sauverait son âme.

Que ne se souvenait-il le malheureux que la porte du paradis est plus étroite pour les riches que le chas d'une aiguille pour un chameau.

Mais après sa rudesse première, la vie était devenue si facile qu'il en était comme ivre et abasourdi.

Dans la maison qu'il avait achetée dans le sixain Ste-Foy, c'étaient, tous les jours, des fêtes et des réjouissances. Tard levé, après une toilette longue et minutieuse, il allait se promener entouré de ses clients, comme un

chevalier romain. Après un bon repas, l'après-midi, il allait jouer au mail, au Pré-Marie, sur les bords du Merdanson, ou au noble jeu de l'arc, du papegai, de l'arbalète dans un champ derrière St-Denis. Et il revenait dans le cortège fastueux de ses bourdonnants amis qui chantaient ses louanges. Puis, le soir, chez lui, continuait la fête, fort avant dans la nuit. Et quelle fête! mes amis. Parfois pourtant, avec son éternel Jaufré Lauriol qui était plus inséparable que jamais, il allait finir, oubliant sa solennelle promesse, chez maître Garrigue, une journée d'oisiveté. Et il perdait, en toute conscience, pour faire plaisir à ses amis.

Ça n'était pas cependant un mauvais garçon, ce Cadet Briscambille. S'il ne songeait pas toujours à sa pauvre mère qui se saignait aux quatre veines pour lui, ingrat et misérable, du moins n'avait-il point rompu toute attache avec son passé.

Ainsi, il avait gardé sa chambre chez Mos de Bellas et il continuait à payer sa pension, régulièrement avec l'argent, une livre, onze sols, huit deniers, que lui apportait tous les trimestres Gustou le muletier; et il y avait aussi la lettre; et la réponse qu'il fallait faire!

— Je suppose, mon cher Cadet, que tu es resté toujours aussi honnête, sage et prudent. Travaille bien, mon cher Cadet, car les temps se font durs et je me

demande parfois si je pourrai aller jusqu'au bout du sacrifice que je me suis imposé pour toi. Travaille et sois vite savant...

A lire ces lignes, le pauvre Cadet sentait son bon cœur de bon et brave garçon s'émouvoir.

Et le plus dur, c'était la réponse!

Pour la faire cette réponse, il restait enfermé, ce jour-là, dans sa chambre chez Mos de Bellas, dans sa pauvre chambre, et là pour avoir l'inspiration, il jouait à l'étudiant pauvre et besogneux. Mais l'inspiration ne venait pas toujours!

Une fois, il s'était attablé pour écrire. Mais la table bancale déplacée sans doute par Mos de Bellas qui faisait de temps en temps le ménage, la table remuait. C'était gênant et irritant. D'autant plus que ce pauvre Cadet ne savait trop que mettre dans sa lettre; et d'autre part, à voir toujours ses désirs satisfaits, il avait oublié ce qu'était la patience.

— Aïe! cadedis! de cette table! Quelle baraque!

Mais il eut une idée. Et négligemment, il cala le pied boiteux de la table avec un bel écu d'or de Saint-Louis, qu'il sortit de son escarcelle.

Et tant bien que mal, il se remit à sa lettre.

— Ohé! Ohé! Cadet! ô Cadet!

En bas dans la rue, sous sa fenêtre, Jaufré Lauriol l'attendait avec toute une bande. Et Cadet, pensant

que sa mère « espérerait » bien encore un peu la lettre, la laissa inachevée, ferma la porte et s'en alla...

Et les jours passèrent, vite, vite, car c'étaient des jours heureux.

Mais la fortune de Cadet diminuait.

Il n'en avait pas eu de souci jusqu'alors. Aussi décida-t-il de récupérer un peu d'argent. Et il fit du commerce.

Oh! pas du petit commerce; comme son ancien maître, Laurent Murcià, petit apothicaire du Canneau! Non!

Il s'aboucha avec un « pebrier sobeyran », avec En Carabasse lui-même et il participa pour la plus grande part aux frais d'achat et d'armement d'une galée. Il fallut mettre gros : il changea sur les banques de marbre des « cambiadors » de Notre-Dame des Tables, une bonne douzaine de belles et fines pierres. Et l'affaire fut faite!... La fortune de Cadet, la superbe fortune de Cadet vogua sur la mer; et elle devait revenir, au port de Lattes, sous forme de bonnes et belles « épices » qu'il revendrait fort cher à Paris, en Angleterre ou dans les Flandres.

Il fit mieux : il s'établit pour l'avenir.

En Carabasse avait une fille, une belle fille, ma foi, joliette et gentille, toute brune, comme sa Vénitienne de mère.

A voir le train de notre Cadet Briscambille, En Carabasse avait pensé qu'il serait pour sa jeune et jolie

Na Guilhelma, un excellent parti. Cadet d'abord n'avait dit ni oui ni non. Mais tous les jours il envoyait des musiciens sous les fenêtres de la belle, pour lui faire l'aubade. Et lui-même jouant l'amoureux se prenait à faire des vers où il chantait ses mérites et ses innombrables beautés.

A la fin il se laissa fiancer.

Ce fut une fête magnifique : toute la cité en fut émue et en parla. Et Cadet pour plaire à son futur beau-père en fit tous les frais.

Ajoutez à cela qu'il avait fait sertir par un « daurador » de l'argenterie, une énorme émeraude sur un épais anneau d'or : et ce fut la bague de fiançailles, qui lui coûta une bonne part de sa fortune...

Cependant les jours passaient; et l'hiver arrivait.

Mais la galée, elle, n'arrivait toujours pas, la galée qui devait lui apporter toutes ses espérances!

Ce qui arriva, par contre, ce fut une mauvaise nouvelle. On apprit, en effet, un jour, que la fameuse galée tant attendue avait fait naufrage au large de la Sicile, au cours d'une tempête de l'équinoxe.

Notre pauvre Cadet en fut réduit à faire pour une bonne fois le compte de sa fortune : il avait encore sept bons mois devant lui, il est vrai; mais il savait par expérience que le vent change vite; et bien que la richesse lui eût tourné la tête, il lui restait cependant

assez de bon sens pour prendre quelques précautions indispensables.

Ce qu'il avait oublié par exemple, c'est qu'un malheur ne vient jamais seul.

Peu de temps après l'annonce de la perte de la galée, il avait confié le restant de son argent et de son or à En Carabasse qui devait s'occuper de noliser un nouveau navire. Et cette fois, bien sûr, l'affaire était encore plus merveilleuse.

Elle le fut, en effet, mais pour messire Carabasse. Il affréta certes la galée; puis il partit avec elle, emportant par la même occasion l'argent et l'or de Cadet Briscambille; emmenant avec lui sa fille, ses bijoux et la fameuse bague; bref il n'oublia rien, si ce n'est à laisser sa nouvelle adresse !

Cadet pour le coup se crut ruiné : et il n'en était pas loin. Il fit, et refit ses comptes, pâlissant.

Alors hanté par l'idée qu'un jour, il faudrait avoir au moins un, un seul écu d'or à présenter, il s'avisa d'une ruse de paysan : il cacha par-ci par-là, dans des pots, sur des étagères, dans tous les coins les quelques écus qu'il lui restait. Ceux-là, au moins, il ne les dépenserait point.

Sa fortune périclitant, les amis s'étaient évanouis. Et cela aussi le chagrinait, tandis qu'il faisait sur leur inconstance d'amères réflexions :

«Ce sont amis que vent emporte.
«Or il ventait devant ma porte,
«Le vent les emporta.»

Et les jours passaient. De messire Carabasse point de nouvelles; point de nouvelles non plus de son or ni de son argent; pas de nouvelles non plus de Na Guilhelma. Et c'était encore peut-être elle que Cadet regrettait le plus!

Il avait par contre des nouvelles de ses fournisseurs dont il recevait les mémoires : «sartres», «corduriers», «jupiers», «capeliers», «pelissiers» lui rappelaient tour à tour que crédit était mort pour lui. Et il fallut payer des notes invraisemblables et qu'il n'était plus à même de vérifier.

Aussi fut-il contraint, un jour, de vendre sa maison.

Ce fut pour lui la pire des déchéances et le symbole de sa décadence; car il est dur, après qu'on a eu pignon sur rue, de remonter dans l'opinion publique, si on perd cette prérogative. Et de plus cette vente fut pour lui un coup fatal.

Il vendit la maison avec tout ce qu'il y avait dedans et il oublia les écus d'or cachés dans les encoignures!

Il revint donc chez Mos de Bellas, dans sa petite et pauvre chambre. Et après avoir payé à ce fripon de maître Garrigue, quelques petites dettes, il s'aperçut

qu'il ne lui restait plus que treize livres, trois sols et six deniers!

Et il ne restait plus que quelques jours! Et il avait pris de mauvaises habitudes : les bons repas, les après-midi au mail ou au tir à l'arc, les dés.

Aussi mélancoliquement n'espérait-il plus pouvoir retrouver sa fortune et sauver son âme.

Emprunter? Impossible! On l'avait connu trop riche; et on n'avait plus confiance. Ni l'usurier de Castel-Moton, ni ce diable de Jaufré Lauriol ne voulaient plus rien entendre.

Solitaire, traînant ses beaux habits qui commençaient à se raper, passant son temps à flâner et à rôder par les rues ou à faire de misérables parties de dés qui lui permettaient de vivoter, le malheureux garçon voyait avec un sombre désespoir approcher l'échéance fatale.

Il n'aurait jamais l'écu d'or, le seul et unique écu d'or qu'il aurait fallu rapporter; et messire le Démon du fabuleux rocher avait cent fois raison!

Or, à la fin du mois de Juin, le 23, jour de l'échéance, il reçut, comme à l'accoutumée, la somme dérisoire de sa pension — une livre, onze sols, huit deniers — et une belle et longue lettre.

— Mon cher Cadet, disait sa mère, je pense que tu travailles de mieux en mieux. Ces mois-ci, j'ai pu te faire une surprise : tu trouveras en plus de la somme habi-

tuelle deux sols que j'ai patiemment économisés sur ma nourriture et mon entretien. Travaille bien, Cadet, et deviens vite savant...

Le pauvre Cadet fut ému jusqu'aux larmes : cette marque d'amour lui toucha le cœur qu'il avait naturellement bon. Il se mit à pleurer en songeant à son ingratitude et à sa mauvaise conduite; il se reprocha de n'avoir pas au temps de sa richesse songé à sa pauvre veuve de mère. Et il sentait en son âme un regret amer. Ah! certes, la leçon était cruelle; mais elle serait bonne!

De tristesse, le pauvre Cadet en oublia d'aller demander à Mos de Bellas son maigre souper et il resta dans sa chambre, triste et en proie à de cruels remords.

Cependant dehors, les gens étaient sortis pour voir les feux de la Saint-Jean que l'on allumait sur tous les «plans» de la bonne ville. Et c'était l'écho des rires et des cris qu'il entendait, des bandes joyeuses qui couraient dans les rues. Alors il se souvint : l'inconnu qu'il avait pris pour un béjaune; la partie de dés, et le Trésor de Substantion! Que c'était loin tout cela!

— Tu as le temps encore!... Riche, riche comme Crésus!

— Perdu! tu as perdu, jeune homme!

— Si dans un an, jour pour jour, tu as tout dissipé au point de ne pouvoir me rapporter un seul écu d'or,

alors tu auras montré la faiblesse de tous les autres. Et je garderai définitivement ton âme!

— Perdu, tu as perdu, jeune homme!

Et il voyait devant lui, en une vision de cauchemar, le sourire ironique et cruel de son partenaire vainqueur, toujours vainqueur.

Évidemment il n'avait pas eu de chance. Mais c'était toujours comme cela quand on jouait avec le diable! Évidemment il avait été dupé, trompé, volé, pillé, dépouillé par ce grand brigand de Carabasse; il avait été sucé, rogné, rongé par ses soi-disant amis! Mais certes, lui aussi avait favorisé la mauvaise fortune. Et s'il pouvait accuser le sort, il pouvait également s'accuser lui-même!

Amer examen de conscience! Il éprouvait un dégoût qui l'écarterait des hommes méchants et bêtes, pour la vie! Et il se souvenait d'un vieux et bon proverbe de son Vivarais natal :

« La richesse d'un pauvre ome, s'en vai coma l'aigage au sorel. »

« La richesse d'un pauvre homme s'en va comme rosée au soleil. »

Et dire que s'il n'avait pas suivi ce coquin de Jaufré Lauriol, un soir de Noël, à la taverne de ce maître Garrigue du diable, il serait toujours un bon et brave garçon, digne de sa pauvre mère; il s'amuserait à cette

heure, comme les autres, à sauter les feux et à rire avec les filles; il se préparerait à repartir dans son Vivarais natal, après avoir soutenu son «Acte» et obtenu son titre de Docteur! Ah! maudit Jaufré Lauriol, maudite vilaine tête!

A la triste et fumeuse lueur de son «calel» à huile, il s'accouda à sa table de travail poussiéreuse. Un bout de parchemin y était placé, poussiéreux lui aussi. Quelques mots y étaient tracés, de son écriture, quelques rares mots jetés d'une plume hâtive. Il les lut machinalement :

– A Monspelié ce vingtième de septembre.

Ma chère et vénérée mère,

Je viens de recev...

Alors il se souvint.

Tant bien que mal il essayait ce jour-là de faire sa lettre et soudain, un appel dans la rue :

– Ohé! Ohé! Cadet! ô Cadet!

Depuis, misérable, il n'avait jamais écrit à sa pauvre mère! Il s'était contenté de faire «tenir» de ses nouvelles par Gustou, en lui envoyant quelques friandises dans de menus paquets. C'était la dernière lettre qu'il avait voulu écrire! Ce jour-là, il n'était pas inspiré; et ce jour-là, aussi, la table bancale... Mais, au fait, il avait encore un écu d'or! Un écu d'or qu'il avait glissé sous

le pied boiteux! Si Mos de Bellas n'avait pas...! Mais elle faisait si peu souvent le ménage!

Il souleva la table et à la lueur du « calel », il vit briller l'écu d'or de Saint-Louis!

– Sauvé!

Il était sauvé.

– Messire le Démon, vous avez perdu!

Ah! il vous aurait fallu le voir courir à la poterne du côté de la Salle l'Évêque; courir sur le chemin de Nîmes; courir sous la chaude et douce nuit de la Saint-Jean, sous les milliers de sourires des étoiles...

A l'heure dite, il était au rendez-vous, devant le Roc de Substantion, immobile dans la douce et chaude nuit, immobile au milieu du chant plaintif et monotone des rainettes, immobile dans les senteurs de la brise chargées des effluves des pins et de la « pote » des garrigues.

A l'heure dite, le Roc resta figé dans une morne et éternelle fixité.

La rivière continuait de clapoter sur ses berges; les étoiles continuaient de sourire dans le ciel; les rainettes continuaient de chanter dans les herbes; la brise continuait d'apporter ses chauds parfums de la garrigue; Cadet continuait de rester debout sur le bord, écrasant de ses pieds impatients une touffe de mentastre. Et le Roc ne s'ouvrait pas!

Les premiers coqs chantèrent au loin, dans le village,

en face, des chiens aboyèrent. Puis l'aube claire et tiède de Juin emplit tout le ciel d'Orient, largement déployée. Et les choses se mirent à vivre : le moulin de Navital se remit à chanter; il y eut des appels; l'angélus sonna au clocher de Castelnau.

Alors Cadet, heureux mais un peu déçu quand même, car il aurait voulu triompher fièrement de son partenaire, Cadet qui serrait dans sa main l'écu d'or de Saint-Louis, Cadet eut un geste héroïque, un geste symbolique par lequel il voulut montrer à son Démon qu'il avait rompu avec son passé, qu'il avait compris l'inanité des richesses qui ne sont rien à côté du vrai amour d'une mère, rien à côté du travail qui donne la joie, Cadet triomphant et vraiment victorieux cette fois, fit avec l'écu d'or un magnifique ricochet à la surface calme du Lez, un ricochet comme il en avait fait, enfant, sur les «gourgs» de l'Ardèche : l'écu d'or vola à la surface de l'eau, rasa la surface de l'eau comme une hirondelle qui vient y boire; trois fois il sauta, en rasant la surface de l'eau. Puis il s'engloutit en faisant floc, comme quand une grenouille plonge dans une mare. Et ce fut fini...

Alors, joyeux et guilleret comme s'il venait de rompre une lourde chaîne, comme s'il venait d'être délivré d'un lourd esclavage, Cadet s'en fut en sifflotant vers la ville, s'en fut en faisant tinter dans sa pauvre escarcelle le montant de sa pauvre pension : une livre, onze sols, huit

deniers. Quant aux deux sols de supplément, ils tintaient, à ses oreilles, encore plus gaiement que les autres, car ils étaient le commencement de sa vraie fortune, de sa bonne fortune, de sa vraie et nouvelle vie d'amour, de joie et de travail.

*

Telle est l'histoire de Cadet Briscambille que l'on peut lire, dans un vieux manuscrit du temps, écrit dans la belle et claire prose occitane, dans la belle et claire langue d'Oc que l'on parlait à Montpellier à l'époque de Jacques Cœur ou de Saint-Roch.

Elle ne dit pas si Cadet fut heureux pleinement par la suite ni ce qui lui advint.

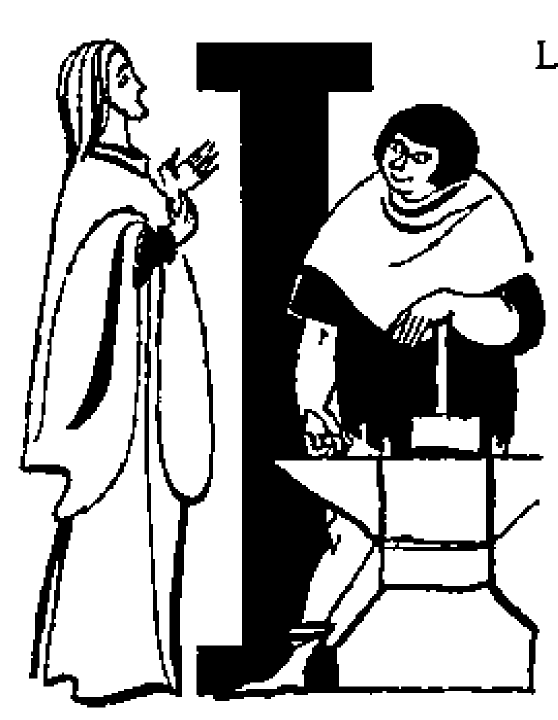
Mais tout laisse croire qu'il fut désormais un « escolan » sage et travailleur; et j'aime imaginer qu'un jour, en l'Église Saint-Firmin, après avoir brillamment soutenu son « Actus » et rendu grâces en latin à ses professeurs, il fut revêtu des insignes de son grade et coiffé du bonnet carré de drap noir, surmonté d'une houppe de soie cramoisie. Puis portant le livre d'Hippocrate, il parcourut les rues de la ville : les hautbois jouent devant lui leur refrain aigrelet; et ses amis et ses maîtres l'accompagnent; des dragées et des fruits confits sont distribués aux gentes demoiselles et aux gamins qui

suivent le cortège; et la fête, dans une volée de cloches, se termine, comme un baptême, par un magnifique repas.

Telle était du moins la coutume à laquelle étaient soumis les nouveaux «docteurs» de la faculté de Médecine qui faisait alors, avec son commerce des épices, la renommée de la bonne ville de Montpellier.



L'Histoire merveilleuse d'un forgeron qui s'appelait « Misère »



IL y a bien longtemps de cela et c'était encore du temps où Marthe filait, dans un petit village du pays d'Oc appelé Casavielha, vivait un forgeron, si pauvre, si pauvre, pauvre comme Job. Et il avait sept enfants à élever et à nourrir; et les temps étaient durs, et la vie était chère! Pourtant, bien qu'il fût pauvre, si pauvre, si pauvre, pauvre comme Job, il était joyeux et ne se plaignait pas de son sort.

Ce n'était point cependant que la fortune fût favorable à ses projets et à ses désirs! Au contraire, elle s'ingéniait, semblait-il, à les contrarier et à s'y opposer.

Ainsi le pauvre, si pauvre, si pauvre forgeron était malchanceux! Quand il arrivait une calamité publique,

le malheureux forgeron était obligatoirement parmi les victimes. Un orage éclatait-il sur le pays? C'était un des arbres de son verger qui recevait la foudre! Une gelée désolait-elle la région? Sa vigne, au bord de la rivière, était toute grillée et pour lui c'était déjà vendanges faites! Si une chèvre avortait, c'était évidemment la sienne! Si les lapins ravageaient les jardins, c'était dans le sien qu'ils allaient de préférence! Et si les soldats passaient par là, c'était chez lui qu'ils allaient frapper pour demander le vivre et le couvert. Bref, comme dit le proverbe, « il pleut toujours sur ceux qui sont déjà mouillés » et le pauvre, si pauvre, si pauvre forgeron, pauvre comme Job, soumis et courbant le front, laissait passer une tempête et se préparait incontinent à faire face à une autre.

Aussi les gens du pays l'avaient-ils appelé « Misère » parce que toute sa vie en était longuement tissée et qu'il aurait pu compter facilement sur les doigts de sa main les jours fastes et heureux.

Au milieu des mille tracas de l'existence, Misère cependant faisait sa besogne, au jour le jour, vivant tant bien que mal, et plutôt mal que bien, du produit assez maigre d'un jardin et d'un verger qu'il avait derrière sa maison dans un clos attenant et d'une petite vigne, au bord de la rivière, qui, quand elle n'était pas gelée ou inondée, lui donnait de quoi faire un peu de vin pour les dimanches et les fêtes, et de la piquette

pour le restant des jours. Ajoutez à cela, le méchant salaire que lui rapportait son travail à la forge. Petit méchant salaire, car la pratique était peu nombreuse et souvent payait mal. Aussi le pauvre, si pauvre, si pauvre forgeron se donnait-il bien du mal et de la peine pour rien ou du moins peu de chose.

Et il y avait toujours quelque chose d'imprévu : la femme malade; un des enfants qui se cassait le bras, un autre qui attrapait la scarlatine, un autre la « picote ». Et tout l'argent filait chez l'apothicaire! De quoi perdre la tête! Mais notre homme heureusement, en bon « gavach », l'avait solidement fixée sur ses épaules, sa tête; et certes le vent du malheur aurait dû souffler bien fort pour la lui emporter.

Et puis Misère, tout pauvre, si pauvre, si pauvre qu'il fût, pauvre comme Job, avait du moins une richesse et non petite, la richesse du cœur : il était charitable et compatissant, toujours prêt à rendre service, à secourir les gens plus malheureux que lui, à donner un coup de main.

Si peu qu'il y eût, chez lui, sur la table, il y avait toujours assez pour le mendiant qui venait frapper à sa porte. Quand c'était la saison des poires, il aurait, pécaïre! laissé piller son verger, tant il était bon. Si quelqu'un avait besoin d'un coup de main, pour les gros travaux de la campagne, Misère abandonnait son

enclume et son marteau; et il se contentait parfois d'un simple merci!

Évidemment les gens qui se laissent aller à une si grande charité ne peuvent devenir bien riches. Et voilà pourquoi, la malchance aidant, notre brave homme de forgeron était pauvre, si pauvre, si pauvre, pauvre comme Job.



Un jour de printemps, il avait, dès le lever du soleil, ouvert sa forge. En chantant, car chanter en commençant l'ouvrage, cela aide à le faire, en chantant donc il tapait sur l'enclume. Dans la pénombre de l'atelier, il faisait jaillir d'un morceau de fer rougi des milliers d'étincelles. Le jour clair au-dehors était rempli du chant joyeux des oiseaux : merles, passereaux, fauvettes, pinsons s'en donnaient à cœur joie, dans les haies, dans les buissons, dans les vignes, partout. Le bruit du marteau sur l'enclume qui sonnait clair dans l'air tiède et doux, faisait l'accompagnement de cet agréable concert. Et c'était un matin de printemps, radieux et prometteur.

Or sur le chemin, soudain, apparurent deux hommes misérablement vêtus et qui tiraient par la bride une vieille «saume», une pauvre et misérable bête, aux pattes terriblement maigres, au ventre terriblement

rebondi. Ses côtes, pécaïre, saillaient comme les cercles de barrique et sa queue déplumée disait son grand âge de pauvre et misérable ânesse, qui a porté souvent le bât et trimé le long du dur chemin de la vie, trimé plus qu'il n'est possible même pour un âne. Ses deux oreilles longues et pelées, son poil tout rogneux et sa maigreur de charogne, tout inspirait pour elle la commisération et la pitié. Et pourtant clopinant et traînant les sabots, elle marchait, la pauvre bête, tirée par l'un, poussée par l'autre, et « panardant » par-dessus le marché, « panardant » d'une patte de derrière, ce qui donnait à sa démarche une allure fantomatique et fantastique.

Les deux hommes d'ailleurs ne valaient pas mieux que la bête. L'un était un bon vieux « papète » à la barbe blanche; une belle barbe blanche, ma foi, qui inspirait le respect : elle rendait ce traîne-savate vénérable, malgré ses haillons rapiécés et fanés qui, depuis belle lurette, avaient fait leur temps. L'autre était beaucoup plus jeune. Mais le pauvre, il était pâle comme un mort, si pâle! et encore plus pâle sous ses cheveux blonds. Son regard était doux et plein de bonté; c'était sans doute, lui aussi, un représentant de la catégorie des résignés et des bonnes âmes... En tout cas, il était aussi pauvrement vêtu que le vieux « papète » à la barbe blanche, le bon vieux petit « papète » respectable malgré ses haillons.

Traînant la pauvre « saume » par le licou, les deux

voyageurs arrivèrent devant la forge de Misère. Lui, il tapait sur l'enclume en chantant pour répondre aux oiseaux du printemps; et il faisait jaillir d'un morceau de fer rougi des milliers d'étincelles qui partaient, brillantes comme des étoiles, dans l'obscurité de l'atelier.

Le plus vieux des deux s'approcha du forgeron.

– Bonjour, maître, dit-il.

– Bonjour, Messire, fit le forgeron qui s'arrêta de battre le fer et dont le marteau posé sur la corne de l'enclume rebondissait à petits coups.

– Voudrais-tu, reprit le vieillard, voudrais-tu nous ferrer notre ânesse? Elle boite parce qu'elle a perdu un fer en montant la côte de Maurin. Et tu vois, c'est ennuyeux, car la bête est vieille et «panarder» ainsi sur les chemins n'est pas fait pour lui donner de la force et de l'allant.

– Baste, dit Misère; si nous avons un fer ce sera vite fait.

Et ce disant, il alla quérir dans le fond de la forge un petit fer pour vieille «saume», parmi tous les fers qu'il avait suspendus à la basse poutre qui soutenait le toit.

– Baste! dit-il, en revenant : pourvu qu'il aille!

Le second voyageur fit approcher la bête; Misère lui souleva la patte de derrière.

— Baste! dit-il, un petit coup et ça ira. Sur mesure! Et il riait le brave homme en disant cela et à la pensée de rendre service.

Le fer fut mis au feu. Et en tirant sur la chaîne du soufflet : flou-flou-ou, flou-flou-ou, notre forgeron de dire, histoire de parler :

— Baste! dit-il, vous êtes des étrangers?

— Nous sommes des étrangers, répondit le plus vieux. Et cependant l'autre, le jeune homme au visage si pâle, pâle comme celui d'un mort, le jeune homme, le regard perdu dans le vague, souriait, tout seul comme un enfant qui rit aux anges.

Flou-flou-ou, flou-flou-ou, chantait le soufflet; et la flamme bleutée montait dans la cheminée, la belle flamme rigide et bleutée, dans la cheminée toute noire.

— Baste! ajoutait Misère, vous allez loin de ce pas?

— Nous allons loin, répondit l'autre, nous allons loin, ô forgeron, et c'est pourquoi nous avons besoin de notre vieille ânesse.

Quand le fer fut tout rouge, si rouge qu'il en était presque blanc, Misère, avec sa pince à feu le porta sur l'enclume. Et pique, que tu piqueras! En un rien de temps il vous eut mis le petit fer à la mesure du petit sabot. Dans une âcre fumée qui sentait la corne brûlée, le fer fut ajusté. Quelques clous firent l'affaire que le

forgeron plantait d'une main dextre et qu'il prenait au fur et à mesure dans sa bouche où il les tenait.

– Baste! dit-il, voilà qui est fait. Maintenant vous pouvez partir sans crainte...

Alors le plus jeune, en prenant la bête par le licou, demanda :

– Merci, brave homme! Combien nous te devons?

– Baste! fit le forgeron en se grattant la tête dans un geste familier. Il avait relevé sa casquette et il grattait de sa main calleuse aux ongles courts et durs son crâne en sueur, sa bonne tête bien fixée sur ses épaules.

– Combien nous te devons? redit l'autre, le bon vieux à la barbe blanche et à l'air respectable.

– Baste! disait Misère.

En regardant ses deux clients, si pauvrement vêtus de haillons, si misérables et si lamentables, il sentait que son cœur déjà était ému. Et en lui-même, il se pensait qu'il ferait bien, peut-être, de ne rien demander à des gens si minables. Et il leur répondit :

– Baste! pour cette fois, je vous le fais gratis et pour l'amour de Dieu.

Les étrangers n'eurent même pas la force de faire semblant de refuser, tant sans doute pareille offre leur faisait plaisir.

– Nous te remercions, forgeron, nous te remercions, dit le plus vieux.

— Baste! ajoutait Misère, je vous inviterais bien à casser la croûte. Mais le buffet chez nous n'est jamais bien garni et il est même souvent aussi vide que le soufflet de ma forge.

Or le jeune homme au teint pâle avait regardé à la dérobée le vieux papète à la barbe blanche; et il avait souri, comme pour dire d'un air entendu : « On nous l'avait bien dit. »

Mais Misère insistait.

— Baste! disait-il, avec son bon sourire, il y a encore au grenier, deux bonnes poires de mon verger, deux bonnes poires, conservées sur la paille, deux bonnes poires fondantes. Je vais vous les chercher : car c'est agréable de manger un fruit juteux en cette saison.

Il allait s'élancer, plein de zèle, quand le jeune étranger le retint par la manche.

— Va, forgeron, dit-il, laisse. Garde cette poire pour tes enfants. Nous te remercions beaucoup de ce que tu as fait pour nous. Tu le vois, nous ne sommes pas riches et cependant nous voudrions te laisser quelque chose pour que tu ne nous considères pas comme des ingrats.

— Baste! faisait l'autre.

Et d'un geste large de la main, il semblait dire : « Cela est si peu! »

— Si, si, si, reprit le jeune homme aux cheveux blonds. Écoute, j'ai un grand pouvoir! demande ce que

tu voudras et je ferai en sorte que cela te soit accordé.

– Baste, baste, répétait le forgeron; car, il faut bien le dire, il était indécis et certes, aussi, un peu incrédule. Mais comme il pensait que peut-être, ça leur ferait plaisir quand même, aux deux autres, il voulut bien. Mais il réfléchissait, en se grattant la tête de sa main calleuse aux ongles courts et durs.

Le bon vieux, lui, s'était rapproché et il soufflait à l'oreille du forgeron :

– Demande le ciel! Demande le ciel!

– Le ciel? reprit le forgeron. Non! Voyez-vous, le ciel, c'est beaucoup trop haut! Et puis j'ai le temps d'y penser, au ciel.

Mais il avait regardé le jeune homme aux cheveux blonds. Celui-ci s'était soudain transfiguré : des rayons dorés éclairaient son visage, des rayons qui couronnaient son front et semblaient sortir de ses cheveux. Et détail qu'il n'avait pas encore remarqué, le jeune homme aux cheveux blonds, avait dans ses mains et sur ses pieds de larges plaies ouvertes qui béaient comme des lèvres, des plaies sanglantes sur ses pieds couverts de poussière et sur ses mains, pâles et exsangues.

Alors il comprit tout à coup que l'étranger si pâle sous ses blonds cheveux, l'étranger au regard si doux et si tranquille ne pouvait être que le Christ. Il se retourna vers son compagnon et il s'aperçut bien que celui-ci

ne pouvait être que le disciple du divin maître, Pierre, le vieux disciple à la barbe blanche et fleurie.

– Demande le ciel! lui soufflait saint Pierre.

Le forgeron maintenant ne doutait plus.

– Maître, répondit le forgeron, puisque vous me permettez de formuler trois vœux, je vous demanderai d'abord que...

– Eh bien! achève : ton vœu, je te le promets, sera réalisé!

– Je demande que celui qui touchera le soufflet de ma forge ne puisse s'en détacher qu'avec mon autorisation et si tel est mon bon plaisir.

– C'est parler comme un roi! Eh bien! soit!

L'autre par contre haussait les épaules : « Quel vœu, pensait-il, quel vœu! » Et il ne put s'empêcher d'ajouter à haute voix :

– Demande le ciel, bédigas! Demande le ciel! Car vois-tu, le ciel, c'est dur à attraper!...

– Je désirerais aussi, ajoutait le forgeron, je désirerais que celui qui posera ses fesses sur la chaise en paille de ma cuisine ne puisse s'en relever que si je le veux bien!

– Eh bien! soit! dit le maître.

– Allons, recommençait le bon saint Pierre, allons, tu as le temps encore : songe à ton éternité! songe au



Les deux voyageurs arrivèrent devant la forge

Page 187



Les deux voyageurs arrivèrent devant la forge *Page 187*

salut de ton âme : demande le ciel, Jean-le-Piot! Demande le ciel, grand bédigas, demande le ciel!

Mais le forgeron ne se laissait pas troubler. Il avait son idée dans sa tête; et sa tête était solide et dure, comme une tête de bon «gavach» qu'il était.

— Enfin, poursuivit-il, je voudrais aussi, je voudrais, si ça n'est pas impossible! je voudrais que celui qui grimpera sur mon poirier ne puisse plus en descendre, à moins que je le veuille, et qu'il reste «empégué» sur la maîtresse branche comme un merle pris à la glu!

— Drôles de vœux! pensait saint Pierre.

— Ainsi soit-il, reprit Jésus.

Et les deux voyageurs s'en allèrent sur le chemin, tirant leur vieille ânesse qui ne boitait plus, mais qui au contraire marchait d'une allure guillerette et légère.

Ils allaient sur le chemin. Et derrière eux, sur leurs pas, il s'élevait un nuage de poussière, mais un nuage lumineux comme une auréole et odoriférant comme une fumée.

Et au fond du chemin, ils disparurent dans le ciel bleu, au fond du chemin...

★

Puis les années passèrent, les années avec leur suite de soucis et de petites joies. Mais jamais plus Misère ne connut de gros malheurs comme autrefois et il semblait au contraire béni du ciel. Ses enfants avaient grandi et avaient quitté le foyer. Et lui, il avait vieilli, toujours occupé au travail de sa forge. Il s'était seulement un peu courbé sous le poids des ans; mais il était encore capable de soulever le lourd marteau pour battre le fer sur l'enclume, en faisant jaillir des étincelles, claires comme des étoiles, dans l'obscurité de l'atelier.

Et les années avaient passé.

Un jour pourtant survint un hôte inattendu, un hôte qui vient toujours trop tôt, un hôte dont on ne désirerait point la visite. Un jour donc, Madame la Mort arriva, Madame la Mort, hideuse et ricanante, la belle dame de la Mort, qui n'a jamais éprouvé de refus, et qui, au contraire, entraîne toujours son cavalier avec elle.

— Allons, Misère, es-tu prêt? Tu vois, il est l'heure : il te faut songer à quitter ta forge, ton jardin et ton verger, ta vigne et ta maison. Allons, je te viens chercher!

Le maître forgeron était justement en train de réparer la « picole » d'un travailleur de terre.

— Écoute, lui dit-il, je te suis; mais tu me permettras bien de finir ce que je tiens? Tu ne serais pas une brave

fille, si tu ne voulais pas me laisser finir ce travail. Le pauvre homme attend son outil et il le lui faut : c'est son gagne-pain!

— Eh bien! soit! Une minute...

— Puisque tu es si pressée, écoute, tu vas m'aider et me rendre un service. Tu vois, à t'écouter, mon fer s'est refroidi. Tiens, attrape donc la poignée du soufflet et donne-moi un bon coup de main... Plus tôt j'aurai fini, plus tôt nous partirons!...

La Mort, sans méfiance attrape à pleine main la poignée du soufflet et tire sur la chaîne. « Flou-flou-ou, flou-flou-ou » fait le soufflet qui attise le feu. Et notre homme sans se presser porte le fer rougi sur l'enclume, empoigne son marteau et, pique que tu piqueras, il pique comme un sourd, sur l'enclume, comme un sourd, et avec tant d'ardeur qu'il n'entend pas ou feint de ne point entendre son aide improvisée et bénévole qui souffle que tu souffleras, souffle toujours. Et quand lentement, en chantant comme un habile ouvrier, il eut forgé le pic :

— Baste! dit-il en s'essuyant les mains à son tablier de cuir, ma belle Dame, je vous attends!...

Et ce disant il riait dans sa moustache, avec des yeux plissés par mille petites rides pleines de malice.

Mais l'autre toujours attachée à la poignée du soufflet essayait mais en vain de détacher sa main. Ses doigts

de squelette restaient accrochés à la poignée de fer.

— Tu m'as trompée, Misère, tu m'as trompée!

— Baste! faisait l'autre, tu veux peut-être t'en aller?

Et il riait dans sa moustache, avec ses yeux plissés par mille rides pleines de malice.

La Mort, elle, en faisait un nez! Vous l'imaginez d'ici.

— Baste! continua notre homme, je vais te laisser partir à condition que tu ne viennes pas me reprendre avant longtemps.

— Dans sept ans, dit la Mort, dans sept ans : ça te va?

Sept ans, c'est long, pensait notre homme et il dit :

— Ça me va! Allez, ouste! Madame la Mort, et à la prochaine!

Et la Mort s'en fut prestement, quittant sans regret l'atelier de Misère.

Et les années coulèrent, coulèrent, rapides, rapides, car elles étaient comptées.

Pourtant, lui, Misère, ne les comptait pas.

Aussi, un jour, fut-il surpris quand il entendit frapper à sa porte. Il était à table et il buvait un coup de son bon vin, après avoir mangé des poires de son poirier qui chaque année, maintenant, lui en donnait, lui en donnait...

— C'est moi, Misère, dit la Mort. Ton temps est achevé de nouveau. Es-tu prêt à me suivre?

— Baste! répondit Misère, mi-figue, mi-raisin.

La Mort s'était arrêtée sur le seuil, hésitante : peut-être se méfiait-elle?

— Baste! reprenait Misère, tu me laisseras bien achever mon repas. J'aime bien, maintenant que je suis devenu vieux, prendre une petite goutte. Ça vous donne du cran. Et, tu avoueras, c'est bien le moment où il faut en avoir!

— Eh bien! soit : une minute...

— Entre donc, lui disait Misère, et sieds-toi là, en attendant que j'aille chercher la bouteille.

La Mort, sans méfiance se laissa choir sur une chaise; et quand Misère eut avalé son petit verre, il la regarda d'un air malicieux.

— Baste! ma commère, dit-il, en essuyant ses moustaches d'un revers de main, je vous attends...

Mais la Mort, ne pouvant se lever de sa chaise, pensa bien que Misère encore une fois lui avait joué un mauvais tour.

— Je ne reviendrai que dans sept ans, clamait-elle, d'une voix suppliante, dans sept ans, Misère, je te le promets!...

— Baste! Dans sept ans? Tu n'y penses pas, ma commère! Écoute : plus on se fait vieux, plus on aime la vie. Sept ans, je viens d'en faire l'expérience, c'est trop vite passé. Reviens dans quinze ans, et je te tiendrai quitte.

Et la Mort s'en fut prestement, quittant sans regret la maison de Misère, mais se promettant bien de ne plus se laisser prendre désormais.

Et les années coulèrent, coulèrent, rapides, rapides, car elles étaient comptées.

Pourtant, lui, Misère, ne les comptait pas.

Aussi, un jour Madame la Mort s'en revint chez lui. Et il fut surpris de la revoir venir si tôt.

— Ne te l'avais-je pas dit? lui fit la Mort. Allons cette fois, c'est la bonne. Rarement on trompe la Mort plus de deux fois. Es-tu prêt?

— Baste! répondit Misère, mi-figue, mi-raisin.

Il était justement sous son poirier en train de cueillir des fruits mordorés et à point, de belles poires fondantes, juteuses et fraîches qui vous donnaient l'eau à la bouche rien que de les voir.

— Baste! lui fit-il, je voudrais me cueillir une poire pour la soif. En chemin et là où tu vas me conduire ce sera agréable de pouvoir se rafraîchir un peu. Laisse-moi monter dans l'arbre. J'aurai vite fait...

— Ta-ra-ta-ta! répondit la Mort. Je commence à te connaître. Tu m'as eue deux fois. Tu veux encore me jouer un vilain tour!

— Baste! montes-y toi-même, reprit Misère, comme cela tu seras tranquille; et avoue-le, la faveur que je te demande n'est pas si grande! Tu me dois bien ça, à moi!

La Mort, retroussant son jupon et son cotillon monta dans le poirier, leste comme une jeune fille; elle cueillit délicatement une belle poire mûre.

— Baste! lui disait Misère, d'en bas en se moquant d'elle, tu peux bien, puisque tu y es, en prendre une pour toi, si le cœur t'en dit!...

Et il riait, le bon vieux Misère, des mille plis de ses yeux et des mille frémissements de sa moustache.

Et la Mort, quand elle voulut redescendre, s'aperçut qu'elle avait été une fois de plus dupée. Rien à faire. Elle restait perchée sur son arbre comme un merle pris à la glu. Elle comprit tout le ridicule d'une telle situation; mais tous les efforts qu'elle faisait étaient inutiles : le poirier enchanté la tenait et la tenait bien.

— Eh bien! Misère, tu peux te vanter d'avoir trompé la Mort trois fois. Mais je t'en prie : laisse-moi redescendre.

— Baste! Madame la Mort, vous resterez là-haut jusqu'à la consommation des siècles.

— Tu ne feras pas cela, Misère, tu ne feras pas cela? criait-elle, indignée, du haut de son arbre, serrant ses jupons qui volaient au vent.

— Baste! Et pourquoi non? Jusqu'à la consommation des siècles, répondit l'autre, qui de toute évidence profitait de la situation.

— Écoute, dit du haut de son arbre la Mort qui commençait à rire jaune. Je te promets de ne plus venir te chercher.

— Baste! disait Misère, tu le jures?

— Je te le jure! répondit la Mort.

Et, retroussant son jupon et son cotillon, elle sauta d'un pied leste, comme une jeune fille, au bas du poirier en poussant un gros soupir de soulagement. Puis elle partit le plus vite possible, jurant mais un peu tard, qu'elle se méfierait et pensant bien qu'un jour elle tirerait vengeance de cet affront.

*

Et les années se sont écoulées, lentes, lentes, car elles n'étaient plus comptées. Et Misère, qui ne les compte plus trouva vite le temps long, long! long comme un jour sans soleil. Il est, dit-on, toujours de ce monde. Il est vrai qu'il y a déjà bien longtemps qu'il a commencé de s'y ennuyer. Pensez! depuis qu'il voit les hommes et la suite des jours, si semblables et toujours pareils! Tous ces jours qui se suivent : guerres, brigandages, orages, sécheresses, gelées, maladies épidémiques, révolutions! Il en a vu, des événements! Tant qu'il finit par ne plus s'y reconnaître. Et ces hommes qui naissent et qui meurent! Toujours semblables eux aussi et bien pareils! Il a connu les enfants de ses enfants; puis les petits-enfants de ses petits-enfants, ensuite, les arrière-petits-enfants de ses arrière-petits-enfants. Main-

tenant il ne connaît plus ses descendants et il a une si nombreuse lignée qu'il est le père de beaucoup de monde.

On dit, d'ailleurs, que depuis longtemps il désire disparaître de ce monde. Une fois même il a appelé la Mort, la priant comme le bûcheron de la fable de venir le tirer d'ici-bas. Mais la Mort fait la sourde oreille : elle prend ainsi une petite revanche. Car il n'est pas toujours gai d'être immortel.

Et c'est pourquoi Misère regrette amèrement de n'avoir pas, jadis, écouté le brave saint Pierre.

– Allons, Jean-le-Piot! demande le ciel, bédigas!

Pécaïre, le ciel! il lui faudra maintenant attendre le jugement pour l'avoir...

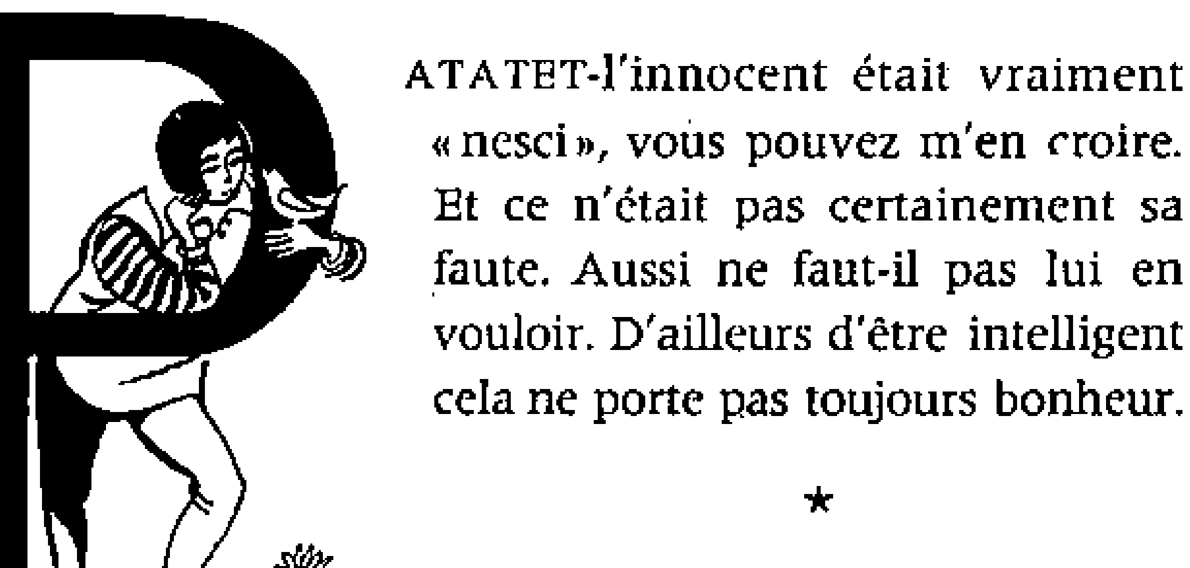
Et comme disait ma grand-mère :

– Lo Gal cantet e la sornetta finiguet!

– Le coq chanta et l'histoire s'acheva.



Patatet de Sabran



PATATET-l'innocent était vraiment « nesci », vous pouvez m'en croire. Et ce n'était pas certainement sa faute. Aussi ne faut-il pas lui en vouloir. D'ailleurs d'être intelligent cela ne porte pas toujours bonheur.

*

La mère de Patatet-l'innocent était veuve; et la pauvre femme était encore plus malheureuse d'avoir un enfant si peu dégourdi.

Car Patatet-l'innocent était, on peut le dire, « nesci » comme pas un. On raconte encore ses aventures au village.

Un jour sa mère ne put se rendre au marché de La Vaquerie, comme tous les lundis. Cependant elle avait absolument besoin de quelques aiguilles à coudre.

Nécessité fait loi. Elle envoie donc Patatet-l'innocent chercher les aiguilles.

Patatet, bien que « nesci », était un bon petit garçon qui aimait bien sa maman et qui était bien obéissant.

Tout heureux de se rendre utile, il s'empressa de quitter Sabran et sa maman pour le marché de La Vaquerie.

Arrivé au bourg, il sut très bien acheter les aiguilles à coudre. Et comme il était un petit garçon qui aimait bien sa maman et qui était bien obéissant, il se dépêcha de repartir aussitôt pour Sabran.

Mais voilà que tandis qu'il passait en courant sur le pont de Tave, il vit dans la prairie, les voisins qui rentraient la pasture, car le temps menaçait. La traverse était toute noire de gros nuages pleins d'eau.

— Patatet! Patatet! crièrent les voisins, viens nous donner un coup de main. Ça ira plus vite et nous te donnerons un bel écu neuf.

— Avec plaisir! répondit Patatet.

Car Patatet était bien heureux de rapporter à sa maman un bel écu neuf, et bien content de faire plaisir à ses voisins.

Mais Patatet ne savait pas où déposer ses aiguilles à coudre. Alors il les piqua dans une meule de foin.

La pasture ramassée et le travail fini, Patatet chercha ses aiguilles et ne les trouva point.

Patatet tout triste rentra chez lui. Sa mère fut très heureuse du bel écu neuf; mais quand elle demanda à Patatet : « Mes aiguilles? » Patatet répondit, en pleurant, qu'il les avait piquées dans une meule de foin. Quand il avait voulu les reprendre, il ne les avait pas retrouvées.

Sa mère fut bien ennuyée car elle en avait absolument besoin ce jour-là. Aussi lui dit-elle brusquement :

— Nigaud! Tu n'avais qu'à les piquer au revers de ta veste!

— La prochaine fois je le saurai! répondit Patatet dans un ruisseau de larmes.

Quelques jours plus tard, la mère de Patatet l'envoya chez le maréchal faire réparer le « rediable ».

Lorsque le maréchal eut fini, il lui rendit le rediable et il lui dit :

— Attention, petit, le fer est encore chaud!

— N'ayez crainte, je sais bien où l'accrocher!

Et Patatet accrocha le rediable au revers de sa veste. Ah! pauvre, la veste fut drôlement brûlée et toute déchirée.

Pleurant comme la font du Pré-communal, Patatet revint chez lui rapporter le rediable et sa veste toute brûlée et toute déchirée.

Cette fois la pauvre veuve se mit en colère.

— Espèce de tarnagàs! Tu n'en feras jamais d'autres!

Accrocher le rediable au revers de sa veste! Pauvre Sainte Mère de Jésus! Tu aurais dû le mettre sur ton épaule!

— La prochaine fois, je le saurai! répondit Patatet, dans un ruisseau de larmes.

Quelques jours plus tard, la mère de Patatet l'envoya mener le cochon au « saigne-porc ».

Patatet fit sortir le cochon de la « sout ». Maître cochon partit en grognant et s'enfuit vers les champs de pommes de terre. Patatet à coups de « védigane » essaya de l'en faire sortir. Mais c'eût été vouloir enlever la brebis du sel. Alors Patatet s'agrippa à la petite queue en tire-bouchon; et tire que tu tireras : la queue serait plutôt restée aux mains de Patatet. Avec ça, le cochon criait comme si on l'eût déjà écorché tout vif. Et les garnements du voisinage s'assemblaient pour regarder Patatet accroché à la petite queue tire-bouchonnée.

De guerre lasse, Patatet se souvint de la recommandation de sa mère : « Tu aurais dû le mettre sur ton épaule! »

Une, deux, trois, Patatet saisit le cochon et le jeta sur son épaule. Hélas! le cochon lui mangea la moitié de l'oreille.

Pleurant comme la Font du Pré-communal, Patatet revint chez lui l'oreille en sang.

Cette fois la mère ne sut plus que dire!

– Pauvre niais! Tu n'en feras jamais d'autres! Porter le cochon sur son épaule pour se faire manger l'oreille! Pauvre Sainte Mère de Jésus! Cette fois tu ne me feras plus de commission. Je vais te louer chez un maître sévère. Tu apprendras à te débrouiller.

Et Patatet dans un ruisseau de larmes s'en fut chez un maître sévère.

*

Un jour le maître de Patatet lui commande de charger un sac de blé sur la mule et de la conduire au moulin.

En chemin Patatet, tout fier de conduire sa mule, rencontra des paysans qui semaient du blé.

Il était tellement fier, que dans sa tête chantaient toutes sortes de refrains où l'on parlait du blé. Mais Patatet ne savait pas au juste ce qu'ils signifiaient.

Le premier venu sur ses lèvres fut le premier sorti. Tout joyeux et tout fier, il lança aux paysans en bonne salut :

– Une saque, un picotin!

– Petit méchant morveux, crièrent les paysans. Nous allons te faire voir si pour un gros sac, nous récolterons un seul petit picotin!

Et ils s'avancèrent vers Patatet et sa mule dans

l'intention évidente de jeter à bas le sac de blé et de rosser le conducteur.

Patatet sans demander ses restes, et tout abasourdi, fit faire demi-tour à sa mule :

— Trotte, mule, trotte! Partons d'ici! On n'a pas l'air de nous aimer!

Et Patatet s'en retourne avec sa mule et son sac de blé devers son maître. Il en a gros sur le cœur. Mais il a grandi et ne pleure plus comme la Font du Pré-communal. Non! Patatet maintenant souffle comme une salamandre.

Arrivé chez son maître, celui-ci lui dit :

— Comment, tu es déjà retourné, Patatet?

Alors Patatet, rouge et soufflant comme une salamandre, explique la chose à son maître.

— Oh! gros bédigas! On n'a pas idée! Une autre fois, il te faudra dire : « A pleine charretée! »

— Maître, dit Patatet, la prochaine fois, je le saurai!

Et Patatet reprit le chemin du moulin avec mule et sac de grains.

— A pleine charretée! A pleine charretée! Ça n'est pas bien difficile! A pleine charretée!

Les paysans avaient fini de semer leur blé. Mais un peu plus loin, Patatet vit deux hommes qui emportaient

dans une brouette un chien crevé. Patatet, tout fier et tout heureux, leur cria au passage :

— A pleine charretée! A pleine charretée!

Les deux hommes étaient les meilleurs chasseurs du pays qui possédaient les meilleurs chiens à la ronde. Ils crurent que Patatet leur souhaitait d'emporter tous leurs chiens, crevés, dans une brouette, comme ils emmenaient celui-ci. Le rouge leur monta aux oreilles :

— Petit méchant morveux, crièrent les deux hommes. Nous allons te faire voir de quelle charrette nous roulons! Attends un peu!

Et ils s'avancèrent vers Patatet dans l'intention évidente de jeter à bas le sac de blé et de rosser le conducteur de la mule. Patatet sans demander ses restes, et tout abasourdi, fit faire demi-tour à sa mule.

— Trotte, mule, trotte! Partons d'ici. On n'a pas l'air de nous aimer!

Et Patatet s'en retourna avec sa mule et son sac de blé, devers son maître. Il en a gros sur le cœur. Mais il a grandi et ne pleure plus comme la Font du Pré-communal. Non! Patatet maintenant est tout rouge et souffle comme une salamandre.

Arrivé devers son maître, celui-ci lui dit :

— Comment, tu es déjà retourné, Patatet?

Alors Patatet, rouge et soufflant comme une salamandre, explique la chose à son maître.

— Ah! bédigas! On n'a pas idée! Une autre fois, il te faudra dire : Menez-le à la fosse, le pauvre petit!

— Maître, dit Patatet, la prochaine fois je le saurai!

Et Patatet reprit le chemin du moulin avec mule et sac de grains.

— Menez-le à la fosse, le pauvre petit! Menez-le à la fosse, le pauvre petit! répétait Patatet tout heureux et tout fier. « Menez-le à la fosse, le pauvre petit! Menez-le à la fosse, le pauvre petit ». Ce n'est pas bien difficile! « Menez-le à la fosse, le pauvre petit! »

Les deux chasseurs qui menaient leur chien crevé dans une brouette n'étaient plus là. Mais un peu plus loin, en traversant le village, Patatet croisa une noce. La « novie » tout heureuse, sous sa couronne blanche et sous son voile blanc, souriait de bonheur. Tout le cortège chantait et riait. Le « novi » en tête donnait le ton. Patatet de voir la joie bruyante de toute la troupe, se sentit encore plus fier et plus heureux que jamais. Plein de bonne volonté, pour manifester lui aussi hautement sa fierté et son bonheur et pour montrer qu'il savait participer à la joie d'autrui, Patatet, d'une voix triomphante, s'adressa à la noce en criant :

— Menez-le à la fosse, le pauvre petit! Menez-le à la fosse!

Qui demeura stupéfait? Ce fut la noce, bien sûr!

Mais soudain, des cris, des injures, des menaces volèrent sur la tête du brave Patatet.

— Méchant petit morveux, nous allons te faire voir qui l'on doit mener à la fosse! Attends un peu et il ne restera plus que tes os pour mettre dans le trou, vilain oiseau de mauvais augure!

Et ils se précipitèrent sur Patatet dans l'intention évidente de jeter à bas le sac de blé et de rosser le conducteur de la mule.

Et Patatet sans demander ses restes et tout abasourdi fit faire demi-tour à la mule :

— Trotte, mule, trotte! Partons d'ici. On n'a pas l'air de nous aimer!

Et Patatet s'en retourna avec sa mule et son sac de blé devers son maître. Il en a gros sur le cœur. Mais il a grandi et ne pleure plus comme la Font du Pré-communal. Non! Patatet maintenant est tout rouge et souffle comme une salamandre.

Arrivé devers son maître, celui-ci lui dit :

— Comment, tu es déjà retourné, Patatet?

Alors, Patatet rouge et soufflant comme une salamandre, explique la chose à son maître.

— Oh! bédigas! On n'a pas idée! Une autre fois il te faudra prendre une belle fille par le bras et la faire danser!

— Maître, dit Patatet, la prochaine fois je le ferai!

Et Patatet reprit le chemin du moulin avec mule et sac de grains.

— Une autre fois, il te faudra prendre une belle fille par le bras et la faire danser!

Patatet souriait de contentement. Depuis qu'il avait grandi, il avait eu plusieurs fois l'envie de prendre une belle fille par le bras et de la faire danser. Mais on ne le lui avait jamais dit. Or Patatet ne faisait que ce qu'on lui commandait, comme un garçon de ferme bien élevé et qui est là pour faire le vouloir de son maître.

Mais certes prendre une belle fille par le bras et la faire danser, ce n'était vraiment pas là quelque chose de bien difficile. Et Patatet souriait de toute sa large bouche à l'idée de prendre bientôt une belle fille par le bras et de la faire danser.

Il n'y avait plus de paysans qui semaient du blé dans le champ le long de la route. Il n'y avait plus sur la route d'hommes qui emmenaient leur chien crevé pour l'enterrer. Quand il traversa le village, la noce n'y chantait et n'y riait.

Mais à la sortie du village, Patatet passa à côté d'une maison en feu. Tout le monde était en alerte. On se faisait passer les seaux depuis le puits et tout le monde y allait de son courage et de son souffle.

— La prochaine fois, il me faudra prendre une belle fille par le bras et la faire danser. Et la faire danser!

Et Patatet fier et joyeux répétait : «Et la faire danser!»

Or justement, devant lui une belle fille, les manches retroussées jusqu'à l'épaule faisait la chaîne pour passer les seaux. Patatet lui prend le bras, la tire à lui et en avant la mazurka!

— ... et la faire danser! Ha-la-la! Et la faire danser!

Vous pensez du scandale! L'incendie faillit s'éteindre d'étouffement. La belle fille de son bras rose gifla si fort Patatet qu'on n'entendit plus les crépitements du feu. Les gens de la maison coururent aux bâtons et s'avancèrent vers Patatet dans l'intention évidente de jeter son sac de blé dans le feu, avec la mule et le conducteur.

Ce que voyant, sans demander ses restes et tout abasourdi, Patatet lâcha la fille et fit faire demi-tour à sa mule.

— Trotte, mule, trotte! Partons d'ici. Ça brûle trop et l'on n'a pas l'air de nous aimer.

Et Patatet s'en retourna avec sa mule et son sac de blé devers son maître. Cette fois il en a encore plus gros sur le cœur. Patatet est un jeune homme. Il ne coule plus de l'eau comme la Font du Pré-communal. Non! mais son gros brave cœur saute dans sa poitrine

comme Gros-Matou quand le chien aboie à ses griffes. Patatet est tout rouge et souffle comme une salamandre.

Arrivé devers son maître, celui-ci étonné lui demanda :

– Comment, tu es déjà retourné, Patatet? Qu'as-tu donc encore fait, Patatet?

Alors Patatet tout rouge et gonflé comme une salamandre lui raconte sa mésaventure.

– Oh! grand foutralas! Mais tu n'y pensais pas! Une autre fois attrape un seau et tue le feu!

– Maître, lui dit Patatet, une autre fois, je le ferai!

Et une fois de plus, Patatet reprit le chemin du moulin avec la mule et son sac de blé.

– Une autre fois, attrape un seau et tue le feu! Attrape un seau et tue le feu. Voilà qui n'est pas le diable, vraiment! Attrape un seau et tue le feu!

Et Patatet sautait de joie et de fierté. Il lançait des seaux d'eau de ses deux grandes mains vides tout le long du chemin. Comme ça! et encore comme ça! Non, vraiment ce n'est pas le diable, en fin de compte.

– Attrape un seau d'eau et tue le feu! Et tue le feu!

Il n'y eut pas de paysans qui semaient leur blé dans les champs le long de la route. Il n'y eut pas, sur la route, d'hommes qui emmenaient leur chien crevé pour l'enterrer. Quand il traversa le village, la noce n'y

chantait et n'y riait. La maison avait fini de brûler et tous les voisins étaient rentrés chez eux.

Mais un peu plus loin, le four communal venait d'être allumé. Le fournier était précisément en train d'ouvrir le four pour y placer les gros pains ronds de dix livres que les villageois lui avaient apportés.

Oh! quel beau feu brillait dans le four, blanc en bas, rouge en haut, avec des flammes qui éclairaient toutes les briques. Oh! quel beau feu!

— Attrape un seau et tue le feu!

Aussitôt, Patatet se précipite sur le seau du fournier, le remplit de belle eau à la font et hop! jette l'eau sur le feu.

— Oh! l'animal! s'écrie le fournier.

Et le voilà qui se précipite sur son rediable et s'avance vers Patatet dans l'intention évidente de jeter son sac de blé au feu, dans le four, avec la mule et son conducteur au besoin. Ce que voyant, sans demander ses restes, et tout abasourdi, notre Patatet lâcha le seau et fit faire demi-tour à sa mule.

— Trotte, mule, trotte! Partons d'ici. Ça brûle trop, et décidément on n'a pas l'air de nous y estimer.

Et Patatet s'en retourna avec sa mule et son sac de blé devers son maître. Cette fois il en a encore plus gros sur le cœur. Patatet est un jeune homme. Il ne coule plus de l'eau comme la Font du Pré-communal. Non!

Mais son gros brave cœur saute dans sa poitrine comme Gros-Matou quand le chien aboie à ses griffes. Patatet est tout rouge et souffle comme dix salamandres.

Arrivé devers son maître, celui-ci, encore plus étonné, lui demande :

— Comment, tu es déjà retourné, Patatet? Qu'as-tu donc encore fait, Patatet? Que t'est-il arrivé, Patatet?

Alors Patatet, tout rouge et gonflé comme dix salamandres, lui raconte sa mésaventure.

— Oh! grand espeillandras! Mais tu n'y pensais pas! il te fallait lui dire, au fournier : « Que le Bon Dieu t'en donne autant à manger, que tu prends de peine à le charger! »

— Maître, dit Patatet, une autre fois je le dirai!

Et une fois de plus, Patatet prit le chemin du moulin avec mule et sac de grains.

— Que le Bon Dieu t'en donne autant à manger que tu prends de peine à le charger! Voilà qui n'est pas bien sorcier à dire : « Que le Bon Dieu te donne autant à manger que tu prends de peine à le charger. » Non! vraiment, ce n'est pas sorcier à dire, à la fin du compte!

Et Patatet de toute la largeur de sa mâchoire, broyait du bon pain blanc tout chaud, tout le long du chemin.

— Que le Bon Dieu t'en donne autant à manger que tu prends de peine à le charger! Vraiment voilà qui est

joliment dit, et pas sorcier du tout! ...T'en donne autant à manger!...

Et Patatet se sentait tout regaillardi par ce bon pain blanc tout chaud qui se fondait sous ses mâchoires, tout le long du chemin.

Il n'y eut pas davantage de paysans qui semaient leur blé dans les champs, le long de la route. Il n'y eut pas davantage sur la route, d'hommes qui emmenaient leur chien crevé pour l'enterrer. Quand il traversa le village, la noce n'y chantait et n'y riait. La maison avait fini de brûler et les voisins étaient rentrés chez eux, depuis longtemps. Le four communal était fermé, les pains cuits et le fournier à l'auberge.

Mais un peu plus loin, Patatet passa devant la cour du Mas des Agasses. Le «masier» était en train de charger sur sa «carrugue» le plus beau fumier doré du pays. Il faisait vraiment plaisir à voir, ce beau fumier, jaune éclatant, où le soleil semblait s'être caché. Il faisait vraiment plaisir à sentir, ce bon fumier où tous les parfums de la basse-cour s'étaient concentrés. Il faisait vraiment plaisir à manier sans doute, ce brave fumier, si lourd à la fourche, lourd de toutes les richesses qu'il ferait sortir de terre.

Aussi Patatet, fier et joyeux, se sentait-il heureux en diable pour le riche «masier» du Mas des Agasses. Et cette fois il mènerait sa mule et son grain au moulin.

— Que le Bon Dieu t'en donne autant à manger, que tu prends de la peine à le charger! cria fièrement et joyeusement Patatet.

Et Patatet souriait au grand paradis. Cette fois au moins, il n'aurait point dit de sottises!

— Ah! bougre d'abestit! s'écria aussitôt le masier. Je m'en vais te faire voir, espèce de grand mouche-mal, comment je mange le fumier, moi! Ah! ça, non!

Et voilà le masier du Mas des Agasses qui se précipite, fourche levée, vers Patatet, dans l'intention évidente d'enfourcher son sac de blé pour le joindre à son fumier, y compris la mule et son conducteur au besoin.

Ce que voyant, sans demander ses restes, et tout abasourdi, notre Patatet fit faire demi-tour à sa mule.

— Trotte, mule, trotte! Partons d'ici! Ça fourche trop! Et décidément on n'a pas l'air de nous y estimer!

Et Patatet s'en retourna avec sa mule et son sac de blé devers son maître. Cette fois, il en a bien encore plus gros le cœur. Patatet est un jeune homme. Il ne coule certes plus de l'eau comme la Font du Pré-communal. Non! Mais son gros brave cœur saute dans sa poitrine comme Gros-Matou quand le chien aboie à ses griffes. Patatet est absolument tout rouge et souffle comme cent salamandres.

Arrivé devers son maître, celui-ci de plus en plus étonné, lui demanda :

— Comment, déjà retourné, Patatet? Qu'as-tu donc encore fait Patatet? Que t'est-il arrivé Patatet? Patatet? Patatet? Qu'est-ce que c'est?

Alors, Patatet, absolument tout rouge comme le ventre d'une pastèque, et gonflé comme cent salamandres, lui raconte sa mésaventure.

— Oh! gros bédigas! Oh! grand foutralas! Oh! grand espeillandras! Oh! grand carnavalas! Cette fois, c'est moi qui vais au moulin avec la mule et le sac de grains!

Le maître parti, Patatet resta tout seul à la ferme.

Toutes ces aventures avaient creusé son estomac. Il avait une faim de loup. Alors, il fit rôtir une belle tranche de pain arrosée de bonne graisse.

Toutes ces aventures lui avaient donné grand soif. Alors, il alla à la cave tirer un pichet de vin à la barrique.

Il laissa sur la table la belle tranche de pain rôtie arrosée de bonne graisse. Mais les poules, cadascantes, entrèrent et cadasque-cadascant emportèrent la belle tranche de pain rôtie arrosée de bonne graisse.

De la cave, Patatet aperçut les poules cadascantes, qui, cadasque-cadascant, lui mangeaient son pain rôti. Alors arrachant d'un coup le robinet de la barrique, il le jeta à la tête du coq. Couic! Il le tua du coup.

A ce moment il entendit quelqu'un qui, du fond de la cave, lui disait :

— Hé! Patatet, t'es un niais! t'es un niais!

Il alla y voir. C'était l'oie.

— Ah! Patatet, t'es un niais!

Il prit l'oie par le cou, le pauvre Patatet (mais qui n'eût pas comme lui été excité?), il prit l'oie par le cou et vlan! il la lança contre le mur, et la tua du coup.

Or c'était une oie couveuse, et il y avait beaucoup d'œufs dans son nid. Le brave Patatet sentit son bon gros cœur sauter dans sa poitrine. Sans hésiter, il se coucha sur les œufs pour les chauffer... et les cassa tous!

Plein de jaune d'œuf, Patatet ne sut comment se nettoyer. Basset, le brave chien aux longues oreilles pendantes était là qui regardait Patatet d'un œil rond et compatissant. Il se leva lentement du coin de soleil où son museau reposait sur deux pattes courtes et, tout en remuant avec condescendance sa longue queue blonde, il s'approcha placidement de Patatet. Lentement, méthodiquement, de sa langue rose, il commença à lécher le jaune d'œuf. Il lécha, et relécha, lentement, consciencieusement de sa langue rose jusqu'à ce qu'il ne restât plus une seule trace de jaune d'œuf sur les larges fesses du brave Patatet. Cela dura longtemps, si longtemps que lorsque l'opération fut terminée il ne restait plus dans la barrique qu'un peu de lie, tout au fond.

Patatet eut encore le cœur plus gros que jamais.

Et pendant ce temps, Basset le contemplait d'un œil pitoyable. Puis il cligna des yeux, comme on hausse des épaules, et lentement, sur ses quatre petites pattes courtes, Basset regagna son coin de soleil, fit deux tours sur lui-même; puis il se coucha, allongea ses deux pattes de devant, y posa avec précaution son museau. Ceci fait, il leva lentement le noir de ses yeux par-dessus son nez et il regarda Patatet, d'un air compatissant et protecteur.

Quand le maître revint, il se rendit compte de la fête, et il donna son congé à notre Patatet.

— Mon pauvre Patatet! Je ne peux plus te garder. Va-t-en au diable, si tu veux. Tu as perdu la raison!

*

Et Patatet s'en alla tristement.

Il marchait à travers champs, sans rien voir, sans rien entendre. Consterné, il répétait d'un pas à l'autre : « J'ai perdu ma raison! J'ai perdu ma raison! Comment la retrouver, mon Dieu? Comment la retrouver? »

Et Patatet marchait à travers champs, à la recherche de sa raison. Il ne mangeait plus. Il ne buvait plus.

Mais il répétait, sans arrêt : « J'ai perdu ma raison! J'ai perdu ma raison! Comment la retrouver? »

Il regardait à droite. Il regardait à gauche. Mais de raison, il n'en voyait point. Il soulevait les cailloux. Il déplaçait les feuilles mortes. Il se couchait pour coller son oreille aux trous de grillons.

— Ma raison, es-tu là?

Mais sa raison ne répondait pas. Et il n'y avait sous les cailloux que de la terre humide et rien sous les feuilles mortes que de l'herbe mouillée.

Enfin il rencontra un bûcheron qui le voyant tout triste et inquiet lui demanda :

— Que cherches-tu, mon grand? Tu as perdu quelque chose?

— Oui! répondit Patatet. J'ai perdu ma raison. C'est mon maître qui l'a dit.

— Oh! si ce n'est que ça, nous la trouverons bien!

— Vraiment? Vous pourrez m'en donner des nouvelles?

— Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. Tu vois, il faut que je coupe tous les gros arbres de cette forêt. Mais la prochaine fois, je te dirai où elle est.

Patatet ne voulut point quitter le bûcheron qu'il ne lui eût révélé où se trouvait sa raison. Il irait vite la chercher, même si c'était au bout du monde; car il était trop malheureux sans sa raison. Et son maître ne le reprendrait pas s'il ne retrouvait d'abord sa raison.

Patatet s'assit sur une racine d'arbre et regarda le

bûcheron abattre les grands arbres. Si bien que le bûcheron, énervé de voir Patatet qui s'entêtait à demeurer là, et à regarder de ses deux yeux de veau, eut une idée. Il enfonça sa main entre son pantalon et son ventre, et alla chercher dans un repli de sa ceinture de flanelle, une petite puce, toute ronde et toute noire. Après quoi, il l'enferma dans une boîte et dit à Patatet :

— Tiens! Voilà ta raison! Et maintenant, laisse-moi en paix!

Patatet tout heureux n'en écouta pas davantage. Il prit la boîte et partit dans les bois.

Là, dans une clairière, il s'assit sur des fagots secs. Curieux, il voulut voir comment était faite sa raison. Pas plus tôt le couvercle de la boîte enlevé, la puce, d'un saut, s'échappa.

Le pauvre Patatet ne put retenir toutes ses larmes. Il eut beau chercher autour de lui, remuer tous les fagots, creuser la terre tout autour, sa raison une seconde fois était bien perdue.

Vers le soir, un chasseur passa et lui demanda ce qu'il cherchait avec tant de soin et d'ardeur.

— Ma raison! Monsieur le chasseur. J'ai perdu ma raison qui était dans cette petite boîte. Et mon maître ne me reprendra pas, si je ne retrouve pas ma raison!

Le chasseur ne sut pas ce que c'était la raison que cherchait Patatet. Il eut peur de perdre beaucoup

de temps à rechercher une chose qu'il ne connaissait pas. Il s'éloigna donc sans dire au revoir à Patatet.

La nuit approchait. Patatet, la mort dans l'âme, abandonna ses recherches. Il ne retrouverait plus jamais sa raison.

Alors Patatet songea à la veuve, sa mère, qu'il n'avait plus revue depuis bien des années et à qui il avait promis de rapporter, un jour, beaucoup d'argent. Mais il avait perdu sa raison et il ne se souvenait même plus où habitait sa mère.

Et Patatet, seul dans la forêt, pleura, pleura toutes les larmes qui lui restaient, bien qu'il fût devenu jeune homme.

La nuit tombait et Patatet était perdu, bien perdu.

Et voici que tout à coup une voix joyeuse se fit entendre.

— Patatet! Patatet! Tu cherches ta raison? Me voilà. c'est moi. On m'a coupé les ailes. Et je suis fatiguée. Prends-moi et je t'indiquerai le chemin.

Patatet vit alors, sur un tas de branches sèches, une pie noire et blanche qui ne pouvait voler.

Il la prit dans ses mains, la réchauffa. Puis la pie sauta sur son épaule.

— Vite, prends par là! Suis le sentier! Sors du bois! là-bas, cette lumière, c'est la ferme de ton cousin Allons-y. C'est là que j'habite. Ton cousin te recevra. Et tu verras, il est intelligent, lui!

Patatet tout heureux, car il commençait à avoir peur dans la nuit noire, ramena la pie chez son cousin.

*

Autant Patatet était simplet, autant son cousin était intelligent. Le cousin de Patatet habitait à la campagne; mais il était artisan à la ville voisine où il pouvait exercer son intelligence. Il fut tout à fait content de recevoir son innocent cousin qui lui garderait la maison pendant qu'il serait à la ville. Patatet nettoierait, soignerait les bêtes, travaillerait le jardin. Et cela ne lui coûterait, au cousin, que quelques pommes de terre et des retaillons de gros lard.

Patatet était bien content, car il croyait avoir retrouvé sa raison. Et Patatet n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait rendre service en travaillant. Il savait que c'était comme ça qu'un jour il pourrait retrouver sa mère et lui apporter beaucoup d'argent.

Un matin, le cousin dit à Patatet comme d'habitude :

— Je m'en vais. Surveille bien la maison!

Resté seul, Patatet s'aperçut que depuis qu'il travaillait chez son cousin, il avait fait tout le travail qu'il y avait à faire. Tout était propre. Il avait réparé les serrures; bouché les trous des murs; repeint les portes et les fenêtres. Le jardin était net. Pas une herbe. Et comme

il venait de pleuvoir, il n'était pas nécessaire d'arroser.

Patatet ne sut alors que faire et il s'ennuya.

Dehors le vent soufflait avec violence. Patatet vit qu'il couchait le champ de blé qui se trouvait presque mûr, bien haut et droit sur les tiges.

— Ah! pensa-t-il, tu veux t'en aller toi aussi? Attends, blé, beau blé, je vais t'aider!

Et prenant une faulx, il coupa tout le blé que le vent emporta dans la forêt.

Le soir quand le cousin fut rentré, il lui demanda :

— Alors, Patatet, tout s'est bien passé?

— Tout s'est bien passé, cousin. Le blé voulait s'en aller. Alors, je lui ai dit : « Attends, blé, beau blé! Tu veux t'en aller toi aussi? Je vais t'aider! » Et je l'ai aidé en coupant les épis.

— Oh! gros bédigas! s'écria le cousin, en contemplant avec stupeur les grands arbres de la forêt tout habillés de paille. Enfin, ce qui est fait est fait. Va te coucher. Et moi aussi, car demain, il faut retourner à la ville.

Le lendemain, le cousin avant de repartir à la ville dit à Patatet :

— Je m'en vais. Surveille bien la maison!

Patatet resté seul s'aperçut que depuis qu'il travaillait chez son cousin, il avait fait tout le travail qu'il y avait à faire. Tout était propre. Il avait réparé les serrures;

bouché les trous des murs; repeint les portes et les fenêtres. Le jardin était net. Pas une herbe. Et comme il venait de pleuvoir, il n'était pas nécessaire d'arroser.

Patatet ne sut alors que faire et il s'ennuya.

Dans la « sout » les cochons grognèrent.

— Braves cochons, leur dit Patatet, vous vous ennuyez. Attendez, cochons, beaux cochons, je vais vous aider!

Et il ouvrit la porte de la « sout ». Nos deux cochons se sauvèrent, en grognant de contentement et en tire-bouchonnant de la queue. Ils se précipitèrent dans le champ de pommes de terre et le labourèrent.

Le soir, quand le cousin fut rentré, il demanda à Patatet :

— Alors, Patatet, tout s'est bien passé?

— Tout s'est bien passé, cousin! Les cochons s'ennuyaient dans la sout. Alors je leur ai ouvert la porte et ils sont allés s'amuser dans les pommes de terre.

— Ah! grand foutralas! s'écria le cousin en contemplant avec stupeur le champ de pommes de terre, saccagé. Enfin, ce qui est fait est fait. Va te coucher. Et moi aussi, car demain il faut retourner à la ville. Mais demain, tu viendras avec moi.

Comme cela, pensait le cousin, je pourrai le surveiller.

Le lendemain matin, en partant le cousin dit à Patatet :

— Tire la porte et viens!

Et il partit.

Patatet tira la porte, la tira tant et si bien qu'il la sortit de ses gonds et la chargea sur ses épaules.

Au bout d'un kilomètre, le cousin ne voyant pas Patatet marcher à côté de lui, se retourna pour voir ce qui le retardait de la sorte.

— Oh! grand espeillandras! d'avoir emporté cette porte! Enfin, ce qui est fait, est fait. Pour ta peine tu vas continuer à la porter jusqu'à la ville. Et ce soir tu la ramèneras sur tes épaules.

Arrivé à la ville, Patatet alla travailler à l'atelier avec son cousin. Tandis qu'ils travaillaient, le cousin dit à Patatet :

— Tout à l'heure, tu vas manger avec nous à la table du patron. Attention à te bien tenir! Il ne faut pas que tu fasses de bêtises. Si je te touche du genou, tu t'arrêteras de manger.

A midi tout se passa très bien. Mais le soir, le chien qui était sous la table, tout heureux de ronger l'os qu'on lui avait jeté, donna un coup de queue à Patatet. On en était seulement à la soupe. Patatet fit la grimace. Mais bien sagement, bien raisonnablement, croyant que c'était son cousin qui lui avait touché le genou, il cessa de manger sa soupe.

— Allons, Patatet, mange donc, lui dit le patron. Qui a bien travaillé, doit bien manger. Mange, Patatet, mange!

Le cousin vint à la rescousse :

– Allons, Patatet, mange, mange. Tu as bien travaillé, vois-tu, il te faut bien manger. Mange, Patatet, mange!

Mais rien n'y fit. Patatet par-ci, Patatet par-là; Patatet ne mangea pas. Patatet était un brave garçon et qui ne cherchait qu'à bien faire. Son cousin lui avait dit de ne plus manger, s'il lui touchait le genou à table. Rien au monde n'aurait pu obliger Patatet à manger dès lors qu'il croyait avoir senti le genou du cousin. Ah! vilain chien!

– Mange, Patatet, mange donc! Allons, Patatet, mange, mange donc.

Patatet par-ci, Patatet par-là, Patatet ne mangea pas!

La veillée fut longue pour Patatet. Le cousin avait décidé de coucher à la ville pour être plus tôt au travail le lendemain. La veillée fut longue et Patatet fit bien des fois la grimace.

Après quoi, on alla se coucher.

Quand Patatet fut seul dans la chambre avec son cousin, il n'en pouvait plus et se mit à gémir en serrant le creux de son estomac.

– Qu'as-tu donc, Patatet?

– J'ai grand faim, cousin! J'ai grand faim!

– Tu as grand faim, Patatet? Mais pourquoi n'as-tu pas mangé?

— Ne m'as-tu pas touché le genou, cousin? Ne m'as-tu pas touché le genou?

— Mais pas du tout, Patatet! Ce n'est peut-être que le chien!

— Aïe! j'ai grand faim, cousin! aïe! j'ai grand faim!

— Grand tarnagas! lève-toi donc. Descends à la cuisine et mange.

— Oh! oui, certainement, cousin! Oh! oui, certainement, cousin!

Patatet n'attendit pas une seconde invitation et se hâta d'aller à la cuisine. Il aperçut un joli pot rouge en grès, plein de graisse. Tant il avait faim qu'il y plongea ses deux grosses mains. Puis de sa langue, il les lécha et tant il les lécha qu'il se trouva gavé comme une oie de bouillie.

Quand il eut fini, Patatet voulut essuyer ses mains. Mais il faisait noir comme dans un four, dans la cuisine. Il s'approcha à tâtons de l'armoire. C'était l'armoire à lit, une de ces armoires où deux lits se tiennent en étage et où il fait bon dormir au chaud, quand il gèle partout.

Patatet crut que c'était l'armoire au linge. Il vit quelque chose de blanc au milieu de la nuit et il crut que c'était un « sugue-main ». Il s'y frotta énergiquement les mains toutes grasses. C'étaient les joues de la servante qui se réveilla en sursaut, croyant avoir rêvé!

Elle pensa qu'elle avait trop mangé de soupe et la pauvre fille courut se laver à la fontaine devant la porte.

Patatet, le pauvre Patatet, effrayé de voir le « suguemain » bouger, s'enfuit auprès de son cousin et lui demanda comment il pourrait faire pour laver ses mains. Le cousin lui montra la cruche d'eau dans un coin. Patatet y enfonça ses deux grosses mains grasses et les frotta énergiquement tout en se servant d'un morceau de savon. Quand il pensa que ses mains étaient propres, Patatet voulut les sortir. Mais il ne voulait pas laisser au fond de l'eau le gros morceau de savon qu'il tenait, à deux mains. Aussi ne put-il pas sortir ses mains de la cruche qui avec le savon ne pouvaient pas passer par l'étroite embouchure.

— Comment faire? gémissait Patatet; comment faire? Je ne peux plus sortir mes mains; l'eau les a gonflées : elles ne peuvent plus passer. Comment faire, cousin, comment faire?

Le cousin qui commençait à s'endormir, tout seul dans le lit, se mit à grogner et pour se débarrasser de son Patatet, il grommela :

— Si tu ne veux pas rester comme ça, casse la cruche!

— C'est vrai, dit Patatet, je n'y pensais pas!

Et Patatet, sa cruche au bout de bras, descendit dans la cour et cassa la cruche sur le dos de la servante qui se lavait les joues. Dans la nuit, Patatet l'avait prise

pour le grand banc de pierre. La pauvre fille s'écroula et sanglota :

– Je ne mangerai plus tant de soupe, patron! Je ne mangerai plus tant de soupe! Je vous le promets.

Et Patatet remonta se coucher.

Le lendemain se passa mieux. Le soir, le cousin décida de rentrer. Mais ils partirent trop tard et se perdirent en traversant le bois. Or ce bois était le bois des brigands. Par crainte de tomber au milieu de leur bande, le cousin décida qu'ils grimperaient sur un arbre et que tant bien que mal, ils dormiraient sur une grosse branche en attendant le jour.

C'est ce qu'ils firent.

Et vinrent les brigands qui s'arrêtèrent sous l'arbre où dormaient Patatet et son cousin. Ils venaient juste de détrousser deux riches cavaliers égarés au bord du bois.

Les grosses voix des brigands éveillèrent cousin et Patatet. Tous deux se mirent à trembler plus que les feuilles de l'arbre. Patatet se sentait mal à l'aise. Son foie et son estomac lui faisaient mal.

– Cousin, j'ai envie de jeter de l'eau! dit Patatet à l'oreille de son compagnon.

– Malheureux! répondit l'autre. Tu vas nous faire tuer. Attends qu'ils soient partis!

Mais Patatet se sentait de plus en plus mal à l'aise.

Son foie et son estomac lui faisaient de plus en plus mal.

— Cousin, je ne peux plus!

Alors, Patatet jeta de l'eau sur les brigands.

— Malédiction et damnation! s'écrièrent les brigands. Qu'est-ce qui nous vient du ciel?

Patatet crut mourir d'épouvante en entendant ces jurons. Du coup, il laissa tomber la porte de la cuisine qu'il rapportait à la maison.

Les brigands la reçurent sur le crâne et crurent que c'était un mauvais coup du Diable, leur patron. Sans demander leurs restes, ils décampèrent en hurlant comme trente-six démons, laissant là tout leur argent. Patatet et son cousin descendirent de l'arbre et n'eurent qu'à se baisser pour ramasser pièces d'argent et pièces d'or.

— Pour une fois, dit le cousin, tu as fait quelque chose d'intelligent. Tiens, partageons cette fortune!

Quand ils eurent tout ramassé, Patatet donna à son cousin pièces d'or et pièces d'argent. Une à une le cousin les mit dans ses poches. A chaque fois qu'il empochait, il tapait dans la main de Patatet et disait :

— Tiens! Voilà pour toi, garde-le bien!

Quand le partage fut terminé, Patatet s'aperçut que ses mains étaient vides mais que ses poches ne s'étaient pas remplies. Il s'aperçut alors qu'il ne lui revenait

rien du partage et que son cousin partait en gardant tout l'argent pour lui.

Patatet, tout attristé et le cœur bien gros, ne voulut pas suivre son cousin. Car il était fort peiné de cette injustice.

Resté seul, Patatet se mit à marcher, en demandant pourquoi son cousin avait fait ainsi le partage. C'était bien dommage, car Patatet aurait pu alors retourner chez sa mère et lui apporter beaucoup d'argent, comme il lui en avait fait la promesse.

— Enfin, pensa-t-il, il faut dire comme cousin : « Ce qui est fait, est fait ! »

A force de marcher, Patatet arriva en vue d'une maison solitaire, au coin d'une clairière. Il s'approcha et par la fente de la fenêtre, il entendit ce que l'on y disait.

C'était le repaire des brigands. Ils étaient douze. Ils devaient toujours être douze. Or, dans la dernière affaire, l'un des douze était resté sur le carreau. On avait donc recruté un nouveau douzième et les onze brigands étaient en train d'apprendre toute la doctrine au néophyte.

— Pour entrer ici que faut-il dire? demandait le chef pour voir si le nouveau avait bien tout compris et tout retenu.

— Il me suffira de dire : Portillon, portillonnet !

Tourne rond! Tourne le nez! et la grosse porte s'ouvrira.

C'est qu'en effet, la maison des brigands était creusée dans le roc. A la seule fenêtre qui donnait du jour, il y avait triple rangée de gros barreaux de fer. Et la porte était une lourde masse de fer qui glissait en pénétrant dans le rocher et s'encastrait dans les fentes creusées à même le roc. Jamais à moins de connaître le mot magique, aucun homme n'aurait pû faire bouger cette porte. Il le fallait bien, car les brigands avaient accumulé dans cette maison des quantités de trésors de toutes sortes.

Quand les brigands s'en allèrent, Patatet en compta douze.

Puis il s'approcha de la lourde porte et dit :

— Portillon, portillonnet! Tourne rond! Tourne le nez!

Et la porte glissa doucement. Et Patatet entra.

Si vous l'aviez vu, alors, le roi n'était pas son frère! tant il y avait d'or et d'argent en masse. Patatet s'en chargea comme une mule. Après quoi, il s'en retourna chez son cousin, tout joyeux, car lui aussi pouvait rentrer chargé d'or et d'argent.

Le cousin, quand il vit Patatet, n'en pouvait croire ses yeux!

— Comment donc avait pu faire ce brave Patatet?

Où avait-il trouvé tout ce chargement? Comment avait-il pu le prendre?

– Tu n'as qu'à aller à la maison des brigands. Et devant la porte tu dis : « Portillon, portillonnet ! Tourne rond ! Tourne ton nez ! » La porte s'ouvre et tu n'as plus qu'à entrer.

Le cousin se fit expliquer la chose plusieurs fois, tant il trouvait cela merveilleux.

– Allons-y sans plus tarder, dit-il. Allons, viens, Patatet !

Et Patatet montra le chemin à son cousin.

Quand ils arrivèrent devant la maison des brigands, il y avait de la lumière et de grands bruits de voix. Patatet comprit que les brigands s'étaient aperçus qu'on leur avait enlevé une partie de leur butin. Sans doute étaient-ils en colère, et il ne ferait pas bon être découvert ici en ce moment. Et puis Patatet avait assez d'argent comme cela. Il dit à son cousin :

– Il faut attendre qu'ils soient sortis, cousin. Moi je suis fatigué. Je retourne dormir à la maison. Quand ils seront partis, tu n'auras qu'à dire : « Portillon, portillonnet ! Tourne rond ! Tourne ton nez ! » Et tu entreras. Seulement, souviens-toi qu'ils sont douze brigands !

Et Patatet s'en revint se coucher.

Resté seul, le cousin se cacha dans un fourré voisin et attendit que les brigands s'en fussent allés.

Quand ils sortirent, il les compta : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze ! » Le douzième ne vint pas.

– Bah ! se dit le cousin, ce pauvre Patatet ! s'il était là, il attendrait que le douzième sorte, jusqu'à l'année prochaine ! Si le douzième ne sort pas, c'est qu'il n'est pas là ! Pas si bête de rester là planté comme une piboule, à m'enrhumer dans la mousse humide. Allons-y ! Et d'ailleurs Patatet est si bédigas qu'il a dû se tromper. Il n'y a jamais plus de onze brigands !

Et sans plus attendre, le cousin s'avança et d'une voix forte s'écria :

– Portillon, portillonnet ! Tourne rond ! Tourne ton nez !

Et la lourde porte glissa dans le rocher.

Il entra. Mais le douzième brigand l'attendait, un grand sabre levé.

– Ah ! c'est donc toi, bandit, qui nous as volés ! Je te promets, Saint-Patron, que tu n'auras plus jamais envie de recommencer !

Et il lui trancha la tête d'un grand coup de sabre.



Patatet attendit en vain le retour de son cousin. Alors il s'ennuya. Pour s'amuser il appela la pie à qui les ailes avaient repoussé.

— Pie, qui es ma raison, prends cet or et cet argent et va le porter à tous ceux du pays qui n'en ont jamais vu.

Et la pie prenait tantôt une pièce d'or, tantôt une noix d'or, tantôt un sac d'argent. Toutes les pauvres gens en eurent pour acheter ce qui leur manquait. Et quand la pie revenait, Patatet riait, riait, riait. Il ne s'ennuyait plus.

— Pie, qui es ma raison, prends cet or et cet argent et va le porter à tous ceux du pays qui n'en ont jamais vu!

Et la pie porta tout ce que Patatet avait pris dans la maison des brigands et tout ce que son cousin avait partagé pour lui seul dans la forêt.

Avec la dernière pièce d'or, l'enterre-mort du village fit un joli tombeau pour le cousin de Patatet. Patatet ne s'ennuyait plus.

— Pie qui es ma raison, prends cet or et cet argent et va le porter à tous ceux du pays qui n'en ont jamais vu.

Quand la pie eut tout emporté, elle revint auprès de Patatet et se percha sur son épaule. Alors Patatet s'ennuya.

— Patatet! Patatet! Il ne faut plus t'ennuyer!
Patatet! Patatet! Tu vas t'en aller!
Prends le coq, et va-t-en!

Sur ces paroles, la pie s'envola et disparut dans les bois.

Alors Patatet prit le coq sous le bras et il partit sur la grande route.

Il marcha longtemps jusqu'à la nuit. Il marcha, la nuit, longtemps, longtemps. Soudain il arriva dans un village nommé le Pas.

Sur la place du village, une foule de gens s'affairaient à la lumière des torches. Ils attelaient d'immenses bœufs, hauts comme des montagnes, à un immense char, grand comme la mer.

— Oh! braves gens, leur dit-il, où allez-vous, à cette heure, avec un tel attelage?

— Où nous allons, étranger? Mais nous allons chercher le jour! Ne le sais-tu pas?

Alors Patatet se mit à rire, à rire, à rire, si bien que les bœufs, hauts comme des montagnes, se mirent à beugler comme tous les tonnerres et que le char, grand comme la mer, se mit à geindre, comme tous les vents.

— Il n'y a pas de quoi rire, étranger, parce que nous allons chercher le jour!

— Braves gens, dit Patatet l'innocent, point n'est besoin d'aller si loin. La petite bête que voici vous amènera le jour tous les matins, sans bœufs, hauts comme des montagnes, ni char, grand comme la mer.

— Pas possible! s'exclamèrent les bonnes gens du Pas.

— Bonnes gens, vous allez voir!

Alors Patatet posa son petit coq sur le plus beau tas de paille du pays et il cligna de l'œil.

Le coq secoua ses plumes, battit des ailes, ferma l'œil et l'ouvrit; puis il se mit à chanter. Et l'aube pointa.

Toutes les bonnes gens applaudissaient et voulurent acheter le coq de Patatet.

Ils lui emplirent le grand char attelé des grands bœufs de toutes les richesses du village et dirent adieu à Patatet.

Et Patatet revint chez sa mère avec son char tout plein.

— Voilà, mère, je t'apporte beaucoup d'argent.

Sa mère reconnut Patatet-l'innocent, l'embrassa sur son cœur et tous deux vécurent longtemps et heureux.



Le noyer de la Croix-Blanche



Mes enfants, commençait grand-père, je vais vous conter l'histoire du Noyer de la Croix-Blanche. C'est une histoire vraie!

Cela s'est passé du temps que j'allais à l'école. Ce n'est pas un conte de fées! D'ailleurs, c'est pour ça que la Croix-Blanche que vous voyez ici est ici! L'histoire est si extraordinaire! Pensez donc : un noyer qui s'envole dans le ciel! A sa place, on a mis la croix blanche. Et tous ces champs que vous voyez là, ce sont les champs du Noyer de la Croix-Blanche.

Il y a donc bien longtemps, mes enfants, c'était déjà vendanges faites. Le soleil se couchait déjà dès les six heures, derrière le sommet de Saint-Vincent. Le petit vent du nord secouait déjà les feuilles rouges des vignes

qui n'avaient plus de grappes. Déjà les corneilles noires descendaient par troupes croassantes de la montagne. C'était aussi le temps où la campagne devient mystérieuse en attendant Noël encore lointain. C'était l'époque où les nains sortaient, à travers la garrigue de Sarcin, de leurs petites maisons de cade et de genièvre, pour se cacher derrière chaque touffe de thym et de lavande. C'était l'époque où les petits lapins tiennent des assemblées, assis sur leurs petits derrières, dans les clairières du « Bosc-Négré », au milieu des chênes verts et des arbousiers aux fraises rouges. C'était l'époque où les perdreaux courent, à souffle perdu, des vignes à la garrigue et de la garrigue aux vignes, en riant, en riant, en riant... parce que les petites boules bleues des genévriers sont alors si parfumées!

De tout cela, il y a des gens qui ne voient rien. Des gens qui ne craignent pas d'effrayer les nains de la garrigue. Des gens qui font la chasse aux petits lapins si gentils, si mignons. Des gens qui tuent les perdreaux qui courent à souffle perdu en riant, en riant, en riant!

Ces gens-là, ce sont les chasseurs.

Ces gens-là ne savent pas voir les nains qui sortent, à travers la garrigue de Sarcin, de leurs petites maisons de cade et de genévrier pour se cacher derrière chaque touffe de thym et de lavande.

Ces gens-là ne savent pas voir les petits lapins qui

tiennent leurs assemblées, assis sur leurs petits derrières, dans les clairières du Bosc-Négré, au milieu des chênes verts et des arbousiers aux fraises rouges.

Ces gens-là ne savent pas comprendre les perdreaux qui courent à souffle perdu, des vignes à la garrigue et de la garrigue aux vignes, en riant, en riant, en riant... parce que les petites boules bleues des genévriers sont si parfumées!

Ces gens-là sont aveugles parce qu'ils sont méchants, méchants comme des bûches!

Ces gens-là s'en donnent à cœur joie : pin! pan! pin! pan! Et je te vise : Pin! Pan! Et je te tire : Pin! Pan! Et je te tue! Pin! Pan! Pin! Pan! Oh! quel massacre!

Ces gens-là s'en donnent à cœur joie lorsque le petit vent du Nord secoue déjà les feuilles rouges des vignes qui n'ont plus de grappes.

Ces gens-là s'en donnent à cœur joie lorsque le soleil se couche déjà, dès les six heures, derrière le sommet de Saint-Vincent.

Ces gens-là s'en donnent à cœur joie lorsque les corneilles noires descendent, par troupes croassantes, de la montagne.

Ces gens-là s'en vont, fiers comme Artaban, terribles comme le diable-rouge, justement au moment où la campagne devient mystérieuse en attendant Noël encore lointain.

Or cette année-là, deux «gavots» (c'est ainsi que l'on appelle, dans le pays, les hommes de la montagne), deux gavots étaient restés pour augmenter le nombre des chasseurs.

Nos deux gavots étaient venus se louer pour le temps des gros travaux qui finissent après la vendange. D'habitude, les montagnards repartent dès que le travail est fini. Là-haut, sur la montagne on les attend avec impatience. Mais les deux nôtres étaient de jeunes gaillards qui n'étaient pas pressés. Ils avaient entendu parler des prouesses des chasseurs du pays. Ils voulaient, eux aussi, montrer ce dont ils étaient capables. Pourtant les gavots sont, en général, de braves gens qui ne feraient du mal à personne, gens et bêtes. Il faut croire que ces deux-là faisaient exception. Ils étaient restés pour la chasse.

Fusil, cartouchière, carnier, ils partaient toute la journée à travers vignes, garrigues et bois. Pin! Pan! Pin! Pan!

Heureusement les nains des cades et des genévriers étaient plus malins qu'eux! Un petit coup de sifflet au ras des herbes sèches, à travers les touffes de thym et de lavande, et tous les petits lapins disparaissaient dans leurs trous profonds. Un instant, le bout de leur petite queue grise frémissait et puis, houp! plus rien! Nos deux gavots passaient. Derrière eux vous auriez pu voir, à chaque trou de la garrigue, sous une racine

de cade ou de genévrier, remuer de petits naseaux qui souriaient en silence. Un œil se fermait puis se rouvrait malicieusement, tandis qu'une longue oreille s'agitait pour faire signe à quelqu'un là-bas, derrière le cade ou le genévrier. Ce signe voulait dire : « Merci! Tout va bien! »

Fusil, cartouchière, carnier, nos deux gavots passaient avec leurs gros souliers de gros clous ferrés.

Heureusement les nains des cades et des genévriers étaient plus malins qu'eux. Un petit coup de sifflet au ras des herbes sèches, à travers les souches, entre les troncs des chênes verts et des arbousiers et tous les perdreaux s'arrêtaient, immobiles. Vous n'auriez pu dire si ce petit tas gris, là, dans la rangée de droite, était une motte un peu plus sèche que les autres. En tout cas, dès que nos deux gavots étaient passés, le petit tas gris, ouf! s'envolait au ras du sol, suivi par une douzaine d'autres. Et ça riait, ça riait, ça riait! Nos deux gavots se retournaient, tapaient du pied, crachaient leur chique, juraient, revenaient, tandis que malicieusement quelqu'un s'accrochait au bas de leurs chausses, les faisait trébucher patataf! poum! poum! Et nos gavots, le nez au ras du sol, croyaient voir au bout de la garrigue, au fin fond de la rangée de vignes, une ombre minuscule qui se tenait les côtes en s'esclaffant.

Pendant ce temps une pie s'envolait en ricanant.

Dommage que les cartouches soient si chères, la garce!

Ainsi nos deux chasseurs en étaient pour leur peine. Ils commençaient à se lasser et songeaient qu'il serait bientôt temps de remonter dans la montagne. Les châtaignes les y attendaient. Il fallait rentrer la récolte pour les cochons. Ils commençaient à croire qu'il vaut mieux laisser les petits lapins et les perdreaux libres de courir ou de s'assembler en rond, à travers la garrigue, les vignes et les bois.

Ce jour-là, ils étaient justement couchés sous l'énorme noyer qu'il y avait ici même, à l'endroit où vous voyez maintenant la Croix-Blanche.

Ils avaient abandonné leurs fusils qui traînaient à travers les herbes desséchées, qui commençaient doucement à se redresser comme si elles étaient effrayées de la présence de cette singulière branche cassée de bois mort.

Ils rêvaient au ciel frais de leurs montagnes. Ils commençaient à se demander pourquoi ils tardaient tant à remonter jusqu'au hameau perché sur un coin de plateau tranquille et sage. De petits nuages bleus descendaient précisément de la montagne. Ils leur faisaient signe : « Allons enfants, on vous attend là-haut! » Il semblait à nos deux montagnards qu'ils avaient commis un crime à rester dans ce pays, dans la seule intention de tuer, de tuer les petits lapins et les perdreaux qui courent à souffle perdu, en riant, en riant, en riant!

Il leur semblait que toute la campagne se moquait d'eux, maintenant. Que tout s'entendait mystérieusement contre eux pour la sauvegarde des petits lapins et des perdreaux qui courent à souffle perdu.

— C'est décidé, l'ami, nous partons demain!

— Entendu! Nous partons demain!

A cet instant même (et croyez-moi, mes enfants, ce fut là un tour du diable lui-même!), un vol de plusieurs centaines de corneilles vint s'abattre sur le noyer. Et croa-croa-croa! Et croa-croa-croa! Et croa-croa-croa!

Nos deux gavots se levèrent stupéfaits, abasourdis. Tellement qu'ils s'éloignèrent en oubliant leurs fusils!

Au bruit qu'ils firent, tout le vol des corneilles s'éleva droit dans le ciel. Cela fit sur la tête de nos deux compagnons un nuage qui couvrit le soleil. A travers le ciel on entendait, répétés à l'infini dans la fraîcheur du jour déclinant, les croa-croa-croa, croa-croa-croa, croa-croa-croa des corneilles enfuies.

Leur surprise passée, les deux montagnards s'arrêtèrent. Lentement, pesamment, retenant leur souffle, sans dire mot, ils revinrent auprès du noyer, se baissèrent, ramassèrent leurs fusils et sans bruit comme des voleurs qui craignent d'être surpris ils s'éloignèrent à nouveau.

Maintenant ils marchaient plus allégrement, plus légèrement. Bientôt leur respiration devint plus calme,

moins heurtée, plus régulière. Enfin ils se regardèrent du coin de l'œil avec un petit sourire de satisfaction.

Et voilà que nos deux gaillards soudain se mettent à se frotter énergiquement les mains, l'une contre l'autre. Et tous deux de s'écrier en même temps : « Quelle « brave » chasse nous allons faire ! »

Je ne sais si c'est le diable des hommes ou le Bon Dieu des petits lapins et des perdreaux, mais quelqu'un venait de leur souffler une idée formidable.

Ils n'avaient pu tuer un seul petit lapin? Ils n'avaient pu tuer un seul perdreau? Eh! bien, on allait voir ce que l'on allait voir! Il ne serait pas dit qu'ils partiraient d'ici sans avoir fait leur preuve de chasseurs et de fameux chasseurs!

Le lendemain les deux gavots revinrent après-midi auprès du grand noyer. Ils avaient le fusil en bandoulière. Mais au bout de leur bras droit, ils tenaient un pot de fer, et au bout de leur bras gauche ils tenaient vaillamment un long pinceau.

Dans le pot de fer, il y avait de la poix, de cette belle poix noire de cordonnier, liquide et toute chaude encore.

Les deux extraordinaires chasseurs s'arrêtèrent à quelques pas du noyer. Ils retenaient leur souffle. Immobiles, plantés sur leurs jambes écartées, après avoir, avec de douces précautions, posé sur l'herbe leurs deux pots de poix et leurs longs pinceaux, ils

portèrent leurs deux mains, d'un lent geste arrondi de leurs deux bras jusqu'à leurs deux oreilles. Et ils écoutèrent un long moment, dans le creux de leurs mains, le sifflement lointain de la première bise qui descendait de la montagne.

Ils se regardaient du coin de l'œil. Parfois ils remuaient la tête d'un mouvement parallèle sur un air entendu.

Enfin ils se remirent à bouger. Saisissant leurs pots et leurs pinceaux, ils se regardèrent en éclatant de rire : « Quelle « brave » chasse nous allons faire! Quelle « brave » chasse nous allons faire! Elles arrivent! Elles seront là dans un moment! Quelle « brave » chasse! Outre! quelle « brave » chasse! »

Au pied du noyer, chacun de son côté, nos deux gavots se mirent à badigeonner, de belle poix tiède, le tronc de l'arbre.

Puis, d'un saut aussi léger que leur âme en ce moment, ils se juchèrent chacun sur une des branches maîtresses du noyer. Et je te colle de la poix! Et je te colle de la poix!

Toutes les branches y passèrent de la plus grosse à la plus petite « broche ». Non pas les branches seulement mais les feuilles également. Toutes celles que la première bise n'avait point encore détachées tristement.

Ce beau travail terminé, les deux montagnards descendirent de leur noyer, cachèrent leurs deux pots de fer noirs et leurs deux noirs pinceaux au milieu d'une

touffe d'orties, ramassèrent leurs fusils qu'ils avaient abandonnés pour grimper sur le noyer et s'éloignèrent sur la pointe des pieds.

Ils s'arrêtèrent quelques pas plus loin, se couchèrent silencieusement dans l'herbe épaisse du fossé qui bordait le champ du noyer de la Croix-Blanche, disparurent d'abord tout entiers au fond de l'herbe mi-verte mi-jaune, qui frémit un instant, puis réapparurent du bout de leur béret tout doucement suivi de leurs deux yeux écarquillés et de leurs deux narines élargies.

Les deux yeux écarquillés glissèrent quelque peu vers le canon double des fusils qui se faufilèrent à travers les bûches d'herbe pour s'arrêter menaçants, braqués vers le noyer.

Puis tout redevint immobile de ce qui n'était point la caresse de la petite bise nouvelle sur les champs de l'automne.

Soudain, là-bas, tout là-bas, à la pointe de l'horizon au-dessus de la crête de Sarcin un point noir grandit, s'approcha, s'élargit, fit reculer le soleil, effaça le bleu du ciel, arrêta la bise nouvelle. En même temps un bruit confus et heurté se changeait en une orchestration gigantesque de croa-croa-croa qui remplit tout le vide du ciel au-dessus du noyer.

Nos deux gavots arrondissaient leurs deux paires d'yeux pour jouir de ce spectacle incroyable, merveilleux, stupéfiant. Leurs narines frémissaient de l'aile au

rythme des milliers d'ailes qui palpitaient dans le nuage des noires corneilles qui maintenant tournaient au-dessus du noyer couvert de belle poix noire.

Leurs deux paires d'yeux brillaient parmi l'herbe jaunie et les deux paires de trous sombres des fusils oscillaient lentement par-dessus les brins d'herbe brisés.

Les deux chasseurs se regardèrent un instant et tous deux murmurèrent du bout des lèvres :

— Nous allons faire bonne chasse! Nous allons faire bonne chasse!

Nos deux gavots lâchèrent une petite seconde leur fusil. Juste le temps de saliver dans leurs mains et de les frotter énergiquement l'une contre l'autre!

Après quoi ils saisirent leur fusil à pleine poigne, ajustèrent en serrant bien le creux de l'épaule et tout contre la joue, visèrent et... Ah! si vous aviez vu ça, mes enfants! ah! si vous aviez vu ça!

Vous savez, petits, ce qu'est un aigle, ce grand « au-celàs » qui enlève les moutons? Eh bien, la corneille, notre petite « graille », c'est gros comme un quart d'aigle; ça peut donc soulever un quart de mouton ou à peu près. Alors vous comprenez...

Il y en avait des cents et des mille de grailles qui étaient venues se poser sur le noyer au nez des deux gavots. Des cents et des mille à croire que toutes les grailles de la montagne s'étaient donné rendez-vous sur

ce noyer-là. Sans doute s'étaient-elles rassemblées une dernière fois avant de repartir par petits groupes dans la plaine.

En tout cas il y en avait des cents et des cents, des mille et des mille!

Quelle brave chasse allaient faire nos gavots!

Mais voilà! Ils n'avaient pas pensé à une chose, nos gavots. Ils n'avaient pas pensé qu'une graille ça pouvait soulever un quart de mouton puisque l'aigle peut soulever un mouton entier.

Alors vous comprenez, petits! Au coup de fusil des deux chasseurs, toutes les grailles, d'un seul énorme coup d'aile, vlou-vlou! d'un seul énorme coup d'aile toutes les grailles s'envolèrent!

Et en s'envolant, toutes collées qu'elles étaient par leurs pattes, au gros noyer de la Croix-Blanche, toutes, d'un seul coup d'aile, vlou-vlou, elles déracinèrent le gros noyer jusqu'à la plus petite racine!

Et le noyer doucement s'enleva, s'éleva, s'envola dans un long mugissement de mille et de mille ailes, vlou-vlou, vlou-vlou, vlou-vlou!

Nos deux gavots, debout, immobiles, la bouche grande ouverte, les yeux par-dessus les sourcils, le nez pendant, les bras écartés, regardaient, « enfadés »!

Plus de corneilles! Plus de noyer!

Doucement, tout doucement, le noyer de la Croix-Blanche s'enlevait, s'élevait, s'envolait, gagnait vers les

bois, tandis que dans tout le ciel retentissaient des croa-croa-croa de délivrance.

Ça n'avait pas été difficile pour les petites grailles d'arracher le gros noyer. Ils n'avaient pas pensé à ça, les deux pauvres gavots : que des mille et des mille corneilles ça fait de quoi arracher des mille et des mille kilos de noyer. Et pour gros, le noyer n'était pas si gros qu'il ne pût être arraché gentiment par toutes les petites corneilles.

Nos deux gavots demeuraient là, « enfadés », tandis que le noyer disparaissait au-dessus des bois derrière Saint-Vincent.

C'était tout justement l'heure de la sortie de l'école. J'avais votre âge, à l'époque. Et je sortais de l'école avec tous les autres gamins du village.

Juste! le noyer passait au-dessus de la porte. Vous pensez, petits, quelle joie! Le noyer qui s'envole! Le noyer qui s'envole!

Tous, en criant, en appelant les grailles « croa-croa-croa », en gesticulant nous avons suivi le noyer qui s'enlevait, s'élevait, s'envolait.

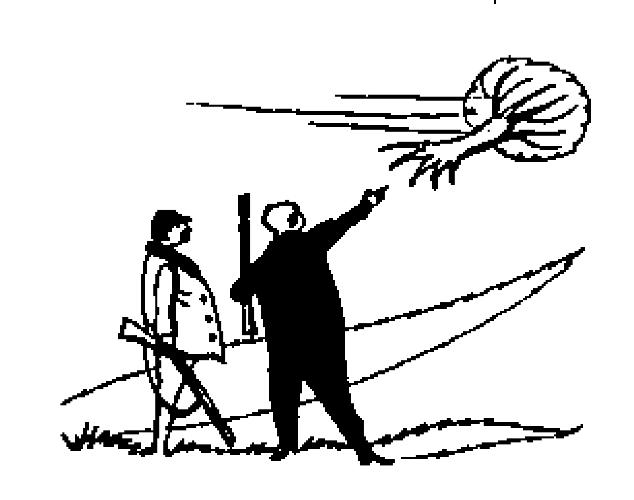
Nous l'avons suivi, à travers les champs, à travers les vignes, sur la garrigue, à travers les cades et les genièvres! Nous l'avons suivi jusqu'à la limite des bois, jusqu'au moment où il a franchi la crête dans un énorme mugissement de battements d'ailes, vlou-vlou-vlou! jusqu'au moment où nous n'avons plus rien vu, plus

rien entendu, qu'une petite plume noire qui tombait tout doucement en tourbillonnant, qu'un murmure lointain de croa-croa à travers le soleil couchant.

Les deux gavots, on ne les revit plus jamais au village!

Et tout ça, petits, ajoutait mon grand-père, c'est l'exacte vérité!

Tenez, de ce temps il ne reste plus que le Papusaut et moi. Allez demander au Papusaut si ce n'est pas l'exacte vérité.



DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

LE MONDE

CONTES ET LEGENDES DES **ANTILLES**, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LEGENDES **ARABES**, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **BOHEME**, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LEGENDES DU **CAUCASE**, par D. Sorokine, ill. de Reschofsky.
CONTES ET LEGENDES DE **CHINE**, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RECITS DE LA **CONQUETE DES POLES**, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LEGENDES D'**ECOSSE**, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LEGENDES D'**ESPAGNE**, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LEGENDES D'**ETHIOPIE**, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **FAR-WEST**, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LEGENDES DE **GRANDE-BRETAGNE**, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LEGENDES DES **HOMMES VOLANTS**, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **HONGRIE**, par E. Bencze, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LEGENDES **INCAS**, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE L'**INDE**, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LEG. DES **INDIENS PEAUX-ROUGES**, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LEGENDES DU **PAYS D'IRLANDE**, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LEGENDES D'**ISRAEL**, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **JAPON**, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **LIBAN**, par R.R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **MADAGASCAR**, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
C. ET LEG. **DE LA MER ET DES MARINS**, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LEGENDES DU **MEXIQUE**, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES D'**OUTRE-RHIN**, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LEGENDES DU **PAKISTAN**, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **PORTUGAL**, par G. T. Cœlho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES **RUSSES**, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LEGENDES DU **SENEGAL**, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
C. ET LEG. DE **TAHITI** ET DES **MERS DU SUD**, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RECITS DE **SIBERIE**, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **SICILE**, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LEGENDES DE **SUISSE**, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LEGENDES DE **WALLONIE**, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THEATRE DE **CORNEILLE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THEATRE DE **MOLIERE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THEATRE DE **RACINE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THEATRE DE **SHAKESPEARE**, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES **OPERAS CELEBRES**, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT A NANCY EN SEPTEMBRE 1966

N° d'Éditeur : H. 10.759 (C. VII) — Imprimé en France — 779885-9-1966.

En des pages colorées, pleines de mouvement et de vie, Marcel Barral et Charles Camproux ont recueilli et adapté du vieil occitan dix contes à travers lesquels frémit l'Histoire passionnée du Languedoc, de son peuple, de sa langue. Vous n'oublierez pas de sitôt le récit merveilleux du "barralet" d'Andrieu le serf, ce tonneau qui prodiguait inépuisablement le vin de la patience et du courage, celui, plus farouche, de la lutte de la libre cité de Lavaur contre Simon de Montfort, ou celui, plus pathétique, de Bernard Sicart de Marvejols et de son amour invincible. En filigrane, c'est toute l'époque des troubadours et de la Croisade des Albigeois que ces contes nous font revivre.

